This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

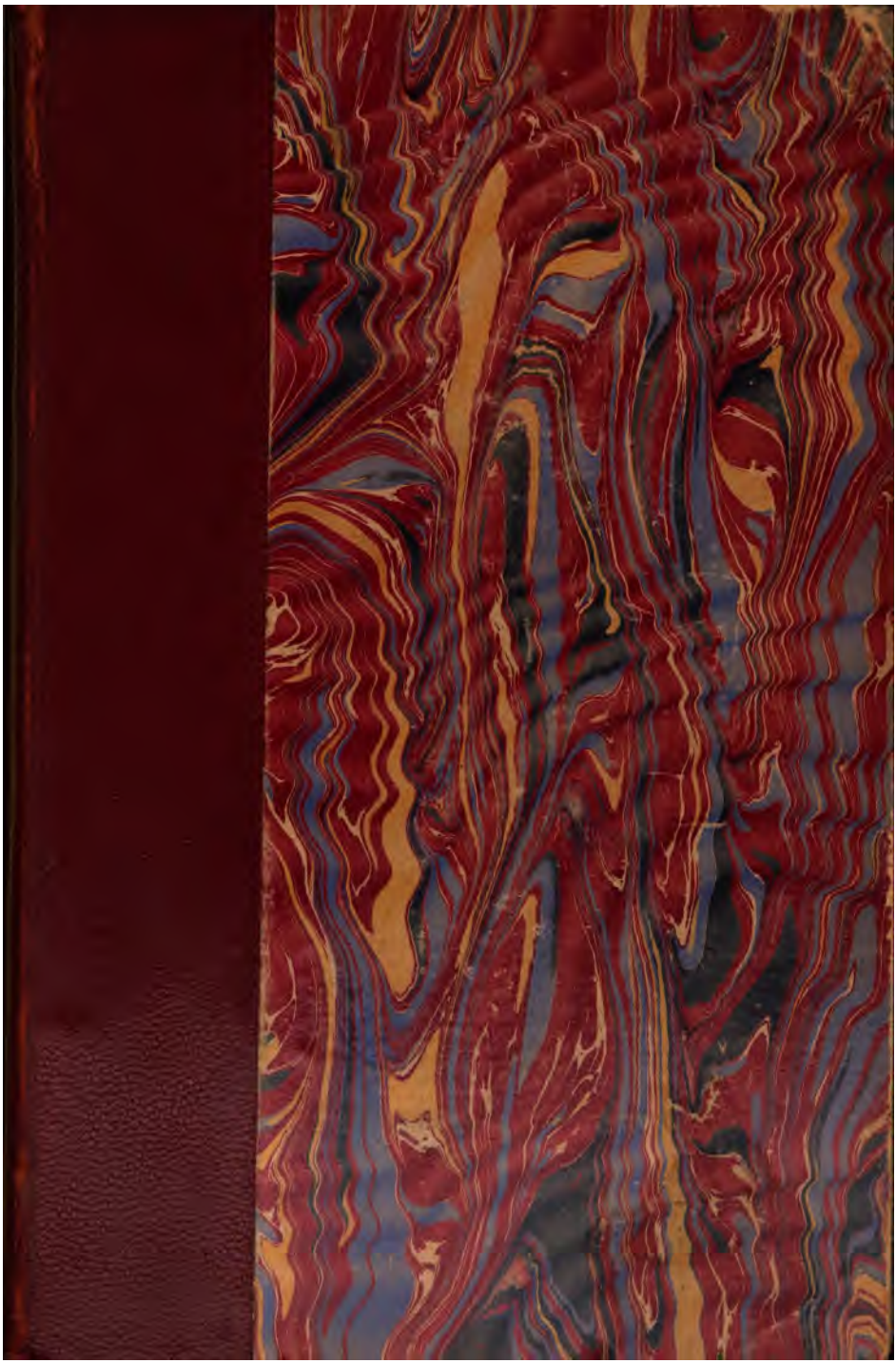
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

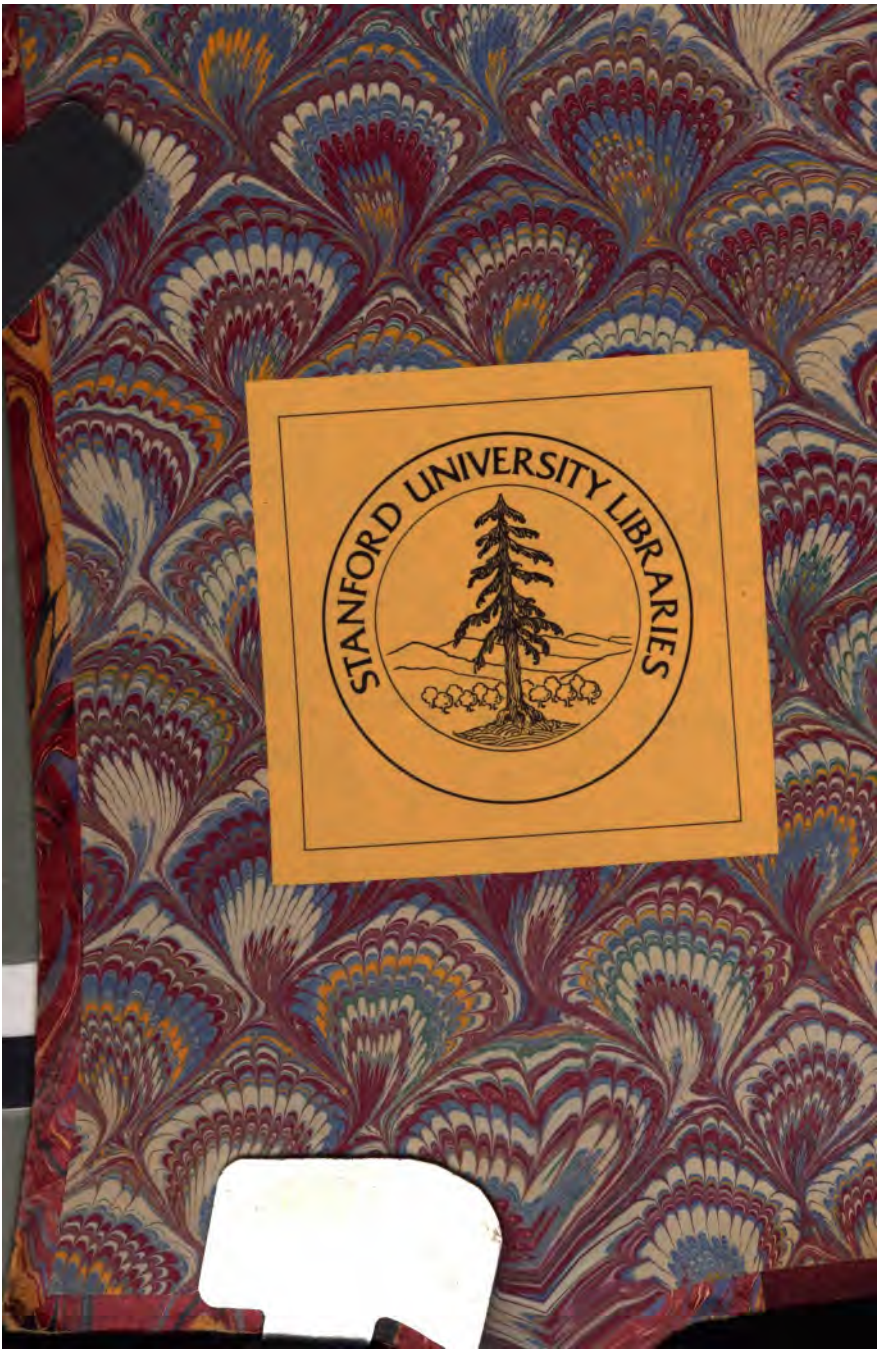
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

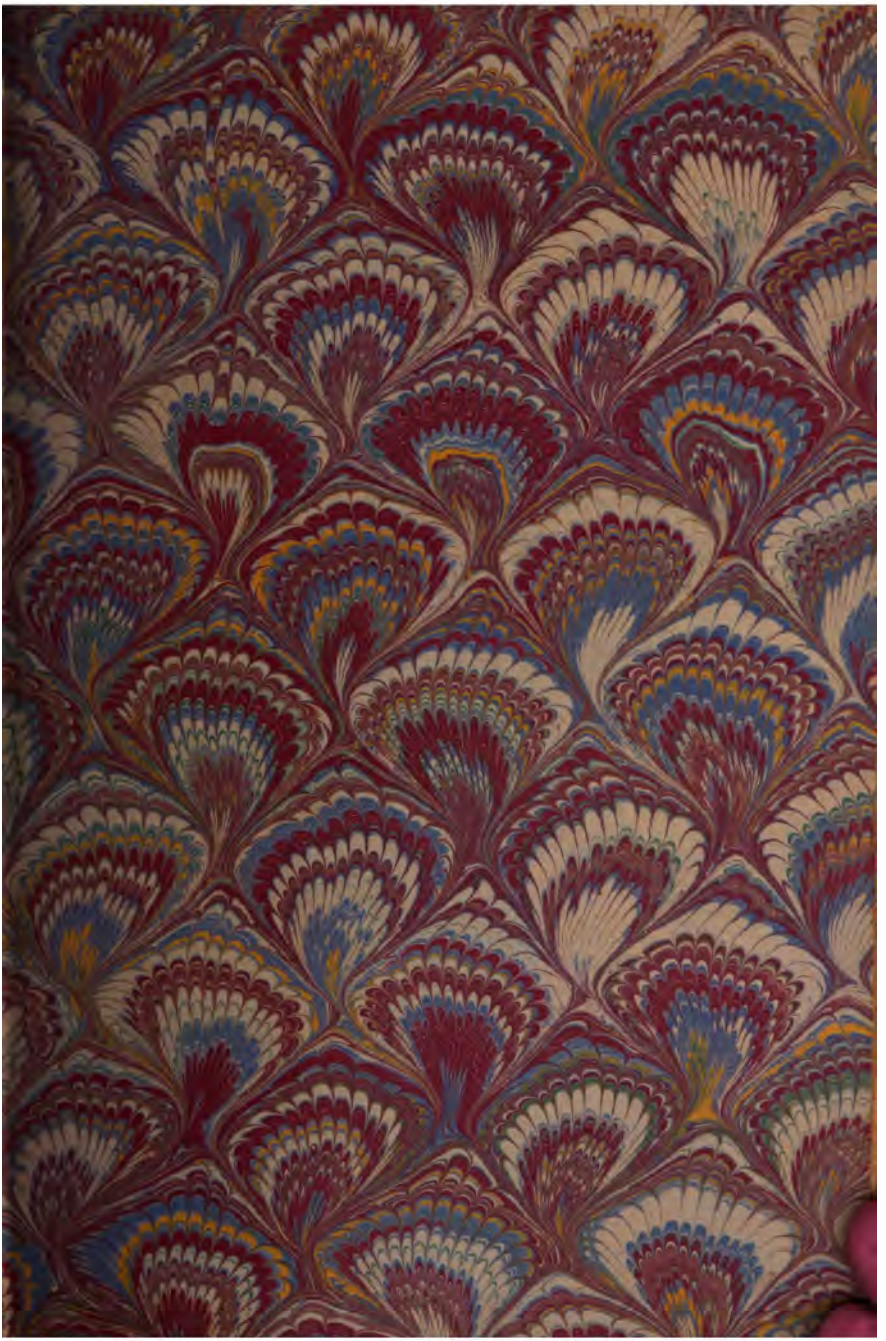
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



40 102

MIROIRS ET MIRAGES

MIROIRS ET MIRAGES

EUGENE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

DU MÊME AUTEUR

Impressions de Nature et d'Art . . . . . 1 vol.

Journées de femme. . . . . 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Dix exemplaires numérotés à la presse sur papier de Hollande.

Cinq exemplaires numérotés à la presse sur papier du Japon

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 9618.

Daudet, Julia Rosalie Celeste Allard

MADAME ALPHONSE DAUDET

MIROIRS

ET

MIRAGES

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1905

Tous droits réservés.

A

LÉON DAUDET

ET

LUCIEN DAUDET

A MES CHERS FILS

COMPAGNONS DE MA VIE ET DE MA PENSÉE

J. A. D.

MIROIRS ET MIRAGES

GRAND'MÈRE

I

Mme Figuer se hâtait pour arriver à l'heure habituelle chez sa fille malade, si gravement malade! Ce qui l'avait mise en retard aujourd'hui, c'était ces achats de Noël pour la petite Agnès, afin que l'enfant, malgré la tristesse de la maison où sa jeune mère était impotente depuis trois mois, connût pourtant les rayons de l'Étoile, les ravissements des yeux enfantins devant le sourire de ce Dieu si fragile, et nais-

sant à la hauteur d'une crèche, à la taille des tout petits.

Mais chez ce marchand de jouets où elle achetait la plus belle poupée, celle de la vitrine et qu'on ne vend jamais, à moins justement d'une folie de grand'mère ou de marraine, chez ce marchand il avait fallu attendre très longtemps, puis patienter, les mains pourtant un peu frémissantes sur le porte-monnaie ouvert, pendant le savant emballage de ouate et de papier de soie préservant les beaux yeux comme deux fleurs sur tiges, la chevelure si bien accommodée, le satin du corsage tout brillant de bijoux.

Puis encore le temps de dévaliser un confiseur qui enverrait bientôt tout le mystérieux décor d'un arbre de Noël, givres flottants, clochettes de fées, bonbons, papillottes et lumières minuscules et colorées comme celles des vers luisants.

« Enfin! » disait la grand'mère en soupirant, ses achats finis, et songeant que malgré son chagrin de mère inquiète, il lui fallait pourtant penser à la joie de cette petite Agnès

si blonde, si délicatement jolie, qu'elle se souvenait qu'en aidant à la baigner, toute petite, elle guettait sa bouche mi-close, son souffle d'oiseau qu'elle craignait toujours de ne plus entendre.

— « Comment, aujourd'hui? » questionna Mme Figuer, aussitôt entrée chez sa fille.

La jeune femme eut un mouvement de tête qui semblait rejeter tout espoir bien loin, plus loin que sa fenêtre encadrée de dentelles, que toute sa coquette chambre aménagée pour son installation de malade incurable : un bureau à étagère tout près d'elle, des livres, des fleurs, une corbeille à ouvrage d'où pendaient laines et soies comme échappées de ses mains inutiles qui n'avaient plus la force d'une broderie.

La mère, avec ce mouvement de lèvres qui accuse et retient en même temps toute plainte, qui maudit la cruelle vie, mais veut souffrir jusqu'au bout face au destin, se raidit, s'active, remet un peu d'ordre aux oreillers, aux coussins; appuie, avec combien de précautions! ces épaules fuyantes sous les étoffes, cette tête pâle

et menue où seuls les cheveux ont encore vie et reflet.

— « Et Agnès?

— « Justement j'allais l'appeler pour que Mlle Boris arrange l'arbre de Noël en surprise; car je veux qu'Agnès ne le voie que demain à son réveil, tout illuminé. Pauvre fillette, je veux qu'elle soit comme les autres demain, fêtée, joyeuse; c'est si triste, chez nous, ma chère maman!... »

Mais Mme Figuer ne veut pas entendre cette désespérance qui la navre, et surtout ne veut pas pleurer devant sa fille qu'elle embrasse en silence. Elle va et vient dans la chambre, pose son chapeau au long voile, son manteau.

— « Ah! tes vilains vêtements noirs. Pourquoi garder ton deuil si longtemps? Pour tomber dans un autre..., ajoute-t-elle tout bas. Ma pauvre mère! »

L'enfant entrait, se jetait au cou de sa grand'-mère avec de petites caresses de ses mains fraîches et une expansion gazouillante.

— « Mlle Boris, où est-elle, ma chérie?

— « Arrange l'arbre de Noël avec papa.

— « Ouvre la porte du petit salon...

— « Surtout, Mademoiselle, dit la malade, forçant sa voix, le ton un peu nerveux, beaucoup de petites bougies en haut du sapin; mettez-les tout en haut, qu'il n'y ait pas de risque de feu surtout; prenez bien garde! »

Mme Figuer entrait au même moment dans la pièce, et elle entendit très distinctement son gendre disant à la gouvernante dans un chuchotement :

— « Ne fais donc pas attention, elle est malade. »

Oui, vraiment, avait-il bien dit cela? Était-ce possible ce tutoiement, cette révolte partagée contre sa femme mourante? Oui, il suffisait de regarder ses yeux où il mettait un voile de mystère à l'entrée de Mme Figuer, comme il avait mis une sourdine à sa voix.

Elle, Boris, comme l'appelait Agnès, trente ans, le teint violent, la taille commune façonnée dans un corset de servante remontant le buste jusqu'au cou, et trahissant une certaine prétention dans sa coiffure à gros cheveux. Quelle affinité pouvait exister entre cette

créature et l'avocat d'affaires encore jeune, estimé, Me Aubérit, qui développait très correctement de leurs papiers fragiles les noix dorées, les étoiles en clinquant?

— « Édouard, tu es là?

— « Oui, oui, je viens... »

Et il entra, s'assit auprès de sa femme, occupa la fillette, se mit à parler de tout et de rien, d'un acquittement qui avait surpris tout le Palais; puis, négligemment :

— « Mlle Boris est seule pour arranger tous ces petits objets; il y en a beaucoup : ta mère en a rempli une chambre; ne crains-tu pas...

— « Quoi? de la fatiguer? Mais c'est amusant; j'aimerais tant à le faire moi-même! Et puis maman est là... »

Mais elle avait regardé son mari avec une surprise presque douloureuse. Qu'allait-il penser à cette fille? Et le soupçon entra dans son âme et l'emplit tout d'un coup comme un impétueux ruisseau grossi de minimes affluents arrivant à sa mémoire l'un sur l'autre : le jour où son mari avait dit..., le jour où il avait remarqué... Mais non, c'était trop horrible.

Dans le petit salon, Mme Figuer aidait l'importante institutrice, observait pour la première fois ce front restreint et obstiné, le vernis de la dépendance unifiant ces traits vulgaires dont l'expression se résumait en un sourire qui serrait la bouche au lieu de l'épanouir, n'en laissant de mobiles que les coins assez ironiques. Un petit doigt levé, d'une distinction si fausse, elle ornait l'arbre de Noël, accrochant les cannetilles, les bougies nuancées, d'un geste d'automate qui détachait sa pensée, toute sa pensée, de ce travail pour elle uniquement servile.

II

Mme Aubérit mourut quelques mois plus tard et s'en fût allée presque tranquille, — elle avait assez souffert pour savoir le prix d'un confiant repos, — si d'étranges tourments au sujet de son mari, de sa conduite à venir, n'avaient martyrisé les dernières heures de sa

vie, assombrie comme ces couchants où le soleil meurt trop tôt dans l'ensevelissement des nuages.

Dans l'innocence de son âme, elle avait exprimé, par un testament écrit sur son lit de tortures, son désir de confier Agnès entièrement à sa grand'mère : « Mon mari est encore trop jeune pour se vouer à cette œuvre d'élever un enfant, surtout une fillette de cet âge. Je la confie à ma chère mère qui retrouvera en mon enfant la tendresse que j'eus moi-même pour elle toute ma vie. » Et, comme elle avait dit et répété sa volonté, chaque jour, après les tristes horreurs des cérémonies funèbres, Mme Figuer entra chez son gendre :

— « Voulez-vous que j'emmène Agnès tout de suite, mon ami? Mlle Boris me donnera un petit paquet d'effets dans la voiture...

— « Emmener Agnès, Madame? Mais je suis son père, je la garde ; elle sera ici admirablement élevée et soignée, sous la surveillance de sa gouvernante que vous connaissez bien. Enlever Agnès ? Mais c'est mon unique, ma plus chère consolation !

— « Je croyais, j'avais pensé... mon mari comme moi..., murmurait Mme Figuer, absolument interdite. Vous savez comme Hélène désirait...

— « Des enfantillages, chère Madame, auxquels je ne veux ni ne dois obéir. Agnès est ici chez son père, elle y restera jusqu'à son mariage. Mais vous la verrez aussi souvent que vous voudrez chez moi, chez vous ; et comme la santé de M. Figuer l'empêche de sortir on vous la conduira, soyez tranquille. »

Et Mme Figuer comprit qu'en cette désolante journée des funérailles elle avait perdu deux fois sa fille. Alors commença pour les grands-parents un de ces supplices familiaux que ne punit aucune loi, qui ne dérangent l'ordre apparent des logis, ni rien des rouages sociaux. D'abord Mlle Boris, qui gardait rancune à la grand'mère de ses dédains bien marqués, consentit pourtant à être aimable ; les visites furent régulières, assez longues, pour qu'Agnès en emportât le souvenir de tendresses baignées de larmes et tout à coup rassérénées pour lui plaire. Mme Figuer put emmener sa petite fille à la

campagne, la faire dormir dans l'ancienne chambre d'Hélène, dans l'ancien lit d'Hélène et se figurait qu'elle retrouvait sa fille à cet âge tendre, sa fille bien portante et jolie, et non plus sous l'apparence désolée de la maladie.

Pendant dix-huit mois ou deux ans, une grande correction aida les rapports de l'enfant avec ses grands-parents ; puis peu à peu l'institutrice prit des airs de dignité, des révoltes d'indépendance, se mêla dans les visites à toutes les conversations ; et comme jusqu'ici elle laissait souvent la fillette chez les Figuer pour venir la chercher à la fin de l'après-midi, tout à coup elle ne voulut plus la quitter. Enfin elle apparut un jour avec, sur sa robe, une broche de Mme Aubérit, un saphir entouré de perles offert avec la corbeille. Devant l'étonnement de la grand'mère :

— « Madame, vous apprendrez bientôt du nouveau ; mais ce n'est pas à moi de vous avertir. M. Aubérit le fera bien mieux et plus dignement. »

En effet, le gendre vint annoncer lui-même

son mariage avec Boris aux grands-parents d'Agnès.

— « Mais alors notre petite-fille ?...

— « N'en sera que mieux soignée, mieux gardée par sa seconde mère.

« Sa seconde mère ! »

Les Figuer étaient de ceux qui ne se résignent pas facilement aux lâchetés, aux vilenies de l'existence ; l'écœurement leur vint aux lèvres de tout ce que révélait, de soupçonné jusqu'ici, la conclusion de cet indigne mariage, et, en mémoire de leur chère fille, ils détestèrent la seconde femme. Cette belle petite Agnès bientôt âgée de sept ans, ça leur parut un crime de la voir sous la dépendance de l'ancienne institutrice, désormais son égale dans la maison. L'enfant jusque-là si franche dans sa frêle apparence, mais dont l'âme s'ouvrait à la vie, très pure, prit parfois l'air traqué, l'effarement d'un oiseau mis en cage. A des questions toutes simples elle répondait d'une manière incertaine, mystérieuse ou détournant la conversation sur un sujet tout à fait étranger :

— « Oh ! grand'mère le beau soleil ! Comme j'ai eu chaud en venant !

— « Mais réponds-moi, chérie... tu n'appelles pas Boris ta maman ?...

— « Non, grand'mère, Madame... Madame... ou bien maman Aubérit.

— « Maman Aubérit ! mais, ma mignonne, elle n'est pas ta mère, ta chère petite mère qui t'aimait tant ! qui était si douce, si jolie. Tu te la rappelles bien? »

Cela se fond en un orage de larmes. Grand'mère sanglote. Alors un petit mouvement de bouche tout navrant, sur le visage enfantin, un pli sensible que la pauvre femme se reproche aussitôt. Comment, c'est elle qui va faire pleurer sa petite Agnès maintenant !

— « Allons chérie, joue un peu ; jouons ensemble. »

Car Mme Figuer a tiré du fond des armoires de vieux jouets d'Hélène, une poupée à l'ancienne mode, des lotos, des jeux d'oie, un peu écornés, un peu flétris, et elle s'efforce d'occuper les visites maintenant si courtes. Voici justement qu'on vient chercher Agnès.

— « Et vous viendrez, demain?

— « Oh! non, Madame, Mlle Agnès ira avec sa m..... avec Madame à une matinée d'enfants. Sur quel ton navré la grand'mère prononce :

— « Allons, au revoir, mignonne; à bientôt. »

Et le bientôt devenait de plus en plus éloigné, de plus en plus incertain, par suite des taquineries autoritaires et mesquines de la pernicieuse belle-mère.

M. et Mme Figuer, de vieille bourgeoisie, aux origines provinciales, respectueux des traditions, fêtaient Noël, Pâques, le jour de l'an; mais depuis le second mariage de leur gendre, ils ne l'invitaient plus, ne voulant pas avoir à leur table, amie, égale, l'ancienne institutrice; ils demandaient Agnès seule et trop souvent l'enfant manquait aussi : c'était un rhume, une fête dans la famille Aubérit; on s'arrangeait même par de lointaines prévisions, pour qu'aux jours privilégiés l'enfant manquât sa visite, ou par ces dépêches bleues qui aident trop souvent les petites lâchetés, les défaites de la parole donnée, on avertissait simplement les Figuer qu'ils n'eussent pas à compter sur la

visite de la chère petite-fille! Que de fois, la table préparée pour elle, et les desserts choisis à son goût, les grands-parents dinèrent seuls, essayant de se cacher l'un à l'autre la déception qui leur gonflait le cœur, puis pleurant en cachette ces larmes de vieux, si lentes à couler, où déposèrent tant de tristesses, de deuils, et les regrets et les rancunes à tout ce qui trahit ou ment dans une carrière un peu longue!

III

En ce malaise toujours latent les difficultés s'exaspérèrent à un tel point, le père prit une attitude si ennemie, les visites de l'enfant se firent si rares, qu'enfin il fallut s'adresser aux tribunaux, établir de par la loi l'existence de cette famille aux éléments désormais brouillés et disparates : par la loi, c'est-à-dire sans concessions, ni tendresses, ni pitié des sentiments les plus naturels.

Le père, remuant, influent, intrigant, puis par son droit de père, et malgré le mariage inférieur, eut vite partie gagnée, et désormais ce fut le tribunal qui régla les visites de la petite-fille aux grands-parents, ces visites que dans les familles normales, les enfants se rappellent toute leur vie, qui leur ouvrent l'esprit vers le passé, la poésie et la grâce ancestrales, par les souvenirs remués, les portraits surannés, le hasard d'un tiroir ouvert où dorment et s'embaument, sur de vieux sachets pâlis, le voile de noces d'une grand'mère, les guimpes de baptême des premiers-nés. Ce sont des émotions que ne connaissent pas ceux qui ne vécurent que du présent.

A l'heure sonnante, une fois par semaine, Agnès fut amenée chez les Figuer, préparés à la recevoir, ayant atteint jouets et bonbons; et de temps à autre leur fut accordée une demi-journée plus complète.

Mais Agnès ne fut plus Agnès. De plus en plus comprimée, sermonnée, avertie de ce qu'elle pouvait dire ou taire, la fillette, comme transposée d'une atmosphère réfrigérante à

un plus tiède milieu, s'effarouchait d'abord de la transition, passait à se remettre au moins la moitié du temps permis. Pour rire aux plaisanteries du grand-père qui cherchait à égayer cette singulière situation familiale, pour répondre aux gâteries de la grand'mère, il fallait un petit effort à cette gêne enfantine ressentie toujours plus vivement. De loin, la sévérité de M. Aubérit, les leçons de sa femme agissaient malgré la courte absence, et peu à peu la naïveté, la sincérité s'atténuaient; ses beaux yeux immobiles, Agnès restait toujours une minute avant de répondre aux plus simples questions, pesant les mots, brouillant les dates; alors, Mme Figuer, comprenant le tort grave causé à cette enfant par sa position si fausse, se fâchait :

— « Réponds, réponds tout de suite sans réfléchir, comme on te parle! »

La fillette eut ces maladies enfantines qui retiennent longtemps les enfants à la maison dans le tiédissement des chambres; c'est alors le moment des petits soins, des attentions tendres. Mme Figuer fut toujours écartée de ce

petit lit où l'on grandit si vite dans la fièvre légère d'une rougeole ou d'une grippe.

— « Mme Figuer est libre de venir, disaient les réponses brèves à ses demandes pressantes, mais l'enfant est plus souffrante aujourd'hui; elle a plus que jamais besoin de repos; le docteur a défendu la moindre fatigue... »

Enfin, un jour, la grand'mère, après avoir rassemblé tout son courage et refoulé ses fiertés, renforcées de tant de chagrins, s'aventura chez le nouveau ménage. Agnès souffrait d'une angine depuis huit jours. Aussitôt qu'elle fut annoncée le père accourut, sa femme auprès de lui, et ce fut entre eux deux qu'elle arriva dans la chambre d'Agnès; la fillette rougit, plaisir, embarras.

— « Ah! grand'mère! »

Et ce fut un embrassement si heureux que le père intervint.

— « Madame, prenez garde, elle va tousser; vous l'étouffez. »

Mme Figuer resta debout devant le petit lit, personne ne l'invitant à s'asseoir :

— « Ah! voilà les jouets que je t'ai envoyés;

mais la boîte n'est pas ouverte. Et les sucres d'orge, tu ne les aimes donc pas ceux-là ?

— « Mais si, grand'mère... »

Agnès avait sa mine de « jugée » comme disait la vieille bonne des Figuer. C'était trop triste, vraiment, ses petites mains immobiles sur ces boîtes fermées, ses yeux remplis de larmes qu'elle retenait; elle aurait voulu fuir loin de tous, loin de grand'mère, bien loin surtout de Boris dont les regards la terrorisaient. Alors Mme Figuer, sans un mot, l'embrassa, de quel amour déçu ! partit, reconduite au seuil comme si on l'eût renvoyée, avec le claquement de la porte derrière son dos qui lui donna l'élan, la fit descendre très vite l'escalier, malgré ses mauvaises jambes.

Mais cette affreuse journée, ce fut encore du bonheur, comparée à tout ce qui suivit. Pour la première communion les grands parents ne furent avertis que le matin même, alors qu'est terminé ce défilé de robes blanches vers l'autel, voiles et regards baissés dans le cliquetis des chapelets, le souffle des cantiques sur les voiles blancs et l'attente du mystère accompli ;

ils arrivèrent seulement l'après-midi avec les amis, les étrangers, la ferveur déjà s'effaçant de ces yeux d'enfant, mobiles miroirs de trop d'images neuves. Exclus aussi du repas de famille, ils durent, encore reprendre, dans la solennité d'un tel jour, tous leurs souvenirs trempés de larmes.

Les études, mieux suivies à mesure qu'Agnès grandissait, devinrent aussi de précieux sujets d'injustices et de vexations ; les entrevues à jours fixes s'espacèrent encore et, pour les après-midi, les grands-parents eurent souvent la tristesse de voir Agnès s'ennuyer, attendre auprès d'eux l'heure d'une autre distraction. Ah ! ces regards involontaires à la pendule !

— « Où vas-tu ensuite Agnès? »

— « Mais chez les petites nièces de ma... de belle-maman... On doit goûter, il y a une loterie... Ah ! je crois qu'on a sonné grand'mère ! Vite le manteau, le chapeau !

— « Agnès, tu oublies tes gants... Mais ce baiser supplémentaire, que la grand'mère essaye de saisir au passage, Agnès l'esquive, trop pressée, vraiment trop pressée. »

RÉMINISCENCE

I

Six heures ; le jour tombait, un jour ensoleillé de fin de mars, dans le salon de Mme Yvernin où ne restaient plus que des intimes. Les sièges distancés, les petites tables à thé où se chiffonnaient les fines toiles ouvrées du service, témoignaient d'une réception nombreuse et animée, ainsi que la physionomie lassée de la maîtresse du logis et l'alanguissement des fleurs dans ces coupes, ces cornets aux formes

bizarres, aux transparences feuillagées, glauques ou piquées d'aventurine, qu'elle affectionnait.

On résumait les menus faits de la conversation qui égayeraient, attristeraient, scandaliseraient même pendant quelque temps une toute petite société dont les courants, les divisions s'agitaient ici, dans cette jolie pièce très diversifiée de couleur et de style, ornée de quelques meubles anciens, de quelques beaux tableaux, mais qui tenait son plus grand charme d'une large baie lumineuse sur l'avenue du Bois où commençaient à bourgeonner les marronniers et à chanter les merles, parmi ce roulement ininterrompu de voitures, la basse du grand orchestre parisien. L'heure sur la vitre aux nombreux petits carreaux, se glissait indécise, presque crépusculaire, amenant des silences, une certaine langueur dans la causerie quand le bouton électrique, soudain pressé, illumina d'astres minuscules le salon dont les rideaux furent instantanément fermés. Une montée se refit dans les voix, les attitudes, comme lorsque le jour point sur

homme déjà grisonnant, aux traits durcis, dont le regard seul, un regard volontiers jailli de côté, rappelait le jeune lieutenant si gai, si bon valseur, qui lui demandait un jour en grâce le ruban bleu de son ombrelle au cotillon. Et voici que, embarrassée de la voir isolée, Mme Yvernin la nomme du nom de son mari très ignoré du commandant, et veut l'associer à leur entretien, maintenant banal, sur les événements du jour, la politique. Le commandant non plus n'aurait su reconnaître dans la femme de trente-deux ans, encore belle, assise en face de lui, la jeune fille, une des premières esquisses sur l'album d'images idéales feuilleté par lui depuis vingt ans.

Mais comme d'une voix qu'elle ne pouvait affermir encore, Mme Thourel répondait en tremblant un peu « Oh! moi, vous savez, la politique... » Tout à coup par la magie de cette voix claire, mais à l'octave vibrant et profond, la jolie Mlle Marie Valentin apparaissait au commandant, vraiment peu touchée par la vie et très ressemblante à elle-même; puis comme tout émue, sans trop démêler pourquoi,

Mme Thourel prenait congé de son amie, il se présentait avec un sourire de reconnaissance vite échangé, avec un redressement de taille et de visage, comme par une coquetterie de sembler moins vieux à son ancien flirt, et sollicitait d'être reçu chez elle.

II

Il arrivait la semaine suivante dans le bel hôtel de la riche Mme Thourel avenue Henri-Martin et traversait un jardinet encore frileux et dénué, où fleurissaient les premières tulipes et les iris pâles du printemps, et venu de bonne heure ne rencontrait encore personne.

Sans chapeau ni manteau, en une toilette d'intérieur molle et souple, la Marie de ses vingt ans lui sembla plus reconnaissable encore ; ce joli front dont la coiffure avait changé ne montrait pas de rides : ces yeux attendris de quelques larmes — la vie ouvre ces sources profondes — variaient mieux leurs

expressions ; la taille s'était ennoblie non épaissie, et toute la personne affirmait cette tranquillité conquise sur beaucoup d'épreuves, dont les femmes d'esprit, les habiles, parent leur jeunesse finissante.

La conversation s'engagea rapide, intuitive, reconstituant en peu de mots des faits menus, mais inoubliables parce qu'ils s'étaient marqués chez les deux interlocuteurs, en des mémoires encore neuves si favorables aux empreintes. Ce fut un duo où les motifs s'enchaînaient sans la pause d'une mesure. Alternant leurs souvenirs, leurs trouvailles dans cette lointaine excursion vers le passé, ils revirent ensemble la petite ville aux vieilles portes, le Cours entre les remparts et la rivière, les gros platanes écorchés et blanchâtres, et les allées et venues du dimanche, où l'on se croisait tant de fois aux sons de la musique militaire jouant l'ouverture de la *Gazza ladra* ou les motifs de *Faust*, depuis l'heure encore rayonnante du soleil couchant, jusqu'à ces crépuscules provinciaux si longuement prolongés sans gaz.

Puis ce furent les promenades hors de ville où lui à cheval, elle à pied avec son anglaise, avaient pris l'habitude de se rencontrer le matin, de se saluer, de s'entendre pour les réunions du soir ; et le château, le vieux château sur la route de Vannes, où les parties de pique-nique rompaient la monotonie des garnisons. D'étapes en étapes doucement remémorées, ils atteignirent le moment de la séparation inattendue, de cet écart de leurs vies tout près de se joindre.

« Mes parents avaient demandé mon changement : isolé à Orthez, n'y connaissant personne, je rencontrai la famille Devinque de notre pays... »

C'était donc là le nom de sa femme ; mais il ne parle d'elle, seulement de ses deux fils collégiens de quatorze à seize ans. Elle, n'ayant pas d'enfants, songeait tout à coup que ceux-ci auraient pu être les siens ; un silence suivit où tint en une minute le rêve d'une vie de famille bien manquée pour Mme Thourel, avec son mari tout occupé de banque, de chiffres, de rendez-vous d'affaires et dont l'existence, très

séparée de la sienne, la laissait toute seule et indépendante. A peine ensemble une apparition à l'Opéra, aux théâtres à la mode, aux soirées de leur monde...

... Deux enfants à soigner, à élever, deux amis, plus tard deux protecteurs!

Et tandis qu'elle réfléchit loin, très loin du présent, il raconte ses pérégrinations actuelles, tout heureux de cette camaraderie retrouvée avec la jeune fille d'autrefois, la charmante femme de maintenant; ses changements d'Alger à Strasbourg, de Lille à Marseille. Jamais il n'était retourné à X*** non, jamais! et, disant cela, il formulait comme une appréhension des souvenirs, de la déception qu'il y eût retrouvés.

Elle, toujours plus grave, le suivait en pensée et d'un intelligent regard; ainsi elle se serait installée avec lui tour à tour aux pays de frimas ou de soleil torride; comme du temps de son pauvre père, mort maintenant, elle aurait repris ces voyages qui lui plaisaient jadis, ces joies d'habitations nouvelles dans l'enfance et dans la jeunesse, dont on ne sait seulement où

regardent vos fenêtres, tant la vie que l'on dépense emplit les chambres et le jardin, et jusqu'à l'horizon, d'une exubérance particulière, et n'ayant rien à voir avec le temps qu'il fait, ni l'heure qu'il est.

Elle, depuis si longtemps incrustée dans Paris comme une perle à sa coquille, aurait recommencé ses ambulations de fille ou de femme d'officier supérieur; elle en ressentait le souvenir, l'agitation nomade, trouvant très monotone à côté, cette succession de concerts et théâtres, réceptions et visites, où s'égrenaient ses jours depuis quinze ans.

Après le départ du commandant Lerisse ce fut un vrai bouleversement d'esprit; elle décommanda deux dîners de la semaine, s'excusa auprès d'une amie qui l'invitait le soir même dans sa loge, fit remettre en place sa toilette déjà répandue dans sa chambre, en parures étalées, écrins ouverts, fleurs arrivées de chez le fleuriste, et dans une de ces crises morales où le présent n'existe pas, semble un passage, une transition entre le souvenir et le rêve, s'arrangea une soirée de solitude, fré-

quente dans sa vie de femme sans enfants, où son ancienne passionnette, pourtant sans regrets, ni tristesses, devint presque un amour contrarié par la vie, mais que la vie favoriserait peut-être. Cette honnête femme irréprochable fut troublée jusqu'au fond de son âme intérieure et secrète, jusqu'au fond de ses pensées non avouées et que le scrupule et le repentir qualifieraient plus tard de coupables. Elle se rappelait très bien maintenant comment elle avait aimé Frédéric Lerisse, comment son sentiment amoureux avec ses enthousiasmes, ses désirs, ses sacrifices lui avait été inspiré pour le jeune homme jusque-là indifférent, par la lecture d'un roman héroïque médiocre, mais où se trouvait, dans une forêt murmurante d'oiseaux et de feuillages, la promenade de deux amoureux jeunes, beaux, exaltés.

Alors, lui était venue l'idée, à cette enfant, qu'une semblable promenade serait délicieuse avec tel de ses amis, Frédéric Lerisse, par exemple. Elle en faisait tout à coup son idéal, occupait de lui sa jeune imagination, lui donnait sa prière du réveil et son rêve de la nuit,

écrivait son nom, ses initiales croisées aux siennes entre des feuilles de papier à lettres exprès parfumées, mais tout cela secret et d'autant plus savoureux, sans un mot à l'élu, même un sourire de préférence.

Cette crise de révélation amoureuse durait toute la lecture du roman, pendant laquelle le héros imaginé du livre prenait les traits du jeune lieutenant Lerisse, jusqu'à ce que la dernière page achevée, fît rentrer dans la vie sa personne et ses traits, très dignes d'un mari futur.

Ah! la jeunesse absorbe tout, transforme tout, terrain neuf, creuset miraculeux, eaux trop profondes même pour les chercheurs de perles. Et tant d'énigmes restent en elle inexpliquées, que le temps seulement plus tard déroule et déchiffre, après que le sphynx s'est entouré de dépouilles d'âmes et d'ossements blanchis!

Le commandant étant veuf — Marie Thourel l'avait appris — nul prétexte pour la jeune femme de se présenter chez lui; elle devait attendre patiemment qu'il se souvînt d'elle et

vînt à son jour de visite, à moins de le revoir chez Mme Yvernin, de retrouver l'occasion d'une de ces causeries si troublantes par leur innocence même. Deux fois, trois fois, elle tenta cette rencontre, qui lui eût fait battre le cœur comme autrefois sur le Cours de la petite ville, ou sur la route du château, après Vannes.

Elle ne revit jamais le commandant Lerisse. A une question jetée sur ce ton indifférent qui, dans le monde, gèle à la surface de bouillonnants regrets ou des lacs amoureux endiamantés de lune, elle s'entendit répondre :

— « Lerisse, mais il est parti... Mission, Asie centrale... »

Elle comprit que ce bref éclair de sensations dans sa vie plate et morne se refermait pour toujours, faisant l'ombre opaque autour d'elle, et ne put savoir de personne ce qui s'était passé dans l'esprit de son ancien ami. Il est probable que cette fidélité du souvenir pour un amour manqué ne peut exister que chez la femme, où les pensées mûrissent en différentes phases d'existence comme en des saisons successives. Chez l'homme, au contraire, tant d'images

alternent et se superposent, souvent l'une effaçant l'autre, que celles au dernier plan, au plus lointain, doivent prendre l'aspect fluide de ces premières nuées qui annoncent le jour, dorées, légères et disparues bientôt dans le grand éclat du soleil levant.

L'ACCUSÉE

I

Le mariage avait été bénit le matin à Saint-Paul, un beau mariage dont le célébrant connaissait les mariés depuis leur naissance, puisque tous deux n'avaient jamais quitté le Marais où le père de Jacques Lugand possédait une usine de produits chimiques et celui de Madeleine Aubry une fabrique de bronzes d'art.

Après la cérémonie, le lunch, et le grand salon des Lugand, celui même de l'ancien hôtel

Vaudremont, s'était rempli d'une foule dont les vêtements de fête tout modernes contrastaient avec les boiseries, les dessus de portes en grisailles, les ferrures ouvragées du vieil hôtel autrefois habité par plusieurs générations de célèbres parlementaires. Le déplacement de Paris vers l'Arc-de-Triomphe a livré ainsi à l'industrie, à de vastes installations usinières, un des plus curieux, un des plus beaux quartiers de Paris, dont la place Royale, en son quadrilatère d'antiques demeures seigneuriales et d'arbres centenaires tient le centre; où passaient les chaises à porteurs et les carrosses, s'avancent aujourd'hui des camions, des petites voitures à bras, s'agite le grouillement, la confusion d'un faubourg.

Cet hôtel Vaudremont est un des mieux conservés parmi les plus majectueux. Sa façade est restée entière, écussonnée, et, si des deux côtés de la vaste cour on a dû construire des galeries, des annexes vitrées, du côté du jardin rien n'a changé; des balustres de pierre bordent le perron aux vieilles marches à peine ébréchées, un dauphin dans la verdure vapo-

rise l'eau d'un bassin central, et les clôtures garnies de lierre, aux énormes branches moussues et noires, disent aussi bien l'âge ancestral de la demeure, que ses mansardes encapuchonnées dans le toit, et la fenêtre du grenier garnie de sa poulie.

Les compliments, les saluts, les flatteries d'un jour de noces vont avec les toilettes claires, les fleurs des chapeaux, le reflet dans les grandes glaces de visages parés pour une cérémonie; la mariée a gardé sa robe blanche très longue, très unie, et qui lui donne l'apparence, tant elle est jeune et mince, enfantine de sourire et de teint, d'une fillette jouant « au mariage ». Comme elle a perdu sa mère de bonne heure, elle n'est guère sortie, même dans ce monde bourgeois qui est le sien; aussi est-elle très intimidée, et le serait-elle encore plus si sa belle-sœur, la sœur de son mari, Mme Thérèse Forget, ne la guidait, ne la protégeait un peu, mariée elle-même depuis deux ans, quoique très jeune aussi. Anciennes compagnes de couvent, elles se sont toujours connues, toujours aimées, et ce mariage est

comme la sanction d'une amitié indissoluble.

Mme Forget semble aujourd'hui beaucoup plus jolie que Madeleine, mieux en possession d'elle-même, toute brillante des bijoux de sa corbeille, sortie de ces bandelettes de timidité et de convenance qui raidissent la jeune fille et l'isolent toujours en sa pure atmosphère, malgré son charme. Elle rit, elle bavarde, elle va d'un salon à l'autre, d'un parent à un ami, et rejoint tout à coup, dans ce joli petit boudoir historique où séjourna, dit-on, pendant quelques semaines une reine de France en disgrâce, son enfant beau comme elle, nourri par elle, et que bientôt une anglaise apporte au salon pour qu'il reçoive tous les compliments adressés en même temps à la jeune mère.

Oui, Thérèse est vraiment la triomphatrice de la journée, et il y a, chez cette jolie femme, très visiblement une soif de succès, de flatteries qu'attirent ses beaux yeux trop grands, ses lèvres trop rouges, son sourire à l'épanouissement banal. Et tout à coup Jacques Lugand trouve Madeleine un peu reléguée, un peu isolée, et comme il ne reste plus auprès d'eux

que ses parents à lui, son père à elle et leurs plus proches, il enveloppe sa femme d'un geste tendre, et ainsi enlacée, lui fait faire le tour du vaste salon avec des semblants de cérémonies, des présentations à chacun : « Mme Madeleine Lugand, Mme Lugand, Mme Jacques Lugand », puis tout doucement la conduit au piano et la prie de chanter. Madeleine avait une voix singulière, d'un timbre grave, contrastant avec son apparence si jeune; elle se mit à chanter un morceau de « Norma » très simplement, mais avec de telles vibrations révélant une âme d'artiste, une âme profonde, qu'elle fut tout de suite entourée, félicitée, à son grand effroi, à sa confusion même, tandis que Mme Forget cachait mal une intime colère sous des sourires forcés, des applaudissements de commande; elle n'avait aucun talent, si ce n'est de plaire, et s'en vantait.

« A quoi cela sert-il aux femmes? » disait-elle. On aurait pu lui répondre : « A ne pas mettre l'idéal de leur vie dans le flirt, la recherche, sinon les conclusions de l'aventure; à savoir rester chez elles, prisonnières de la

pensée ou de l'étude dont les effluves remplissent la maison de calme moral et d'activité d'esprit. »

Dès ce jour, Mme Forget détesta sa belle-sœur; l'amie de couvent fut la rivale dans la famille et dans le monde, et, sous les dehors affectueux, le gracieux tutoiement qui garde aux amitiés de femme une enfance, elle cacha toutes les contractions, tous les venins de l'envie. Oh! l'envie! le geste faux, l'anathème sur tout ce qui est beau et bon, l'envie qui monte toujours, va de bas en haut, comme son mauvais et sournois regard. Qui dira les crimes qu'elle engendre? crimes de boudoir ou d'alcôve, parfois tout en paroles ou en faits traîtres et menus. N'a-t-on pas vu dans une soirée une jeune et charmante femme lancer à une autre, plus jolie, une tige de roses épineuses qui fouetta, de petites blessures longues à guérir, le plus beau teint du monde?

Mais c'est dans la vie de famille, dans son milieu restreint et monotone tiédi d'affections, que se développent le plus ces ressentiments si louches. En effet l'égalité semble là de nais-

sance, et si le destin fantasque, injuste souvent, favorise mieux certains êtres privilégiés, c'est pour les autres un étonnement farouche prompt aux représailles : « Qu'ils aient leur tour maintenant, viendra le nôtre. » Ils invoquent les revanches et les compensations ; et de ces départs de haine, à favoriser, à susciter même les mauvaises destinées, il n'y a que la distance du péché au crime ; elle est courte, en pente rapide et dangereuse.

II

Un superbe après-midi de printemps Madeleine Lugand heureuse, admirée, triomphante, est entrée dans le bureau de son mari devenu l'associé de Lugand père, et l'un des chefs de cette importante maison : le bureau donne sur le beau jardin de l'hôtel de Vaudremont ; il vient de là des pépiements de moineaux parisiens, voletant des arbres aux vieilles pierres, des parfums de giroflées en fleurs.

— « Tu vas sortir ?...

— « Mais oui, si tu venais aussi ?...

— « Je ne puis, ma chérie, j'ai trop d'affaires aujourd'hui... »

Et vraiment Jacques éprouve un regret à ne pouvoir accompagner la charmante femme, et après son baiser d'adieu, la suit jusqu'à la porte d'un regard tout admiratif.

— « Vous êtes bien jolie, Madame, et bien élégante...

— « Jacques tu vas me gronder...

— « Mais non, nous sommes riches, les affaires vont bien, fais-toi belle...

— « Oh ! avec cette vilaine taille !... »

Mais elle rit en disant cela, si heureuse de l'espoir d'être bientôt mère. Elle part enfin et croise dans l'antichambre un commis de fabrique venant chercher M. Lugand. On le demande bien vite, c'est pour une commande pressée, manquée, à exécuter une seconde fois. Madeleine s'éloigne, monte dans la victoria légère qui l'attend à la porte et va choisir une jolie layette sans penser que c'est aujourd'hui la dernière heure lumineuse dans sa vie.

Qu'elle savoure bien sur sa route le printemps parisien tout paré de ses gros marronniers fleuris et dont l'ombre est si fraîche; qu'elle éprouve le bien-être moral et physique de l'être honnête et jeune si bien harmonieux aux saisons de brillantes éclosions sous le soleil, et surtout qu'elle donne toute sa pitié aux pauvres rencontrés dans la journée ; à cette femme en noir, au deuil fané, qui l'accoste des violettes en mains, quand elle descend de voiture, ou à cet enfant infirme tristement assis sous un porche un écriteau devant lui : bientôt elle sera plus misérable, plus à plaindre qu'eux tous !

Quand elle rentre à six heures, la fabrique est en grand émoi ; on a volé dix mille francs sur le bureau de M. Lugand ; dix mille francs, un petit paquet de billets bleus pliés sous un serre-papiers ; et cela pendant le temps que Jacques est allé de son cabinet de travail à la fabrique et qu'il en est revenu très pressé par le travail en train. Personne n'est entré chez lui ce jour-là, c'est exceptionnel, sinon le commis venu rapidement, ressorti de même ;

mais celui-là, le petit Louis, comme on l'appelle, est insoupçonnable, dans la maison depuis l'enfance. Les ouvriers ne passent jamais de ce côté. Jacques a tout bouleversé, remué papiers, tiroirs, les recoins des meubles : rien, toujours rien, et c'est la figure consternée qu'il accueille la rentrée de sa jeune femme. La perte d'argent n'est pas grande dans une fabrique comme celle-ci, mais il va falloir maintenant soupçonner, se méfier. Mme Forget est auprès de Jacques.

— « Comprends-tu, dit-il à Madeleine, tu t'en allais, tu venais de sortir...

— « Ah ! Madeleine était entrée chez toi ? dit Thérèse Forget très attentive.

— « Mais oui, comme tous les jours, si tu crois que je m'absenterais deux heures sans l'embrasser ! »

Et Madeleine se jette au cou de Jacques. Cette histoire d'argent, c'est bien ennuyeux ; mais que d'autres choses on a dans le cœur en ce moment !

— « Tiens aujourd'hui j'en ai dépensé des masses d'argent pour le bébé. Ah ! il en faut

des bonnets, des rubans, des dentelles pour un baptême ! »

Mais Jacques ne s'égaye pas ; il va être gêné auprès de son père de cette étourderie, de cette malechance.

— « Que va dire papa ?... Ça été le premier mot de Thérèse qui connaît le caractère méticuleux du vieux commerçant. Et tandis que Madeleine remonte chez elle, sa belle-sœur appuie sur la contrariété de Jacques, l'entoure de ce mauvais apitoiement qui est comme le vent qui abat les voiles.

— « Et personne chez toi, personne que ce petit Louis et Madeleine », répète sans cesse Thérèse Forget, si bien que son frère ne l'écoute plus, trouve sa compassion monotone, pressé de retrouver le rayonnant visage de sa femme.

III

Quelques mois plus tard, cet incident oublié du jeune ménage, Madeleine était dans tout le bonheur de sa maternité nouvelle; merveilleusement jolie maintenant, avec un épanouissement des traits, une grâce mieux posée, c'était la femme heureuse de vivre et répandant son bonheur en bienfaits autour d'elle. Elle sortait un matin, s'en allant sous les grands arbres de la place Royale avec son fils de trois mois que portait la nourrice; elle passait sous le porche entre les grosses bornes écornées par les anciens carrosses, quand une femme du peuple, la femme d'un ouvrier qu'elle employait quelquefois à de gros ouvrages, se rangea avec un mauvais sourire, une exagération de respect devant ce bonheur si richement habillé. Puis, de la loge du concierge où entrait la mère Machard, partirent des exclamations confuses, des chuchotements :

— « Ah! oui, ça vaut encore mieux; comme ça, on ne doit rien à personne. »

Madeleine eut le petit frisson que procure l'insulte même dissimulée, et le geste de se retourner sur un regard qui vrille; mais la matinée était si belle, son fils si douillettement joli sous le tulle de son voile, que bien vite se dissipa l'angoisse d'une minute. Qui donc lui en voudrait? généreuse et bonne, toujours en interventions charitables. Et puis, elle n'a pas d'ennemis. Si, peut-être, un seul, sa belle-sœur. Comment, par quel linéament conducteur, sa pensée va-t-elle de la mère Machard en camisole de coton gris, aux cheveux en mèches, à son élégante belle-sœur de plus en plus hardie et coquette? Et sous les grands arbres, dans cet abri paisible du vieux quartier industriel, pendant que son fils dort, elle rêve.

Certainement, la belle amitié est finie entre elle et Thérèse; d'abord, ce fut insaisissable : des petites railleries sur la timidité de la jeune mariée, puis sur ses toilettes mieux comprises, sa coiffure enfin émancipée des nattes du

couvent, les cadeaux perpétuels de Jacques.

— « Mais nous ne sommes pas des filles pour recevoir des cadeaux !

— « Puisque Jacques me veut toujours belle, toujours parée.

— « Prends garde que cela lui donne l'idée d'en aller voir de plus belles encore, de mieux parées encore.

— « Oh ! Thérèse, ton frère !

— « Eh ! bien quoi, mon frère, c'est un homme volage, infidèle comme tous les autres. »

Madeleine avait pleuré et, devant ses yeux rougis, son mari exigeait une explication.

— « Ma sœur deviendrait-elle méchante? Mais qu'a-t-elle, qu'a-t-elle donc? »

Elle ressentait simplement en blessure cette jalousie des sœurs aux épouses, si cuisante, si perfidement active qu'elle pût troubler de célèbres ménages, depuis celui de Chateaubriand jusqu'à celui de Renan; en des milieux plus modestes, si elle agit plus obscurément, c'est avec non moins de persévérance passionnée. Elle éprouvait cette rage de la sœur à ne plus

être la seule confidente de son frère, de ses aventures de jeune homme, de ses aspirations initiales, de son talent, s'il en a.

La sœur est la première amie féminine; elle peut conseiller, plaindre, encourager son frère; c'est une douce raison excusant les premières fougues, une médiatrice auprès des parents, et en même temps, si elle est jolie, c'est à la maison un être jeune, aimable à regarder, et qui fêtera de toute sa grâce, s'il y a lieu, les retours de l'Enfant prodigue.

Mais l'épouse arrive et à tous ces prestiges de jeunesse et de tendresse, elle joint celui de l'amour. Elle a tous les charmes de la sœur ajoutés aux siens. C'est fini de cette influence juvénile et, comme la vie se compose d'étapes où les forces changent et se renouvellent, celle de la sœur auprès du frère est terminée; il a une nouvelle compagne, un nouveau guide.

Madeleine, incapable de raisonner les causes du changement de Thérèse, souffrait de ce changement et de ses manifestations désobligeantes; c'était une conversation, pas toujours à voix basse, quand elle chantait, puis des ma-

lices : « Te souviens-tu, Jacques? » des rappels de leur vie où Madeleine n'avait aucune part et ne pouvait prononcer un mot; où elle se sentait tout à coup étrangère aux idées, aux traditions de la famille Lugand, à ces légendes d'intérieur qui n'ont de but et de compréhension que pour la plus étroite parenté.

Et Thérèse « Ah! je suis contente! ce soir nous avons remué bien des souvenirs ». Pour sa joie, elle se rappelait l'attitude d'enfant punie de sa belle-sœur, ce relèguement à son rang d'intruse, depuis si peu de temps quitté.

IV

Madeleine faisait les comptes de sa nourrice : calcul compliqué par la mauvaise écriture et par les enchérissements de la rusée paysanne; l'enfant avait dix-huit mois, jouait à la place Royale; on achetait une balle, un chariot.

— « Laissez, nourrice, ne parlez pas; je me

suis trompée dans mon addition, à mon désavantage.

— « Oh! pas possible, Madame. »

Madeleine leva la tête, parce que ces simples mots la choquèrent dans cette vilaine bouche, tout à coup ironique.

Puis, sans savoir pourquoi, elle rougit.

— « Non, non, le compte est juste.

— « Ah! je savais bien! Ça ne serait pas dans les idées de Madame de perdre son argent; allons, viens, mon fieu, mon gentil; c'est toi qui ne courras pas après ton pain! Quand on a des parents qui savent c'que c'est que d'ramasser! »

Toutes ces paroles jetées sur un air faux, accompagnées de gros gestes autour du beau petit, gênèrent la mère sans qu'elle sût pourquoi. Décidément une malveillance la poursuivait, pénétrait en l'assombrissant l'ambiance de sa nature heureuse. Oui, on chuchotait sur son passage; elle s'en rendait compte à la fin. Et qui donc lui avait dit en face à propos du petit commis Louis : « Il est honnête, celui-là; il y en a dans le temps qui auraient voulu lui

faire du tort, mais, c'est ceux-là qui ne doivent pas avoir la conscience nette ! » Ah ! oui, l'homme de peine, pendant qu'il aidait à fixer un lustre.

Mais alors, mais alors, que voulait-on lui faire entendre ? Et devant l'infamie d'un tel soupçon, comme si se résolvaient tout à coup en ondée orageuse les lourds nuages qui l'enveloppaient, les larmes l'envahirent, la suffoquèrent en sanglots interminables. Puis elle resta devant une vitre les yeux au jardin, dans un tel désarroi, une telle détresse qu'elle eut l'idée d'aller trouver son mari, de lui dire, de lui raconter... Oh ! non, non, c'était trop laid. Comment lui parler de cela ? lui avouer qu'on la soupçonnait, elle, Madeleine, sa Madeleine ! Il lui en resterait, semblait-il, aux yeux de Jacques, une souillure, une tare ; non, c'était impossible ; et puis, s'expliquer, c'est paraître coupable.

Coupable ! Toute sa droiture se révoltait ; comment elle, une honnête femme, qui ne devinait même pas le mal, comment penser qu'elle aurait pu subir une tentation pareille et y céder ? Mais il aurait fallu être folle. Si, si, elle

se révolterait, elle crierait son innocence. Mais alors il faudrait comprendre les allusions, les outrages ; non, se taire, oublier, surtout se taire. Elle se tut.

Pourtant l'abîme se creusait autour d'elle, profond et noir par les soins de l'ennemie, sa belle-sœur ; non que Thérèse eût jamais osé l'incriminer dans leur monde ; mais il y a des réticences qui accusent et des louanges qui blâment. Peu à peu, autour de cette jolie Mme Lugand si fêtée d'abord, le vide se fit ; une méfiance insaisissable, surtout après le néant de l'enquête judiciaire poursuivie autour du vol.

— « Vous savez ce qu'on dit ?...

— « Oh ! jamais je ne croirai cela. »

— « Elle était grosse vous savez... une tentation, un oubli d'elle-même. »

Beaucoup haussaient les épaules, et quelques-uns crurent, parce que dans la jeunesse, la beauté, la fortune il y a des rayons offusquant ce qui est pauvre et déshérité ; et puis nombre de gens s'imaginent que la compensation doit se faire des biens que distribue le ciel aveugle.

Enfin ce fut une réputation de femme entamée en son relief intact et brillant, et cela se reflèta sur le visage de Madeleine où s'effacèrent la confiance et la joie, dans son caractère où se fermèrent, tués par le froid, toutes sortes d'épanouissements heureux et intelligents. Souvent des larmes lui vinrent en admirant son fils, en pensant que plus tard on pourrait l'accuser devant lui. Ce drame intime dans la régularité bourgeoise et commerçante et qui n'arrêtait rien de la vie courante, eut le dénouement le plus imprévu, le plus tragique ; ainsi les palais sombrent par les tarets qui rongent leurs pilotis ou des villages disparaissent sous l'avalanche aux glissements traîtres et sûrs.

Jacques, amoureux, toujours admirateur de sa femme, s'irritait pourtant de l'atmosphère de tristesse dont elle s'entourait et ne pouvait l'expliquer ; les allusions de Thérèse tournoyant dans le ciel sombre ne l'atteignaient guère, mais enfin il sentait l'éloignement de certains amis, des réserves dans l'intimité et des sauvageries chez Madeleine dont les jeunes timidités avaient un moment disparu après leur mariage.

Il voulut s'en expliquer avec sa femme. Qu'avait-elle, voyons ? Une vie aisée, un enfant délicieux, un mari qui l'adorait : tout cela ne suffisait donc pas au bonheur d'une jeune femme ?

— « Mais je t'assure, je n'ai rien, vraiment rien.

— « Alors, pourquoi te retirer du monde, même de ta famille ?... Tu vis seule, tu nous isoles à plaisir... Madeleine, tu deviens jalouse !

— « Jalouse, moi ?...

— « Ou bien tu ne m'aimes plus, tu t'ennuies, tu changes ; tu en aimes peut-être un autre ?

— « Oh ! Jacques !

— « Est-ce que l'on sait avec vous autres ? Qui connaît le cœur d'une femme ? Et qui donc connaît sa femme ? »

Madeleine eut un étourdissement de douleur ; cette phrase insignifiante dans la bouche du jeune mari qui l'adorait, et retrouvée après beaucoup d'années en souvenir d'autres scènes avec de banales maîtresses, cette phrase lui

sembla toute vibrante d'insulte et de soupçon.

— Qui donc connaît sa femme?

Ainsi Jacques ne la connaissait pas après trois ans d'un amour si tendre et si partagé! Mais alors si venait jusqu'à lui l'accusation, l'affreuse accusation, il l'accepterait tout de suite, puisqu'il ne connaissait pas l'être qui lui donnait si dévotement tout son cœur et sa vie. Sans répondre, sans protester, à demi morte, elle rentra chez elle; la chambre de l'enfant était vide, et, par la fenêtre elle le vit trottinant sur ses souliers blancs où il trébuchait encore adorable et fragile. Elle se défendit de l'embrasser par ce qu'alors elle n'aurait plus le courage. Et en hâte comme si quelque chose de plus fort qu'elle la poussait hors de l'existence, avec le souci de ne pas se retourner vers tout ce qu'elle quittait de précieux et de bon, elle atteignit une drogue quelconque, puisque tous les remèdes de maintenant sont des poisons, l'avala, cette drogue, croisa ses deux mains sur sa bouche pour être sûre de ne pas appeler, de ne pas crier même ses pires souffrances, et,

sur sa chaise longue où elle s'étendit terrassée et vaincue, mais toute belle encore, attendit la mort dans une courte prière, puisqu'on ne peut blasphémer contre Dieu !

AUTOMNE PROVINCIAL

I

Les deux jeunes filles avaient passé la journée ensemble : une journée toute remplie du délicieux ressassement du passé d'enfance où leur étaient revenus les gaietés, les émois de leurs quatre années de couvent à Blois, non loin du vieux château; et ç'avaient été des rires, des attendrissements, des souvenirs de Mme Marie-Alice, morte l'année même de sa vocation, ou de la sœur Dolly, qui confectionnait à Noël de si bons puddings.

Cette journée bénie, elles la finissaient dans un de ces petits pavillons comme il s'en rencontre parfois en Touraine, anciennement bâtis tout en haut des côteaux de vigne et comme en vigie sur la Loire et ses vallées; elles s'étaient assises un peu essoufflées, un peu lasses de promenades et de causeries et leurs deux profils se détachaient sur le jour finissant, très purs.

Mlle Lucie Néreau, la fille du grand propriétaire campagnard à qui appartenaient justement cet enclos de vignobles et les bois l'environnant, présentait le type brun de ce beau pays, au large front volontaire, aux cheveux ondés, comme par une pensée intérieure qui les crispe et les soulève; l'autre Mlle Élise de Nocé dans ce voisinage d'anciens monastères, de villages aux noms de saintes, Sainte-Maure, Sainte-Radégonde, portait en toute sa personne sur sa beauté vraiment céleste, comme un présage de martyre : et cela se voyait mieux dans ce calme, ce silence, toutes les lignes de son visage ou de sa taille, au repos de l'heure bientôt crépusculaire.

Une brume légère, sur le vaste horizon presque dénué d'habitations, marquait le passage de la Loire parmi des rangées de peupliers et des végétations de roseaux; des rayons roses glissaient du couchant, et des appels de perdrix évoquaient la fin du jour et la fin de l'été dans une mélancolie champêtre et simple.

— « Qui viendra vous chercher, Élise? demanda tout à coup Mlle Néreau qui ne gardait jamais longtemps le silence et comme éveillée d'une tristesse qu'elle sentait l'envahir et que lui communiquaient, sans qu'elle s'en rendît compte, l'attitude et peut-être une intime préoccupation de sa compagne.

— « Mon beau-père; il reviendra de Tours dans une heure.

— « Est-il plus aimable pour vous, Élise? je me souviens que du vivant de votre mère...

— « Oh! maintenant il est très bien, tout à fait bien. »

Ceci fut dit avec hâte et réticence et comme pour terminer un fâcheux sujet d'entretien.

Mais il semblait qu'un gouffre se fût ouvert où tombaient, dans le silence revenu, mille

pensées confuses, des effeuillements de fleurs fanées; tout le charme du jour était rompu; on quitta le pavillon où la fraîcheur montait du fleuve en même temps que montait dans le ciel un croissant de lune fin et pâle comme l'aile aiguë d'une mouette ou la voile d'un minuscule bateau aérien.

La voiture qui emportait Mlle de Nocé et son beau-père le marquis d'Estang sur la levée de la Loire qui va de Doisay à Vimeray filait au trot de l'unique cheval, car si ce n'était pas encore la ruine complète, le dernier héritier d'une des familles terriennes les plus riches du pays en était à l'extrême diminution d'un train jadis confortable et luxueux : une seule vache à l'étable, un seul cheval à l'écurie, une femme de service, cuisinière qui soignait les poules, un domestique vêtu tour à tour en valet de ferme le matin, en valet de chambre, en cocher quand mademoiselle prenait seule la voiture pour la messe ou quelques rares visites dans Vimeray.

On avait passé Amboise, le vieux château groupant ses terrasses et ses balcons et sa grosse

tour dominatrice, puis quelques bourgs où les rares lumières encore vivantes montraient au passage de la voiture des coins d'intérieurs rustiques : un angle de foyer où s'activait une femme le visage incliné vers la flamme, des couchers d'enfants, un homme assis au bord d'une table, déjà ensommeillé sur ses coudes. Élise enviait toutes ces apparitions familiales, chaque lampe comme un astre éclairant un monde, un monde restreint borné aux évolutions connues et régulières, et toutes ralliant des êtres, aux êtres évoluant en d'étroits espaces. Du niveau de la route plus élevé que les toits, son regard plongeait sur les maisons aux volets pleins, aux portes seulement ouvertes sur les cours de fermes désertes où de grands arbres immobiles s'étalaient en voûtes de silence.

Silence aussi dans la voiture : à peine une brève question :

— « N'avez-vous pas froid? disait le marquis à la jeune fille qui répondait encore plus vite :

— « Non, non, merci.

— « Vous avez vu le père Héreau?...

— « Non il chassait.

— « Et son fils?

— « Retourné à Paris pour son droit. »

On arrivait à la Vitrerie, une de ces anciennes demeures de bourgeoisie au grand portail, au toit Louis quatorzien, orné de lucarnes, où l'extérieur et l'intérieur signifiaient par mille détails l'incurie, la fortune perdue; c'étaient un pilier branlant, des dalles manquant au vestibule et dans les chambres; aux nombreux portraits, de larges plaques d'humidité; des boiseries piquées de tarets, des tentures piquées de mites.

Dans ce triste logis, pourtant enveloppé d'un charme antérieur, Mlle de Nocé était née, avait grandi, mais elle n'en voyait toutes les tares et toutes les taches que depuis la mort de sa mère survenue six mois auparavant, alors qu'elle était remariée depuis dix ans au marquis d'Estaing.

Cette mère, en mourant, avait désiré qu'Élise fût envoyée dans sa propre famille aux environs d'Avignon; mais sous prétexte d'affaires à terminer, de signatures indispensables, le

marquis retardait, remettait ce départ que sa belle-fille, avec sa nature toute résignée, n'osait hâter, de peur d'un éclat de cet homme aux manifestations violentes. Elle le craignait, car il l'avait brutalisée enfant, jaloux de la tendresse réciproque de la mère et de la fille qui les jetait aux bras l'une de l'autre à la moindre contrariété, les associait dans tous les petits travaux de la journée, soit qu'elles fussent installées à quelque couture sous le grand catalpa de la terrasse, ou à cueillir des bouquets aux heures matinales : c'est à cause de cette jalousie féroce qu'Elise avait passé trois ans à Blois. Dès son retour, les deux femmes adoptaient une sorte de complicité pacifique, se parlaient du regard comme deux prisonnières, s'échappaient en d'innocents rendez-vous loin du maître, avec de charmantes roueries, des rires de pensionnaires quand elles craignaient d'être surprises. Les femmes excellent dans ces tendres combinaisons, où celles, dont l'âme est restée limpide, satisfont pourtant cette vague dissimulation des races ou des êtres esclaves.

II

— « Maman, que dirais-tu d'Élise pour mon frère Paul? jetait Lucie Héreau à sa mère, le lendemain au déjeuner.

— « D'abord, Mlle de Nocé n'épouserait jamais le fils d'un vieux vigneron comme moi, — interrompait M. Héreau, le père Héreau comme tout le monde l'appelait, malgré que sa famille fût montée depuis plus de cent ans du peuple en bourgeoisie et d'une infime dépendance à la grande fortune; — et puis si le marquis est allé à Tours aujourd'hui, c'est qu'il veut vendre ses dernières rentes, faire argent de tous ses papiers; en ville on m'a raconté ça et l'on dit même bien d'autres choses! »

Sur un signe de sa femme qui mâtait souvent ses grossièretés de manière ou de langage, il se tut, sans que l'allusion malveillante que Mme Héreau avait saisie dans le sourire et l'intonation ait été expliquée à Lucie, ou même soupçonnée par elle.

— « Non, non, c'est trop brillant pour nous ce monde-là, même dans la misère ».

Mais Lucie insistait et vantait la beauté et l'admirable caractère de son amie, avec cette verve heureuse, ce désir de bonheur pour les autres, que donnent une vie exempte de soucis, une jeunesse librement éclose.

Ceci se passait dans une salle au rez-de-chaussée de la grande maison villageoise des Héreau, si modeste au début, surélevée d'un étage sous l'aïeul précédent, mais par son terrain étroit, joignant les grandes caves creusées dans le roc à la manière tourangelle, l'escalier de pierre aussi montant au jardin et aux vignes. Il en résultait au logis un jour mesuré, venu d'en haut, un éclairage modeste sur les beaux meubles de noyer où luisaient quelques anciennes argenteries aux doublures de cristal bleu, et de ces faïences aux armes de Louis XII et d'Anne de Bretagne, portant le hérisson couronné, l'hermine blanche et fluette, ou les coquilles et la corde de pèlerin de Charles VIII, le cygne transpercé d'une flèche et *nageant quand même* de Claude de France, ou la sala-

mandre tordue parmi les flammes, de François 1er.

Dans le petit salon voisin, à côté des meubles du XVIIIe siècle avec leurs authentiques tapisseries, des vieux bahuts, des encoignures en marqueterie ancienne, des portraits dans leurs cadres ovales, racontaient une bourgeoisie provinciale, où l'aisance modeste et datant du siècle dernier, devenait une élégance dans notre temps et figurait une recherche bien loin des habitudes et des idées du ménage Héreau.

Par les fenêtres ouvertes, cela sentait le jasmin encore en fleurs sur la façade, le goût amer des chrysanthèmes en boutons, et, pardessus tout, l'odeur vineuse des caves se répandait dans tout l'étroit jardin, car c'était le moment où l'on prépare les cuves pour la vendange prochaine; mais le père, la mère et la fille étaient habitués à cette atmosphère où s'élaborait leur richesse, car si à la ville il est devenu de mode de séparer l'hôtel de l'usine, et d'éloigner le plus possible de l'habitation les ateliers ou les hautes cheminées grondantes et fumantes, à la campagne on réunit volontiers

la ferme et le château, les fumiers, les poules caquetantes tout près des charmilles centenaires et des quinconces de fleurs.

— « Oui, Élise mariée à Paul, je t'assure, maman, que ce serait gentil ! »

Et Lucie, tout enthousiasmée de son idée, ajoutait :

— « Tiens ! je lui rendrai sa visite cette semaine et je lui demanderai, je verrai... Alors, moi, vois-tu, je ne me marierais pas, oui, j'élèverais leurs enfants, je me réjouirais d'être tante. »

Mais toute éblouissante et jolie, ses cheveux noirs en couronne, son allure tournoyante auprès de la calme Mme Héreau, tout démentait ce vœu naïf, ce renoncement à une vie inconnue, mais qui demande compte à ces êtres privilégiés de tous les dons reçus, de toutes les forces en réserve.

III

Ce fut par un de ces jours lumineux de l'automne, qui sont comme l'adieu de l'été, un

adieu tendre, prolongé, préoccupé du bon souvenir dans l'absence, que Mlle Héreau s'en vint à la Vitrerie.

Elle apportait au vieux logis sa belle humeur d'enfant heureuse, et fut dès l'entrée refrénée dans sa joie et dans son sourire par l'allure languissante, la voix navrée de son amie ; elle arrivait à sa rencontre entre les buis en boules et les cyprès taillés à l'ancienne mode, et cette noire verdure, ses vêtements noirs aussi, ajoutaient à sa pâleur, à l'éclat de fièvre de ses yeux bleus où se marquait, comme dans le saphir étoilé, l'ébauche d'une croix minuscule dans un miroitement de larmes.

— « Êtes-vous souffrante, Élise ?...

— « Oh ! non, puisque vous voilà.

— « Mais ce visage triste... Quand partez-vous ?

— « Ah ! Lucie, je voudrais être loin, oui, bien loin d'ici... »

Mais ce premier accueil ne résista pas au vivant entrain de Mlle Héreau, reconnaissant le vieux domaine, où elle était venue petite fille, en remarquant tous les beaux arbres et le

grand toit où gazouillaient en ce moment toute une brochée de passereaux, comme on dit en Touraine, ces oiseaux voyageurs de l'automne, qui, au lieu de s'abattre dans les herbes ou les branches, recherchent les endroits habités, choisissent les corniches, les rebords de gouttières, justifiant ainsi le mot des Psaumes : « Je suis le passereau au bord du toit. » Elle revit la terrasse de fleurs, soutenue par les anciennes assises du domaine, vieilles pierres envahies d'une végétation tissée de racines et de ramilles; et d'étages en étages rustiques car la propriété se trouvait à mi-côte, elle retrouva la Loire de plus en plus large, étendant à mesure son horizon liquide où des baies de sable fin et jaune ralentissent le courant, suivant en ceci les traditions de ce pays d'évolution paresseuse et qui croit encore, ayant un vieux passé, à la longueur de l'heure et du temps.

— « Et si nous allions à l'église ? »

Elles redescendirent au bord de l'eau, et, par la levée, entrèrent dans le bourg de Vimeray dont l'église est célèbre aux alentours,

réellement très ancienne et curieuse, puis traitée en une sorte de musée rustique par un de ses curés qui ramassait dans les villages, aux ventes sur les places, tous débris de bois ou de pierre qu'il installait, encadrait lui-même, mêlant les époques et les genres, changeant les amours d'une porte Louis XV en anges pour le baptistère, rétablissant de vieilles inscriptions, en inventant de nouvelles, fragments de la Sainte-Ecriture, préceptes, conseils à ses paroissiens.

Les jeunes filles franchirent le petit escalier de bois où gisaient des battants de cloches, des débris de grilles à fleurons, et, malgré tout impressionnées par le Tabernacle, parlèrent bas le long des bancs et des murailles ornées de bizarres bas-reliefs, peintures et sculptures naïves dans un jour de catacombes, emblèmes où prenaient place le Saint-Esprit en colombe et les blés en épis façonnés par le vieux curé. Sous un angle, un bas-relief primitif figurait l'offrande d'un enfant à la sainte Vierge.

— « Voyez, Élise, une inscription : « Cette église fut rebâtie en l'an 1000 après Jésus-

Christ. » Oui, l'an mille, la période de terreur folle au moyen âge! combien d'églises en France furent reconstruites à ce moment pour conjurer, par leurs clochers neufs dressés vers le ciel, la colère de Dieu, l'action démoniaque et toutes les affres de la prochaine fin du monde!

— « Ah! s'il pouvait finir, ce monde désolé, et tous ceux qui l'habitent, tristes ou méchants! s'écria Élise avec un tel accent de souffrance que sa compagne en perdit pour une minute le rayonnement de son visage. »

Mais une chapelle les attirait, consacrée aux religieuses défuntes d'un couvent voisin, toutes reposant là, et leurs noms, en deux hautes colonnes marquant leurs places, leurs noms de cloître, étaient comme l'énumération même des litanies des saints.

Longtemps Élise et Lucie les déchiffrèrent, attirées, comme toutes les jeunes filles, par cette énigme de la religieuse, presque femme et presque sainte, dénuée d'enfants et tendre mère pour tous les pauvres et déshérités.

Ce fut en sortant de Vimeray, sous le beau

soleil de midi, les angélus tintant des deux côtés du fleuve, que Lucie Héreau s'enhardit à parler de son frère :

— « Il fait son droit, il aura fini l'an prochain ; ah ! s'il pouvait épouser une amie à moi ! »

Et maintenant elle attendait un mot d'Élise pour continuer.

Mais un grand chapeau de paille entourait d'ombre le visage de Mlle de Nocé, teintant de mystère ses beaux yeux navrés, sa bouche où le sourire voulait pleurer ; elle ressemblait à ces figures italiennes aux traits de vie, mais peintes à contre-jour dans un attirant crépuscule.

— « Paul, vous connaissez bien mon frère Paul !...

— « Cherchez-lui une femme heureuse et gaie comme vous Lucie ; moi, je pense à ces religieuses enterrées là, passées du cloître à la tombe, et leur voile servant de suaire. »

Elles arrivèrent pour le déjeuner où les moindres détails du service, l'arrangement de la table, témoignaient de cette détresse qui laissait sans réparations les belles tapisseries

des murs, comme les dalles du perron et les lucarnes dégradées.

Le marquis, après le semblant de bonjour cordial à Mlle Héreau bientôt saisie devant lui d'une indicible gêne, se mêla peu à la conversation des jeunes filles, scruta plusieurs fois le doux visage d'Élise, vraiment terrorisée sous son regard, tremblante aux moindres détails du service. Il sortit de table assez vite, au grand soulagement des deux amies, prit son fusil pour aller tirer des geais dans le parc; on entendait, en effet, les cris de ces oiseaux, stridents, ironiques, ressemblant assez à des rires, tout en haut des arbres.

Et malgré l'admirable journée, le soleil adouci sur les hêtres qui déjà se défeuillaient, la Vitrerie parut à Lucie un séjour de mystère et de désolation. Qu'y avait-il dans l'air? Quel désaccord entre la nature si belle et la vieille maison si triste? Un détail ajouta à cette impression qu'elle garda depuis, qu'elle devait garder toujours en pensant à cet après-midi d'automne.

Des bûcherons travaillaient tout en bas des

pelouses : on entendait les coups sourds de la cognée sur un des plus beaux peupliers de la bordure ; c'était un glas régulier, sinistre, et tout à coup frémissant de toutes ses feuilles comme sous un ouragan, sous le soufffe éperdu de la mort, l'arbre, après un craquement violent, arracheur, s'abattait la cime la première, parmi les cris des hommes, s'écartant pour le laisser tomber. La mort d'un arbre en pleine vie, en pleine sève, la mort d'un arbre abri d'insectes et d'oiseaux, portant parfois le nid et la ruche, des chants et des bourdonnements, et le premier frisson d'aube, comme le dernier rayon du jour. Les deux amies en eurent presque des larmes au moment de l'adieu. Cela semblait un malheureux présage, une fin.

Et voici la lettre que reçut quelques semaines plus tard Mlle Héreau, alors qu'on était à Loisay en pleine fête de vendanges :

« Ma petite Lucie, je ne vous reverrai plus, je ne dois plus vous voir, et cela sans explications, sans motifs que je puisse vous dire maintenant ; vous les apprendrez peut-être plus tard. Ce que je veux que vous sachiez bien,

vous, mon amie, c'est qu'il est des maudits innocents et des criminels qui ne sont que des victimes. La vie est mauvaise aux isolés et aux faibles.

« Il y a bien longtemps, dans un de mes rares voyages à Paris, j'allais à la messe dans un grand quartier populeux ; et un dimanche, un beau jour de Pâques, je vis, presque à la porte de l'église, un pauvre petit maçon ivre, appuyé au mur, étendu sur le trottoir. C'était un enfant de douze à treize ans, que sans doute ses grands camarades avaient fait boire ; il était blanc de plâtre et d'ivresse, et j'eus tellement de pitié et d'horreur devant ce spectacle abominable, que je pensais parfois à cet enfant, en rêve, me demandant ce qu'il deviendrait, vicié avant de grandir par la faute des autres ! Sans doute il n'avait pas de mère ou elle l'avait abandonné.

« Ma petite Lucie, pensez à moi, aussi orpheline que ce misérable, et ne revenez jamais à la Vitrerie ; j'espère bien d'ailleurs qu'on la vendra quand je serai retournée en Provence ; irai-je même jamais en ce pays

maternel ? N'y a-t-il pas pour m'attirer désormais des solitudes plus complètes? Songez au tombeau des religieuses de Vimeray; la destinée humaine n'est-elle pas remplie aussi de ces départs subits, de ces morts anonymes sur quoi l'on met, comme dans les cimetières bretons, cette vague désignation si rêveuse, incertaine et rassurante même par le vaste horizon qu'elle évoque : « Perdus en mer ! »

POÈTE

Ce fut vers l'âge de six ans que la petite Hélie se sentit poète et qu'elle commença de souffrir.

Le soir tombait au fond d'un vieux jardin parisien, car il y avait encore des jardins à Paris en ce temps-là, et l'enfant regardait, sur un bosquet de treillage les vrilles mortes des volubilis de l'été, encore tordues sur les menus bois, où pendaient les graines noircies par les pluies, par l'hiver venant, par les fumées des hautes cheminées voisines.

Elle comprit alors que l'on peut mourir, que les jours diminuent, que les saisons finissent et qu'il y avait des affinités destructives entre la terre humide à ses petits pieds et toute cette défloraison sous ses mains.

Oui, c'est à partir de cet âge qu'elle distingua la nuit et le jour, l'hiver qui allume les cheminées, l'été qui ouvre les fenêtres; qu'elle s'attarda parfois aux vitres à regarder le ciel changeant des horizons citadins, en écoutant le roulement des voitures qui s'approche et s'éloigne, enfle et diminue, et qui dès lors rythma ses moindres pensées, ses flâneries ou sa jeune activité.

A peine commença-t-elle à grandir qu'en elle ressurgirent les qualités ancestrales, les fragments d'empreintes et d'images qui chez les êtres privilégiés s'agglomèrent, paraissent au jour et fleurissent, résultats d'obscures et lointaines tendances. Elle adora la mer, ayant des Bretons pour ancêtres, et les superstitions de sa race lui rendirent plus significatifs les emblèmes religieux, croix, chapelets, médailles, toute cette pieuse joaillerie qu'elle aima pas-

sionnément, presque autant que sa poupée, fétiche adulé et soigné de toutes ces presciences maternelles qui arrondissent en berceau les bras des petites filles et rythment leurs folles chansons en refrains à dormir. Le travail lui fut cher à cause des grand'mères provinciales : le travail patient, assidu et modeste, le chiffonnage des blanches étoffes, l'entrecroisement des laines souples, le choc des aiguilles et des crochets d'ivoire.

En même temps, se manifestaient en elle d'autres origines, peut-être à cause des colonies phéniciennes qui bien loin dans le passé abordèrent aux côtes de l'Atlantique et firent aux femmes de ces pays un teint doré où ressortent leurs yeux d'un bleu de vague : des rêveries sans fin alternaient avec les patientes tapisseries, le goût des images éclatantes, des métaphores chatoyantes et changeantes comme des étoffes de tentes nomades, et une dualité singulière s'établit chez la jeune fille par l'opposition de ses diverses hérédités.

L'église ne fut pas seulement pour elle le lieu où l'on prie; si, comme en fils de Vierge

à l'automne, elle échangeait avec l'autel un tissu blanc et soyeux de pensées flottantes et jeunes reliées aux litanies, aux répons de la messe, aux versets des vêpres, il y avait pour l'émouvoir encore, et ceci n'était plus du recueillement, le reflet du monde extérieur sur les vitraux, et tout l'éclat que donne, aux emblèmes pieux du dedans, le soleil qui gravite au dehors.

Toujours en ce cerveau de poète futur la double impression, le combat, jamais la sensation unique; comme chez le musicien qui entend dans la note touchée la dernière vibration des notes anciennes, sans cesse elle était gênée, dans les apports immédiats, par ces précédentes ondes sonores ou visuelles qui agrandissent et compliquent la vie.

Hélie s'arrêtait au milieu d'un jeu, en faisant un bouquet; elle écoutait souffler le vent et chanter le ruisseau; et tout à coup une réminiscence s'établissait en elle, la conviction d'avoir jadis, en lançant une balle, en cueillant une fleur, arrêté sa main de cette façon pendant que l'air ou l'eau s'agitait ainsi, que le

soleil frappait cette muraille blanche, ou s'égouttait en feu sous les charmilles.

Vers quel lointain allait-elle retrouver ce point de repère, minime, mais significatif d'un passé inconnu? Toujours ce tempérament compliqué par plusieurs générations où chacune contribuait de la précédente ou de la suivante, en les combattant toutes deux.

Cela se traduisit après l'enfance d'Hélie par des chocs mélancoliques, des tendances, l'une par l'autre contrariées, et dont les confluents s'agitèrent en torrents de tristesse, en ondes écumeuses et troublées. C'est alors que lui vint le goût d'écrire, sans doute pour s'élucider à elle-même un si étrange débat; il devint au contraire plus complexe avec ce besoin de traduire, de représenter la vie extérieure en écho avec l'intime agitation.

Elle aima les éléments : la tempête qui groupe et sépare et déroule sur les toitures ses flocons de nuages sombres, ses brèves éclaircies lumineuses; la pluie évocatrice de longues routes sous des ciels bas, par des plaines où les chaumières s'encapuchonnent,

paraissent se renfrogner contre la neige et la bourrasque.

Cette fraîcheur de l'eau, même ne la recevant pas, elle la sentait sur ses cheveux, comme le souvenir de courses vagabondes; elle la regardait battre les vitres avec la sensation de l'abri. Vraiment l'âme de ses aïeux fut populaire et dut fleurir en d'humbles milieux, pour qu'elle-même ressentît si bien les privations des pauvres, et leur bien-être, fait seulement du manque de souffrance et de l'acquit des plus élémentaires possessions. Mais voici que tout à coup des désirs de route, de soleils incandescents, des compréhensions de siestes lourdes en des palais qu'évente la mer sur des murs crépitants, succédaient à ces impulsions septentrionales; l'Orient envahissait son horizon, le transformait tout entier, et l'état de son âme ressemblait alors à ces ciels tour à tour éclatants ou assombris de nuages passagers, où la pluie légère traverse les rayons droits, confondant ses mailles luisantes à ce lumineux tissu.

La poésie elle-même n'est-elle pas toujours

ainsi faite d'analogies et d'antithèses, de rapprochements et d'écarts de vision? Et la plus belle constitue toujours une harmonieuse dualité; le présent s'y mêle au passé ou le relie à l'avenir; mais le choc en retour est toujours le plus vif, et cette femme poète le sentait parfois avec tant d'acuité qu'elle eut souvent l'envie de revivre les jours vécus, et que, pour les tirer du néant, elle évoqua, jeune, sa petite enfance, et femme, sa jeunesse, sans se lasser.

D'ailleurs, c'est le sentiment d'évocation, de reviviscence qui fait les poètes, les historiens, les écrivains de souvenirs et de mémoires; toujours le contraste. Ici ce n'est plus de la rencontre de l'Orient et de l'Occident qu'est fait le lyrisme de l'œuvre, mais avec le heurt du passé et du présent; naissent de là, essentiellement poétiques et créateurs, le regret et le souvenir qui n'est lui-même qu'un regret en teintes douces. La preuve, c'est que les poètes ne sont jamais aussi touchants et éloquents que lorsqu'ils regrettent la patrie absente, l'amie perdue, la saison finie.

JOURS SAINTS

Les fêtes religieuses, ces fêtes que feuillette à mesure le livre d'une année, et qui l'illustrent comme des pages de Missel, nous datent parfois de personnels et vivants souvenirs, plus touchants que d'autres, par l'association des émotions ressenties, à celles que l'orgue et le recueillement des autels versent sur tout un peuple recueilli.

Parmi ces solennités catholiques, les unes, comme Noël, ou Pâques, nous restent toutes vibrantes de cloches et d'hosannah, brillantes,

illuminées de mille cierges; les autres, pour ainsi dire plus mystiques, plus discrètes, s'espacent revêtues de symbole et parées de fleurs. L'Assomption toute blanche, l'Ascension toute en soleil, la Fête-Dieu sa sœur d'été; la Toussaint sous ses voiles de deuil et de brume, parfumée des derniers chrysanthèmes; les Rameaux, où Notre-Seigneur fit sa triomphale entrée dans Jérusalem, froissant sur son passage les premières verdures printanières. Et celle-ci me hante aujourd'hui, parce que me revient vivement en mémoire la semaine sainte qui précéda la mort de ma chère grand'mère, et surtout un beau dimanche des Rameaux tout rempli, à travers ses foules promeneuses, de traînantes petites voitures de fleurs et de verdures, éparpillées sous un soleil déjà chaud.

J'allai voir la chère femme un peu tard et la trouvai mélancolique, comme le sont parfois les vieillards, livrés momentanément à leur seule pensée, entre le long passé maintenant un peu dur à parcourir pour leur faible mémoire, et cet incertain avenir fait de maux

supportés, mais de splendides espérances.

Assise contre sa fenêtre, la mousseline du rideau relevée selon l'habitude des sédentaires que distrait la vue des actifs, des circulants, elle m'accueillit avec ce sourire angélique qui, du plus loin que je me rappelle, charma, consola mon enfance, même quand la vie inexorable l'eut fané et ridé, mais en lui laissant toute sa bonté : telle la marque du soleil sur un fruit que crispe le gel. Puis soudain, toute triste avec ses yeux redevenus presque enfantins : « Comprends-tu cela, ma mignonne, c'est aujourd'hui les Rameaux, et je n'ai pas de buis bénit! »

Ce ne pouvait être un reproche, car à défaut d'elle-même, impotente, ses servantes s'étaient rendues à la messe et auraient pu en rapporter.

— « Mais je vais aller t'en chercher grand'-mère. »

— « Vrai, tu veux bien; tu es gentille. »

Et je partis.

Devant la plus proche église où j'allai d'abord, croyant remplir facilement un vœu

si simple, plus un rameau; les Vêpres et le Salut finis, le grand portail clos et sur les marches une multitude de ces petites feuilles luisantes, des débris de branches, c'était tout. De même rien chez les fleuristes, moins nombreux à cette époque que maintenant où Paris peut rivaliser avec Menton où Nice.

— « Oui, Madame, nous avons bien du buis, mais plus du tout de buis bénit. »

Vidées, saccagées, les petites voitures rentraient longeant le trottoir, car le jour tombait, approchait de cinq heures.

Je me sentais tout angoissée. Comment, me disais-je, voici peut-être la dernière occasion de faire plaisir à cette chère femme qui m'adore, de satisfaire une des rares volontés subsistant parmi la nuit montante de son cerveau, et je ne pourrai pas la contenter, lui apporter ce petit rameau où tiennent pour elle tant d'anniversaires de Pâques fleuries, des superstitions adorables, des traditions d'Évangile!

J'allai ainsi dans ce Marais, que le dimanche faisait vaste et tranquille, les boutiques barrées, les vieilles demeures du XVIe et du XVIIe siècles

ayant retrouvé leur physionomie d'autrefois, grâce aux ferrures, aux vieux balcons, aux heurtoirs même des porches, qui, refermés, cachaient les industries des cours, les hangars hâtivement bâtis, les objets ménagers bronzes et boîtes de commerce alignés derrière les perrons ouvragés, les hautes fenêtres aristocratiques et dépourvues de rideaux; il était redevenu le Marais des chaises à porteurs et des torches aux mains de valets en livrées.

Il faisait presque nuit quand j'arrivai devant Saints-Gervais-et-Protais, et le vent soufflait dans ces petites ruelles qui avoisinent l'église; le beau jour de printemps finissait dans un reste d'hiver transi.

Là, encore, tout était fermé, désert. Mais je crus apercevoir, dans un angle des marches du haut de l'escalier, une ombre sans forme, ombre de mendiante vieille, oh! bien vieille! et qui, devant moi, se redressa avec effort de sa longue pause affaissée, sans doute pour regagner quelque pauvre logis. Elle tenait du buis dans ses bras, de grandes branches encore, et

qu'elle me présentait timidement, comme résignée d'avance à un refus.

Je la comblai de joie en prenant et payant toute cette bienheureuse gerbe tant cherchée, que la pauvre vieille, regagnant presque au ras de terre quelque abri comme il s'en trouve dans les recoins des vieux quartiers, m'aurait volontiers semblé quelque fée du passé, errant dans la ville par la grâce d'un jour de fête.

Et grand'mère eut ses Rameaux. Ensemble nous les attachâmes au crucifix d'abord, puis à certains petits cadres renfermant des daguerréotypes effacés et passés, où restaient en blanche lumière l'or de cet uniforme de marin, par exemple, ou les yeux si bleus de cette fillette en petite blouse décolletée. Les vieux doigts tremblaient un peu autour de ces pauvres images, sortes « d'ex-voto » d'anciennes douleurs, pendant cette parure de renouveau, et le buis s'effeuillait, buis sec, buis frais. Ensemble, nous ramassions les restes pour les brûler; par cette superstition pieuse qui défend de les jeter nulle part, qu'au feu qui les consume.

Et bien peu de temps après, encore par un

beau jour de soleil qui faisait plus noir le deuil profond de mon cœur et de mes tristes vêtements, ce buis que tenait ma grand'mère entre ses mains paisibles croisées définitivement sur la dure tâche qu'est la vie, celui-là, vert et droit comme l'espérance, venait de cette gerbe des Rameaux si miraculeusement trouvée.

SIMPLE RÉCIT

Et comme son ami la trouvait plus triste encore qu'à l'ordinaire, plus désolée dans les splendeurs de son joli boudoir mauve, alanguie dans sa chaise longue, et sur la tête la coiffure poudrée de son rôle de ce soir qui affinait ses traits délicats de tout l'esprit d'une créature de luxe au XVIIIe siècle, elle lui débita sur ce ton monotone qu'elle prenait parfois au théâtre pour déblayer, résumer, esquiver les passages de transition :

« Je suis née dans un grand faubourg en

pente — j'en vois encore les cascades jaillissantes sur les pavés les jours d'orage —, qui montait jusqu'au boulevard extérieur où restaient les anciennes barrières de Paris, et plus haut jusqu'aux pentes gazonnées, aux espaces déserts des fortifications; cela, c'était pour moi un lieu de mystère et de crime, tant on racontait de batailles, d'assassinats commis hors de la ligne de réverbères des vieux boulevards. J'ai grandi dans le faubourg où l'on travaillait à chaque porte, à chaque fenêtre, où il y avait des établis jusqu'à des cinquième étage, où les femmes étaient battues les samedis de paye, où les enfants piaillaient à toutes les heures de faim, de froid, de misère, d'absence des parents partis à l'atelier, au cabaret, quelquefois partis pour tout de bon, et sans jamais revenir!

« Les femmes dans ce grand faubourg aux fatigantes remontées portaient des enfants, des paquets de linge au lavoir et d'informes ballots vers des Monts-de-Piété miséreux! Ah! toute petite, je gravis la rue en pente, accrochée à cette jupe de ma mère qui était mon guide, mon

refuge, où je me retenais des deux mains à chaque mouvement qu'elle faisait; cette jupe, je la tiens et je m'y enfouis chez les fournisseurs à crédit, j'ai dans les oreilles leurs réclamations insultantes et la plaintive voix de ma mère répondant « samedi prochain » toujours « samedi prochain »; je la tiens, cette jupe, à la porte de l'église où nous regardons entrer et sortir les beaux mariages, les grands enterrements, où je quête un sou malgré la tape qui me punit chaque fois. Et il me semble que toute mon enfance elle est la même, cette pauvre jupe de maman, couleur de poussière et de boue, car elle s'amincit sous mes doigts, des trous s'y forment à côté des reprises; c'est une loque dont la charpie me reste aux mains.

« Enfin, plus tard, je marchai seule et la rue, cette rue bruyante et large, fut mon domaine. Je suivais la retraite vers le soir, aux sorties d'école, aux heures de gaminerie; je règlais mon pas sur ceux des soldats, avec tous les enfants de mon âge, aux mesures du clairon qui sonne aigrement et gaiement. C'étaient ces sorties

des caserves comme des processions de l'église, qui sont un peu plus qu'une promenade, un peu moins qu'une prière. Il nous en venait au cœur comme une petite fièvre d'un civisme inconscient, de même que je ressentais une sorte de ferveur pieuse aux processions de la Fête-Dieu, aux petites chapelles de coin de rue; même un soir maman m'a donné une vieille serviette, un bénitier sans eau bénite, une pauvre croix de sa Communion avec deux brins de lilas tombés d'une charrette. Voici la petite chapelle installée; et tout de même, c'était blanc, c'était fleuri, c'était joli, et moi-même je ne devais pas être trop laide, puisque volontiers on me mettait une aumône dans la main.

« Mais j'entends un grand bruit de voix dans le faubourg, où je cours, je joue et je chante, qui est plus mon chez moi que le pauvre logis délabré, oh! si triste avec son mur en soupente qui cache tout un coin du ciel, son carreau taché de graisse, quoiqu'on n'y mange guère, et ses pauvres meubles branlants. J'entends donc des voix, des portes qui se ferment, des fenêtres qui claquent. On met notre unique

paillasse aux barreaux de la persienne, car on attend les balles; ce sont des jours de bataille et d'émeute; j'ai vu dresser des barricades, j'ai enjambé les pavés aux cris des hommes furieux, j'ai vu tomber des blessés tournoyant sur eux-mêmes comme des taureaux frappés à la tête. J'ai vu porter des morts sur des brancards, et l'obus sifflait au-dessus d'eux en oiseau de tempête.

« Puis, par des nuits entières, par des petits matins blancs aux vitres sans rideaux, j'ai entendu chanter et vociférer des masques, rouler des fiacres au grand trot sur la pente. Quel événement pour les enfants du faubourg, cette descente de la Courtille! Il y eut peut-être un peu de cela dans ma vocation théâtrale, des masques, Chicards, Pierrettes, Arlequins, rencontrés à l'heure où j'allais chercher le lait sous la porte cochère à cette vieille de la campagne qui me vendait aussi du mouron pour mon moineau, un pauvre petit tombé du nid au milieu de la cour, et que j'avais remonté dans mon tablier de classe.

« Car j'allais en classe chez les Sœurs, mais

avant, j'ai vu le mariage de mes parents ; oui, avec quatre enfants que nous étions, moi la dernière, ils allaient un jour à la mairie — maman eut enfin une jupe neuve — et ils se marièrent. Ah! le triste jour : les ricanements des employés, les plaisanteries des témoins, la mine honteuse de mon grand frère déjà apprenti menuisier ! Donc j'allais à l'école des Sœurs ; deux ans de relâche dans ma vie de misère, deux ans où je me suis sentie près de Dieu, protégée, guidée, à l'abri de ces grandes coiffes, où j'appris à lire et à coudre, oh! pas grand'chose avec, et puis à dire des prières que je n'ai jamais oubliées, même pendant les années et les années où elles ne me venaient plus aux lèvres, parce que prier, c'est encore un privilège des heureux, et qu'il y a des périodes de douleur muette ou révoltée pendant lesquelles les prières ne semblent plus avoir de sens ni de signification ; alors le ciel paraît inaccessible et vide.

« J'ai fait ma Première Communion habillée par la charité et bien humble de cœur comme je l'étais de vêtements, au dernier rang des

indigentes; ah! comme allant vers l'autel, je me penchais en avant pour cacher mes vieilles bottines noires au lieu de ces jolis souliers blancs qui faisaient mon envie!

« C'est au couvent aussi que j'ai eu mon avant-goût du théâtre, à cette distribution de prix où je récitai si bien mes vers d'« Athalie »: les banquettes rouges, les rideaux rouges rattachés avec des glands d'or; ma belle robe blanche, cadeau d'une voisine dont la fille était morte; et puis cette petite couronne de roses à raides feuillages; et toutes ces têtes devant moi qui ne m'intimidaient pas du tout, dont je ne voyais en masse que les yeux braqués, des centaines d'yeux, comme si le public c'était un de ces insectes difformes couverts d'yeux! Et les applaudissements, les compliments, l'ébahissement des petites compagnes qui ricanaient!

« La sortie ressemblait bien aussi à une sortie de théâtre; mon pauvre papa m'attendait à la porte vêtu de son vieux bourgeron, tout fier quand même de mon succès, et je rentrai avec lui en costume de fête dans la maison si vide de meubles, si dénuée, où ma mère agonisait.

« Ah ! ce qui me remonte au cœur certains jours de rancune à la vie et de malédictions aux hommes ! J'ai vu conduire ma mère à l'hôpital dans un brancard qui marchait de travers parce que ceux qui le portaient étaient ivres. Elle avait peiné jusqu'au dernier souffle, cousant six douzaines de torchons par jour pour six sous, — ouvrage des grands magasins, — puis se trouvant mal rien qu'à l'odeur de la mauvaise cuisine qu'elle nous faisait. Elle est morte sans une plainte, tuée par la misère du faubourg, par l'ivrognerie de l'homme, comme la voisine d'en face, succombant à sa huitième couche, comme celle du palier, aux mauvais coups des soirs de paye ; c'était sa destinée, elle le savait bien de mourir jeune sans que nous fussions auprès d'elle. Un frère au régiment, l'autre on ne savait où, ma sœur qui s'était mise en ménage, déjà mère, déjà battue.

« Moi, j'allais en apprentissage. Ah ! l'ignoble escalier de cette cartonnière, le taudis où nous travaillions à douze, l'odeur de la colle et la nausée des propos. Si j'en ai pu rire alors, j'en pleure aujourd'hui de souvenir ; j'avais bien

mon idée; dans les journaux des échoppes, je ramassais des fragments, des pièces de vers; comme autrefois chez les sœurs je déclamais des chansons, des cantiques; et je crois bien que ça m'a sauvée d'un tas de vilaines choses, le perpétuel montage de tête qui me faisait traiter de folle par mes camarades d'atelier; ça et puis le lyrisme qu'il y a dans l'émeute, et la misère et les colères de la faim, et les batailles dans la rue. Mon ami, vous n'avez jamais eu froid, froid dès le matin dans la chambre glacée qui ne vit jamais le feu, froid dehors où le vent gèle le dos à travers l'étoffe insuffisante, froid le soir dans un lit qui est un châssis de bois garni de chiffons.

« Vous n'avez jamais redouté la mort des pauvres, dans l'abondance d'une grande ville, l'estomac creux devant la boutique du rôtisseur odorante et ardente, et devant le fourneau du marchand de marrons qui les tourne et retourne de ses gros doigts échaudés, en montrant leur entaille qui rit comme une bouche enfantine; oui, souvent pas même un sou pour les « frites » dans leur cornet de papier jaune!

« Vous n'avez jamais redouté cette mort à bout de privations et d'injustices de vie, et qui fait hausser les épaules des médecins devant les lits où agonisent des poitrinaires de vingt ans. Ils n'y peuvent rien, et ce haussement d'épaules signifie que ces malades-là étaient condamnés depuis leur naissance, que c'était fatal, que l'existence les sacrifie, comme on arrache des pousses dans un plant trop serré.

« Si vous aviez ressenti toutes ces angoisses, mon ami, vous comprendriez bien ce qui me reste à vous dire et vous arrêteriez au passage mes confidences comme inutiles et trop navrantes. Et puis, à quoi bon vous faire de la peine ? J'ai pensé tout haut depuis une heure parce qu'il pleut dehors, que cela tinte aux vitres les souvenirs tristes et que, si je lève un rideau, voyez, la rue n'est que boue liquide sous les pieds des chevaux et l'illumination du gaz. »

INCONNUE

La route de Grindelwald au Grand Glacier, ou plutôt ce chemin, tantôt en lacis dans les pâturages, tantôt poursuivi parmi les rocs, à peine recouverts de terre végétale, et qui parfois se transforme en un pont étroit jeté sur de bouillonnants ruisseaux, restes des torrents en été.

Sur cette route, à égale distance du village et de la montagne, se trouve un hameau de quelques chalets; une vieille conduisant une chèvre, des enfants pieds nus dans la pous-

sière de la route, des poules noires parmi l'épaisse verdure, annoncent la réunion, si minime, qu'elle soit, d'êtres vivant en communauté de la même eau puisée à ces réservoirs creusés dans la moitié d'un tronc d'arbre, et du même pain sans doute fabriqué sur place.

Mais en cette région sauvage, ces quelques demeures assez distancées l'une de l'autre affirment encore l'impression de solitude par le silence et l'espace si loin épandu jusque vers les massifs étincelants du Vetterhorn et du Faulhorn. C'est de ce côté que disparaît chaque soir le soleil, rougissant, à mesure qu'il remonte, les creux des Alpes que l'ombre opaque emplit sitôt son départ, quand ses rayons glissent aux cimes, avec la régularité de mouvement d'écharpes traînantes qu'on enlèverait par saccades métronomiques. Cette belle, cette superbe nature est désespérée par sa grandeur même, car elle justifie toutes les plaintes des poètes sur l'indifférence consacrée de la splendeur impassible et inaccessible, à nos maux, à nos misères, à nos plus cruels déchirements.

Après le dernier chalet, le plus haut situé, subsiste comme un enclos de planches, entourant des vestiges d'escalier, c'est-à-dire deux marches entièrement noircies, des fragments de toits et de palissades calcinées; le feu a passé par là, le feu si fréquent dans les villages suisses qu'il anéantit toute une rangée de chalets fragiles, vite consumés, vite reconstruits, et que les propriétaires embellissent d'une nouvelle date sous la lucarne du milieu. Mais ici le terrain est resté désert, la place inoccupée comme après une catastrophe, et c'est bien une catastrophe en effet que les rares habitants se détaillent avec un air de mystère.

Il y a environ vingt ans venait s'installer, dans cette pauvre habitation maintenant détruite, une femme complètement seule, et qui, dès son arrivée, ne demanda aide ni secours à personne. Quelques caisses renfermant ses effets, d'autres, ses meubles les plus strictement nécessaires, furent déposées à l'entrée du chalet dont elle referma la porte ensuite avec une sauvagerie farouche. Et jamais cette porte ne

se rouvrit devant personne, que pour la propriétaire elle-même, au cas très rare d'une promenade au jour tombant, au delà des maisons habitées, et la tête encapuchonnée d'épais voiles. Jeune? elle le paraissait encore par sa démarche. Jolie? elle avait dû l'être. Une épaisse chevelure blonde s'était laissée voir à la femme qui apportait chaque jour du lait, des œufs, du pain : le rudiment d'une nourriture dont les préparatifs n'occasionnaient qu'une bien mince fumée au-dessus des pierres du toit.

La recluse avait, au dire de la même personne, des yeux couleur des glaciers au matin, bleus, givrés de cils clairs; à l'accent de sa voix rarement entendue, on la croyait Anglaise et puis c'est tout, tout ce que l'on sut d'elle, jusqu'à ce que le facteur révélât qu'elle recevait chaque mois une lettre américaine chargée, adressée à Mrs Annie, dont elle signait illisiblement le reçu.

Ni la petite chapelle évangélique distante d'une lieue, ni l'église catholique un peu plus lointaine, n'attirèrent jamais cette inconnue dont les déboires, les déceptions n'eurent pas,

semble-t-il, le désir de la prière en commun où les âmes pourtant se sentent soulevées plus fortement, soutenues par l'élan collectif et par cette parole de Jésus : « A chaque fois que vous serez réunis je serai au milieu de vous. »

En parlant de déceptions et de déboires, nous essayons de donner une explication à ce refuge dans la solitude, à ce retrait d'un être humain loin de ses pareils dont il s'abritait dans un invincible éloignement. Quel autre motif qu'un grand malheur, à ce désir d'isolement que ne satisfait pas toujours le cloître qui est encore la communauté, c'est-à-dire la vie mêlée à d'autres vies, si absorbées soient-elles dans la prière et l'anéantissement personnel. Aussi, dans l'entourage pourtant si restreint et si primitif de l'humble chalet, formait-on les conjectures les plus diverses sur l'isolement de la personne mystérieuse : elle se cachait d'un mari trompé et jaloux, dont elle redoutait la vengeance ; criminelle dans son pays, elle échappait par son séjour en Suisse au juste châtiment! Qui sait de quelles infamies elle avait dû se rendre coupable, pour

vivre cloîtrée dans ce chalet, ne saluant âme qui vive, ne souriant même pas aux enfants sur la route, quand la vue seule de l'enfance a ce privilège d'attendrir, d'épanouir les plus durs visages! puis s'ensevelir d'un voile quand on est belle! puis sortir à la nuit quand c'est si bon le soleil!...

Celle qui excitait si fort la curiosité, devenue méprisante autour d'elle, devait avoir une expérience totale du monde et de ses semblables. Jamais elle ne se retourna au balbutiement d'une injure, jamais elle ne dévia son pas du chemin droit, même à une rencontre trop visiblement dirigée pour lui faire obstacle, et jamais elle n'adressa la moindre question à la femme qui la servait, si rapidement il est vrai, si sommairement. Mais parfois dans la nuit, quand s'éteignaient les lumières clignotantes des pauvres maisons voisines, elle aspirait, buvait l'air glacé venu des montagnes et dont la pureté garde un goût de neige; longtemps accoudée au balcon de bois, elle assimilait à la nuit montante les obscurités de son destin, respirant la sauvagerie des menthes foi-

sonnant près des ruisseaux et la douceur, éparse dans l'air, de ces fleurs à miel dont la Suisse est semée. Et ceci ferait croire que nul remords ne se mêlait à son chagrin; car le criminel a la peur de l'ombre, et plutôt quelque déboire amoureux avait dû rejeter à la solitude, dans la seule nature, la dame au voile, comme on la désignait dans le pays: car les amoureux parlent aux étoiles et confient à la lune voyageuse les peines qu'elle doit transmettre dans la magie de ses rayons.

Mais se figure-t-on ce que durent être les expansions solitaires, le duo avec la nature, d'un être qui n'a parlé de tout le jour à âme qui vive, qui a concentré ces souvenirs dont on étouffe parfois, et qui en est réduit à monologuer tous ses sentiments?

Alors l'Alpe lointaine devait lui sembler une amie, et l'étoile une confidente; le gazouillis du ruisseau put se confondre souvent pour elle, avec cet épanchement dans un cœur sans expansion, de la pitié, du remords, ou même de la simple poésie que porte inexprimée en soi l'humanité pensante.

Encore la solitaire n'avait-elle pas choisi un de ces sites familiers qu'emplit vite la pensée, qu'elle comprend et domine; rien devant elle que les Alpes blanches au sommet, blanches à leur pied, mais d'aride et rébarbatif accès.

Figées comme les énormes vagues d'une mer immobile, elles ne lui mettaient même pas sous les yeux le reflet, le mouvement d'une mer véritable, ces houles agitées et recéleuses de vie. C'était la nuit, le morne désert au delà des plaines vertes dont restaient alors invisibles les floraisons abondantes.

Deux ou trois ans s'écoulèrent depuis l'arrivée de l'étrangère; des gens moururent qui l'avaient vue s'installer, d'autres naquirent inconscients encore des voisinages, et ce personnage muet, ce rouage inutile qu'était la femme mystérieuse, finit par n'inquiéter et n'intéresser plus personne; elle circula librement, toujours dans le même incognito, et put rester des nuits entières à contempler les Alpes blêmes sans le moindre guetteur autour d'elle;

on l'oubliait, on l'ignorait, derrière les palissades grandies de ses lierres.

Un matin d'automne, au jour pointant, une épaisse fumée noircit le toit du chalet, puis tout à coup on entendit ce roulement de tonnerre que fait la flamme folle dans un endroit clos; les vitres éclatèrent, la balustrade consumée tomba; des gens s'élancèrent, vite découragés par l'intensité du feu qui grondait, crépitait aux quatre coins du pauvre chalet.

Pas un cri à l'intérieur, pas la moindre apparition d'un être affolé par le danger; on eût dit la demeure vide : l'était-elle en effet? Toute construite en bois, quand elle eut fini de se consumer, ce fut un tas de cendres où l'on ne put jamais découvrir un débris, un ossement, cette parcelle de métal argent ou or, qui se liquéfie ou résiste au feu, reforme le mince lingot d'où vint la pièce ou le bijou.

Et ce ne furent pas les explorations qui manquèrent, mais nul indice ne survécut à la femme qui sans doute mourut là, à moins qu'adroite et dissimulée elle soit partie avant que d'incendier, anéantissant ainsi tout vestige

de son séjour dans le chalet perdu. Aux dates fixées, deux ou trois fois ensuite, les lettres chargées arrivèrent au nom de Mrs Annie; renvoyées à leur adresse, elles ne furent plus suivies d'aucune autre, et, vivante ou morte, l'Inconnue resta l'inconnue, et son souvenir seul demeura devant un des plus beaux décors du monde, en vue de montagnes, qui chaque année engloutissent aussi, dans l'insondable mystère des glaciers, des malheureux tentés par la mort anonyme.

BIBLIOTHÈQUES PRIVILÉGIÉES

Un soir d'automne à la campagne; la véran-dah d'où l'on voyait si bien les ciels d'été, la ronde des étoiles étincelante et silencieuse, pendant que les parfums des orangers mon-taient dans l'air, est soigneusement close, et cet emprisonnement par le froid qui commence, ce resserrement autour des lampes, sinon autour du feu allumé, ramène la pensée vers les travaux sédentaires, le bonheur d'écrire ou de lire. Tous ceux qui sont là rassemblés vivent de leur esprit, j'entends de leur spiritualité; et

comme ils discutent ensemble les mérites des écrivains, les bienfaits de la lecture, comme tous sont gens de bibliothèque, ils en viennent à dire leur choix, leurs prédilections, et tout à coup une voix de femme pose cette question bien féminine parce qu'elle parle d'exclusions, de préférences : « Si l'on vous accordait à chacun seulement vingt livres, pour y concentrer vos études, vos loisirs, vingt volumes, lesquels choisiriez-vous? » Après des exclamations, des rires, l'idée paraît amusante; vite des crayons, des plumes, et s'accumulent des listes, qu'il est intéressant même à dix ans de distance de regarder, de comparer, car elles nous disent bien les tendances de ceux qui les signèrent et dont les esprits demeurèrent imprégnés des auteurs cités et privilégiés.

Voici d'abord celle du grand doyen de lettres qui se trouvait ce soir-là dans le salon de campagne de ses amis; elle s'ouvre sur les noms de Tacite et de Plutarque où se trahit l'historien; continue avec les *Pensées* de Pascal, les *Caractères* de Labruyère, les *Maximes et Portraits* de Chamfort, les *Maximes* de Laro-

chefoucauld, et là se révèle le preneur de notes, le peintre de ses contemporains que fut si glorieusement Edmond de Goncourt dont les prédilections pour le XVIIIe siècle éclatent avec Diderot et Beaumarchais; le penseur inscrit Pascal et Jouffroy, le romancier prend un livre à couverture surannée, *Paul et Virginie*, auquel il adjoint Balzac, Hugo, Flaubert et Daudet, et ces *Mémoires d'outre-tombe* dont tous les stylistes présents voudront au moins un volume, comme si chacun retenait une pierre de ce portique imposant du XVIIIe au XIXe siècle, qu'est le grand nom de Chateaubriand.

Le maître du logis se ressent en son choix de ce goût de l'humanité qu'il eut toute sa vie, de cette préoccupation des êtres qui lui fait préférer Montaigne à Beaumarchais et Rousseau à Chamfort. Il prend les *Evangiles* qui le résignèrent plus tard à ses souffrances, comme la lecture de Platon, comme celle de Pascal dont il rapprochait des siennes les cruelles épreuves de santé; puis, toujours par cette prédilection humaine, *Robinson Crusoé* qu'il admirait depuis l'enfance avec la même fougue communicative,

ensuite trois romans de Balzac. Le poète saisit Gœthe et Shakespeare; puis un volume de Flaubert, Goncourt, Michelet, Taine, Chateaubriand, et pour finir l'*Origine des espèces* de Darwin qui répondait chez lui à une inlassable et admirable curiosité d'esprit.

Ici, j'ai une réponse d'un absent convié par lettre à cette distraction automnale et qui y répondit de la façon la plus courtoise et la plus spirituelle, de Mandres, où il était alors en villégiature : « Je mettrais d'abord de côté avec soin : les *Evangiles*, l'*Imitation*, pour rester, autant que possible bon et humble de cœur; les *Contes* de Perrault, pour revivre mon enfance. » Il inscrit en poète les noms d'Hugo, d'Henri Heine, de Gautier, « celui-ci pour me prouver que la perfection existe ». La Fontaine, Bossuet, Diderot cités ensuite, sont bien dans la tradition française de l'écrivain en question. Il y joint du Flaubert, un volume de Balzac et de Daudet; toujours Chateaubriand, le *Mémorial de Sainte-Hélène* et « le volume de Michelet où il y a Jeanne d'Arc, parce que, dit l'auteur de la lettre, je ne pourrais emporter tout son

prodigieux moyen âge », et là se révèle le patriote éloquent et vaillant, qui dix ans plus tard sera l'un des initiateurs du nationalisme, l'un des fondateurs acclamés de la Patrie française : c'est François Coppée que je veux dire.

Ce *Mémorial de Sainte-Hélène*, je le retrouve tout de suite sur la liste d'un historien très particulier, très spécial, et qui inscrit à la file : Coignet, *Souvenirs*, Lejeune, *Souvenirs*, *Mémoires du colonel Combe*, la *Société française sous la Révolution* des Goncourt. Cela c'est de son travail, de sa préoccupation constante. Il accumule documents sur renseignements, notes et fiches, et sera l'historien de Napoléon, de l'époque napoléonienne, si bien que son œuvre servira désormais de répertoire et d'encyclopédie et que l'on ne pourra plus toucher à l'époque impériale sans citer Frédéric Masson ; les *Mille et une Nuits*, les *Mémoires d'outre-tombe*, *Paul-Louis Courier*, les *Mémoires de Lauzun*, les *Lettres de Mirabeau à Sophie* seront les distractions de ce grand travail où se trouveront deux poètes seulement : Hugo, avec la

Légende des siècles, de Vigny, avec ses *Dernières poésies*, un unique romancier, Alphonse Daudet, de par la grande amitié et toutes les sympathies de l'esprit.

Parmi ces écritures viriles, voici des caractères féminins, au tracé déjà ancien, et dont les lignes sont bien révélatrices d'un temps et d'un tempérament. L'énumération commence par les *Evangiles*, les *Pensées* de Pascal, les *Pensées* de Marc-Aurèle : esprit mystique tôt révélé mais dont la tendance en s'affirmant se déforme, car je vois après *Sainte-Thérèse*, la *Recherche sur les faits de Cruch*; de Balzac seulement deux livres : *Louis Lambert*, *Séraphitus Seraphitæ*, de Swedenborg *Ciel et Terre*. Le surnaturel flotte sur ces lectures avec ses ailes impalpables de papillon nocturne, éclairées dans les ténèbres par des yeux de poudre colorée. Mais cette femme distinguée, dont la jeunesse avoue sa date par le choix de George Sand, fut un charmant poète et s'en souvient en inscrivant les noms de Victor Hugo, Lamartine, Sully-Prudhomme, François Coppée. Parmi ses lectures romanesques, les *Rois en exil* com-

mencent la série, vite finie avec *Madame Gervaisais* où se retrouve encore le tourment mystique dans une âme aussi croyante que superstitieuse et dont les résignations ne furent jamais sans révoltes.

Une autre femme (elles ne sont que deux parmi une douzaine d'auteurs) met tout de suite après les *Evangiles* qu'elle choisirait si toute une bibliothèque se réduisait à un seul livre, Pascal et Saint-Simon ; l'un pour ses portraits inimitables, son évocation du grand siècle en ses somptuosités royales et ses misères humaines, l'autre pour le souci divin qui nulle part ne développe sa beauté et son inquiétude comme dans les *Pensées*. Aux poètes choisis précédemment : La Fontaine, Vigny, Coppée, Sully-Prudhomme, elle ajoute Baudelaire et Leconte de Lisle, ce qui marque bien la différence avec la précédente génération féminine, l'écart normal de mère et fille. Les *Lettres de Diderot à Mlle Volland*, les *Mémoires d'outre-tombe*, l'*Education sentimentale*, *Mme Gervaisais*, la *Faustin*, de Goncourt, les *Choses vues*, de Victor Hugo sont là pour le style,

Dickens et Balzac pour l'agrément romanesque et les *Lettres* et le délicieux *Journal d'Eugénie de Guérin* pour la confession si pure d'un cœur de femme.

Encore un historien composant sa bibliothèque de choix, d'abord avec la *Bible*, origine de toutes les études historiques, l'*Imitation*, car c'est un catholique du Midi, puis Suétone, les *Césars*, Saint-Simon, le *Mémorial*, Michelet, la *Réforme*, les *Mémoires d'outre-tombe*; Ernest Daudet faisant de la Restauration son étude préférée. La *Cousine Bette*, les *Rois en exil*, *Madame Bovary*, *Manon Lescaut*, les *Confessions* de J.-J. Rousseau témoignent de l'imagination romancière de cet historien. Deux poètes seulement, après *Servitude et grandeur militaires* et les *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry, La Fontaine avec les *Fables* et Racine dans *Britannicus*.

Les travaux et les tendances diffèrent de ces hommes de lettres réunis pour l'amour des lettres, et voici le choix de l'un d'eux si érudit des poètes italiens qu'il nomme d'abord Dante, Machiavel, saint François d'Assise pour les

Fioretti. L'*Imitation*, Pascal avec les *Pensées* marquent ensuite la tendance mystique d'un poète français, ravi par Ronsard, la *Légende* et les *Châtiments* d'Hugo, les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle, Shakespeare, Racine et Verlaine. Mais, comme disait M. Frédéric Masson dans la note accompagnant la liste de ses vingt volumes préférés : « Il faudrait prendre une date à cette confession, car le choix dépend bien de l'état d'esprit et du courant du travail. »

Maintenant que M. de Nolhac habite le palais de Versailles, qu'il est sollicité par tous ses instincts d'historien réveillés sur le sol même de notre histoire, qu'il nous a donné une exquise *Marie-Antoinette*, il joindrait sans doute à Machiavel et aux *Mémoires d'outre-tombe* d'autres documents historiques. A remarquer que Verlaine figure pour la première fois dans cette énumération d'une bibliothèque restreinte et choisie ; c'est que nous avons commencé cette étude par les doyens d'âge, et que nous arrivons maintenant à une autre génération où Tolstoï remplace volontiers l'abbé Pré-

vost, et Michelet, Tacite. Presque identiques deux ou trois confessions : celle d'un jeune romancier aux tendances réalistes, humanitaires, légèrement socialistes, réunissant J.-J. Rousseau, la *Légende des siècles*, les *Fleurs du Mal*, *Sapho*, *Germinie Lacerteux*, *à Rebours* de J.-K. Huysmans, celui-ci nommé pour la première fois et par un seul, quoique apprécié de beaucoup. Celle ensuite d'un artiste plastique (F. Jourdain), joignant aux noms précédents ceux de Vallès dont il fut l'ami, de Musset, souvenir de jeunesse, de Zola pour l'*Assommoir*. Il est bien évident qu'ici les grands classiques manquent : l'évolution se fait. Ce n'est plus le *Flaubert* de Mme Bovary qui triomphe, mais celui de la *Tentation de saint Antoine* et de l'*Education sentimentale*. Pascal, tant aimé des plus anciens, figure encore sur les rayons imaginaires mais en compagnie d'Heine. Dans l'œuvre de Daudet : *Sapho*, dans celle de Goncourt : *Germinie Lacerteux*.

Que sont intéressantes ces étapes de l'esprit si différentes parmi ces voyageurs de lettres,

laissant les routes parcourues ou plutôt y ajoutant des bifurcations, des carrefours, où l'esprit tout à coup prend le vent et tourne du vol! Rien ici de Bernardin de Saint-Pierre, ou de Lamartine.

Voici encore que dans les notes d'un jeune écrivain connu par un seul et joli roman (Pol Neveu), je retrouve identiquement les mêmes titres avec en plus *Schopenhauer*, acquisition des récentes années. Mais suivent deux énumérations plus originales, plus divergentes marquant des personnalités très modernes : la première est d'un parfait érudit citant Eschyle, Aristophane, Lucrèce, Catulle et Villon.

Et tous il les connut, les aima, les commenta. Shakespeare vient ensuite, que sa complète connaissance de la langue anglaise lui fit étudier à fond, ainsi que Dickens et Daniel de Foë; puis les *Mille et une Nuits*, les *Deux Faust*, car cet auteur français (Marcel Schwob) mêle la couleur et l'érudition; il sait évoquer les temps défunts, lire sur les tombeaux, et définir l'âge des momies en déroulant leurs bandelettes.

La seconde est encore d'un grand admirateur de Shakespeare (Léon Daudet), dont il nous a dépeint un voyage si mouvementé, si mêlé d'éléments; la mer, le feu, la terrasse d'Elseneur et les bûchers de Harlem. Darwin s'inscrit là entre Leibnitz, Kant, Swift et Spinosa. Nulle curiosité de l'esprit ne fut étrangère à ce jeune écrivain, un des plus savants de sa génération, mais aussi un des plus audacieux, des plus courageux, *Sapho*, *Guerre et paix*, *Louis Lambert* sont les seuls romans admis; peu de poètes : il a trop lu, trop appris; il faut du loisir, comme il faut des marges, autour de la lecture des vers. Le goût de l'exotisme est faible aussi chez cet érudit, mais éclate ailleurs, dans le choix fait par un poète et prosateur de talent un peu trop chercheur d'étrangetés. De *Sainte-Thérèse*, de la *Légende dorée*, il va à Régnier, Baudelaire, Swinburne, cite le Balzac des *Contes drolatiques*, Flaubert pour la *Tentation* et tout à coup ressaisit les *Evangiles* pour la belle prose, chère au repos de son esprit, peut-être moins diabolique qu'on ne l'imagine.

J'ai plaisir à rencontrer parmi ces écritures caractéristiques, originales, une écriture d'enfant, traçant naïvement ses beaux choix : *Poèmes barbares*, *Mémoires d'outre-tombe*, l'*Egmont* de Gœthe, les *Contes en vers* de François Coppée, les *Evangiles*, les *Rois en exil*, *Madame Gervaisais*; et tous ces titres glorieux, en ces caractères qui trahissent encore le devoir et l'école, en prennent un aspect classique et définitif.

Le feuilletage est presque terminé de ces papiers vite jaunis et la suite reproduirait fatalement, par la différence ou la similitude des âges, beaucoup des mêmes noms cités; l'intéressant c'est de connaître quels sont les écrivains privilégiés, les livres unanimement préférés et choisis.

Avant tous les *Evangiles*, Chateaubriand, surtout pour les *Mémoires*, Hugo, plutôt à cause des *Châtiments*, La Fontaine, aimé presque également des prosateurs et des poètes, Pascal, qui répond aux scrupules des croyants et à l'inquiétude du doute, Diderot, l'homme de beau langage, Flaubert et Daudet, Balzac dont

presque chacun atteignit un tome, jamais le même, pour cette bibliothèque exclusive. L'*Imitation* n'a que peu d'amateurs, mais Bossuet triomphe. Dans presque toutes les listes masculines *Manon Lescaut* intercale son vieux petit volume entre les poètes et les philosophes; cela répond à une perversité, à un attendrissement malsain qui nous révolte un peu, nous autres femmes, n'imaginant guère de passion sans idéal, ni d'amour sans fidélité. Bernardin de Saint-Pierre, Lamartine, Musset n'eurent que peu de suffrages, vite reportés aux jeunes générations sur Verlaine et Baudelaire.

Je revois, dans un passé irrévocable déjà, cette jolie soirée presque studieuse, je me remémore cette concrétion de pensées diverses, d'idéals plus ou moins réalisés, de talents ardents, pendant que le vent et la pluie tissaient la soirée d'automne de leur mélange et de leurs bruits, que les cordes des stores heurtaient les vitres de la vérandah; il faisait tiède et clair dans la grande pièce tendue en voiles de Gênes, et comme l'entente était douce entre ces imaginations si différentes, on voulut

finir sur une note gaie et quelqu'un donna l'idée d'une liste nouvelle et générale celle-là : des vingt volumes à ne pas lire, à bannir des bibliothèques privilégiées, malgré leur réputation de chefs-d'œuvre.

De l'amour, par Stendhal; l'*Amour*, de Michelet; les *Tragédies* de Voltaire; le *Voyage autour de ma chambre*, *Télémaque*; les *Voyages du jeune Anacharsis*, la *Nouvelle Héloïse*, les livres de Vauvenargues, Cousin, Villemain. Mais à peine ai-je commencé la liste des proscriptions que je m'arrête, car maintenant des noms se rencontreraient sous ma plume qui signent encore des livres après ceux que nous avons condamnés, et même parmi les quelques œuvres précédentes, toutes subiraient-elles l'ostracisme prononcé ce jour-là, dans l'intimité un peu effervescente d'une fin de soirée littéraire?

UNE HÉROINE DE ROMAN MODERNE

Mort de Mlle Blanche-Marie P..., soixante-sept ans; le service des obsèques aura lieu en province, dans l'Orne.

Je lisais, il y a peu de jours, parmi les nécrologies, ces courtes lignes indifférentes au plus grand nombre, pour moi, pour quelques autres, significatives, évocatrices; celle-ci qui s'en allait modestement, sans guirlandes de phrases autour de l'inscription funèbre, restera, dans l'histoire des lettres, moins une héroïne de roman, que le charmant prétexte d'un livre

délicat et fort : *Renée Mauperin*, et elle apparaît au seuil de l'œuvre des Goncourt dans sa silhouette de jeune fille mondaine du second Empire (elle avait vingt ans en 1854), dans sa tenue élégante et simplette si bien datée : « Avec une sorte de crânerie mutine qui ajoutait à la grâce un peu cavalière de son costume, Renée portait un col de piqué droit, une cravate faite d'un ruban noir ; les revers d'un gilet blanc s'abattaient sur sa robe de drap taillée en forme de veste, sa jupe avait sur le devant des poches de paletot. » Un peu plus loin, dans le livre nous la voyons, pour peindre, vêtue d'une mode plus féminine : « La jupe de sa robe de piqué blanc débordait en flots amples de chaque côté du tabouret sur lequel elle était assise ; elle avait cueilli dans le jardin, en passant, une rose blanche et l'avait piquée dans ses cheveux bouffants, au-dessus de son oreille » ; les cheveux bouffants n'étaient ni bruns ni blonds, dit elle-même Renée au cours du roman, et elle se désolait de n'être pas très grande et d'avoir la peau trop blanche.

Voici à peu près tout ce que nous savons

du portrait physique de Renée Mauperin, de l'effigie apparente, mais les traits moraux de leur vrai modèle, nous verrons au cours de cette étude comme nous les ont bien rendus les Goncourt, soit que nous ouvrions les *Lettres* de Jules de Goncourt, soit que nous prenions le *Journal*, ce fameux *Journal* parfois si décrié, si mal lu et connu, mais où les chercheurs à venir trouveront tous les caractères d'un temps et ses préjugés châtiés, et les premiers symptômes de méfiance du régime actuel, ainsi qu'un antisémitisme déjà violemment exprimé.

J'ouvre d'abord les *Lettres de jeunesse* de Jules de Goncourt conservées, éditées avec une si tendre piété par son frère, et j'y lis au moment de la mort de Mme de Goncourt, mère adorée des futurs écrivains, ces lignes à un ami d'enfance :

« Mon cher ami, remercie bien de ma part ton père et ta sœur *Blanche* et toutes les personnes qui pensent à notre malheur (1848) »; cette *Blanche*, qui sera Renée Mauperin, est déjà associée aux larmes des deux frères, à ce

début de leur vie commune, jusqu'ici empêchée par une grande différence d'âge et de goûts, puisque ce fut leur mère, avant qu'il soit question entre eux du moindre travail associé, qui mit à son lit de mort, comme un symbole de l'admirable collaboration de talent et de gloire, la main d'Edmond, la main de Jules dans la sienne déjà tiède et sans force.

Plus loin, toujours dans les *Lettres*, celle-ci encore au frère de Blanche : « Mille et mille fois merci, mon cher ami, de ta bonne invitation; tu ne peux douter du plaisir que j'aurais eu à passer quelque temps avec toi, à reparcourir cette pelouse où nous avons fait tant et de si belles parties de barres... tout le délicieux petit coin de terre normande coupé de rivières qui m'aurait chanté :

Beaux jours de notre enfance... »

Des années passent, ce n'est plus l'enfant qui écrit, mais l'homme approchant de la trentaine en qui beaucoup d'images ont traversé déjà le miroir de son souvenir, mais n'ont pu

effacer les charmantes impressions qu'un visage de jeune fille tout encadré d'une famille heureuse, d'un vert domaine, y avaient laissées. Les lignes qui suivent sont adressées à Aurélien Scholl, que l'amitié des deux frères nous montre à cette date (1856) audacieux et fringant, se débattant parmi des aventures de jeunesse, mais déjà le fulgurant esprit à qui Jules de Goncourt pouvait écrire : « Je suis heureux de vous lire parce que c'est une façon de causer avec votre esprit que j'aime comme votre cœur, de tout mon cœur. »

« D'où nous venons? de vingt jours heureux. Toutes les caresses de la nature, des arbres, de l'eau, du bleu du ciel..... une grande et large maison royalement bourgeoise, un beau train sans bruit, sans exigences; une jeune fille, un garçon avec des grâces de femme, et qui est bien, après vous, le meilleur de nos amis. »

Voici, en quelques citations d'eux-mêmes, toute la genèse de Renée Mauperin dans l'esprit des Goncourt, puisque cette lettre de Jules pourrait être signée Edmond; jamais l'un

n'écrivant roman, pièce ou simple correspondance, sans que l'autre regardât par-dessus son épaule, n'ajoutât le trait ou la conclusion, les deux frères étant toujours à l'unisson des impressions, des sentiments exprimés, accord parfait qui fit avec l'aide d'un talent à deux plumes, à deux voix, l'œuvre la plus harmonieusement complète.

Par étapes successives, dans ces livres si précieux et documentés où la vie et les pensées des Goncourt se trouvent datées à mesure, au jour le jour, peu à peu nous apparaît toute séduisante, et se fixe et s'achève cette charmante figure de Renée Mauperin ; spirituelle et tendre, de nature discrète mais de parole exubérante, elle inaugure, toute en droite honnêteté et en franche raillerie, cette série de femmes si spéciales et curieuses et nerveusement étudiées : Henriette Maréchal, Manette Salomon, la Faustin, Chérie ; il en est deux autres qu'il est difficile de nommer après Renée, de mettre en face de cette pure et souriante effigie, bien qu'Edmond et Jules de Goncourt aient racheté de toute la pitié humaine leur infamie, et du

plus grand talent littéraire, leur bassesse : la fille Elisa, Germinie Lacerteux.

Renée Mauperin, la voici dans son atelier rustique, et parlant à Denoisel avec cette spontanéité gamine, cet à propos d'artiste féminin, qui dans leur véritable héroïne dut émouvoir d'une amitié si vive les deux frères : ce ne fut pas de l'amour, mais la sympathie la plus fraternelle mêlée un peu de la coquetterie qui nuance et avive ces sortes d'amitiés, jette un fil rose dans la trame toute blanche d'un précieux tissu. Eh bien, ce sentiment particulier et réciproque entre Mlle P. et les Goncourt est le même qui anima Denoisel et Renée, camaraderie, affinités morales qui dans le roman affleurent tout à coup aux lèvres de l'ami, comme un aveu, bien vite réprimé et corrigé par la gaîté de la jeune fille.

La voici, donnant la comédie à ses amis dans la délicieuse salle de spectacle, si joliment improvisée, réminiscence de celle décrite aussi dans le *Journal* (1855). « Puis il y avait la comédie ; oh ! la comédie, c'était le grand bonheur, le plaisir des plaisirs, la joie suprême de

chacun de nous. Le théâtre était dans la serre : un théâtre au grand complet, un théâtre qui avait une toile, des décors, une galerie... et savez-vous le rouge qu'on nous mettait? du rouge à 90 francs le pot et qui venait de Mme Martin, la femme du vernisseur du XVIIIe siècle, et la mère du chanteur, et l'on nous recommandait de l'économiser, s'il vous plaît. » Comme ce dernier détail dut intéresser rétrospectivement les auteurs de la *Femme au* XVIIIe *siècle*, de la *Société française sous la Révolution!* Par ces courtes citations, on peut se rendre compte à quel point les impressions personnelles des Goncourt revivent dans Renée Mauperin, leur premier roman, et s'alternent en les complétant dans leur *Journal* et leurs *Lettres* pour parer la même figure féminine, pour l'embellir et l'éclairer de ces feux du souvenir, étoiles filantes et glissantes au loin, fusées des artifices éteints et décolorés ; enfin ils commencent à écrire ce qu'ils ont si longtemps projeté et ce n'est pas sans peine, ni hésitation, comme le témoigne cette lettre à G. Flaubert (mars 1863) : « Nous, mon cher Flaubert, nous travaillons

sans travailler. Nous musons. Nous sommes dérangés par ce qui dérange et surtout par ce qui ne dérange pas. Et puis nous avons abordé une jeune fille bourgeoise, de face, en plein : on glisse à tout moment dans les œufs à la neige ; et puis peindre la bourgeoisie c'est faire le tour d'une pièce de cent sous, on piétine sur place. » Non, car le livre devient vite un roman, c'est-à-dire que la Renée du commencement cesse d'être la simple figure du modèle, et que la voilà entraînée par toutes les théories qu'elle énonça et amenant elle-même, et à son propre tort et dommage, le résultat de ses indignations, de ses spirituelles colères, de son mépris des opinions reçues et des phrases en clichés.

Les auteurs se sont dit : étant donnée cette nature de femme délicieuse et complexe, primesautière et réfléchie, aux instincts de liberté dans son austère milieu bourgeois, il faut que tout à coup un prétexte fasse surgir les sentiments droits et fiers, implacables et tenaces de ce caractère exceptionnel. Alors le roman se noue ; c'est le mariage en projet d'un frère de

Renée Mauperin avec une jeune fille riche, mariage amené par la liaison première du fiancé avec la propre mère de la fiancée et qui indignera Renée, lui fera chercher le moyen de rompre l'union déshonorante. Henri Mauperin désirant s'anoblir pour déterminer M. Bourjot à lui accorder sa fille, Renée avertira en province les vrais porteurs du titre et du nom qu'Henri voulait s'approprier. Quel drame! Ces nobles ruinés et retournés à la terre, à la sauvagerie ancestrale, sentiront pourtant, dans l'âme déchue de leur dernier rejeton, s'émouvoir l'orgueil de la race. Sitôt averti par un journal que lui adresse Renée dans sa hutte en plein bois, il accourt à Paris, provoque Henri Mauperin, bientôt tué en duel par ce rustre. Renée frappée au cœur, du même coup qui tua son frère et qu'elle avait armé elle-même par sa délation, mourra lentement de la blessure morale, de la lésion physique qu'elle détermina, victime après avoir fait une victime, de sa droiture sans concessions, ni accommodements mondains.

Evidemment les Goncourt ont exagéré le ca-

ractère de Mlle P..., de leur modèle avoué, mais ils l'ont conduite où l'auraient menée sans doute, dans une vie moins calme, les belles illusions de sa jeunesse qui rendent si typiques son petit col droit, son allure garçonnière, son courage à penser, dans l'âge où l'on danse habituellement.

C'est pourquoi la petite ligne nécrologique m'a tant fait rêver, et celle-ci peut-être encore plus : « le service funèbre aura lieu en province » ; sans doute près de cette maison où le *Journal* recueillit ces pages à la date de 1855 :

« Quel paradis ce jardin ! Il semblait vraiment ordonnancé pour nos jeux, cet ancien couvent devenu un château bourgeois, et ce jardin tout coupé de bosquets et de méandres de rivière ; en revoyant ces endroits aimés je me ressouviens des uns et des autres ; tous alors nous étions des enfants, ne songions qu'à être des enfants et c'étaient des vacances remplies à déborder, de passe-temps sans déboires et de bonheurs qui avaient des lendemains. »

C'est donc vers ce paradis de son enfance qu'elle désira revenir celle qui ne s'était pas

mariée et chez qui sans doute les souvenirs de jeunesse, comme il arrive dans ces existences non fixées et conclues, ont tenu la plus grande place ; celle dont ses amis ont écrit cette dernière citation qui pourrait lui servir de glorieuse épitaphe :

« Mlle P..., la cordialité et la loyauté d'un homme alliées à des grâces de jeune fille ; la raison mûrie et le cœur frais ; un esprit enlevé on ne sait comment du milieu bourgeois où il a été élevé, et tout plein d'aspirations à la grandeur morale, au dévouement, au sacrifice... elle est faite pour être aimée d'une amitié amoureuse par des contempteurs comme nous des âmes viles et hypocrites du monde. »

Quel beau portrait laissé pour la postérité, pour la conscience des liseurs futurs, de ceux qui fixent définitivement l'image de l'être si furtif en son humanité, si durable en son essence intérieure !

Elle a donc survécu aux amis de sa jeunesse, Mlle P..., trente ans à ce Jules de Goncourt, si brillant, exubérant, dont une femme, résumant l'impression de beaucoup d'autres, osait

dire : « J'en ferais mon cœur » ; cinq ans à l'aîné plus sage, sévère et martial d'allures et qui restera, pour toute une génération qui l'admira et l'aima, une grande figure littéraire des plus significatives d'un temps, des plus rares.

Je doute que Mlle P... ait jamais gardé rancune aux deux frères d'avoir si joliment fixé son image dans un livre qui est un chef-d'œuvre ni dans les *Lettres* et le *Journal* où elle s'entrevoit discrètement d'ailleurs, et seulement pour les initiés, où j'ai dû la chercher dans la verdure de son jardin, dans les méandres de sa grande habitation provinciale. Et je pense que sa jeunesse enfuie, ses amis morts, elle a dû reprendre parfois les pages à elle consacrées, y regarder comme dans un miroir un peu terne et distant, au cadre déjà vieilli, la charmante jeune fille qu'elle fut, capable d'émouvoir ces deux poètes, au point qu'ils cristallisèrent ses regards et ses répliques, ses jolies modes et son cœur généreux, pour en former une effigie impérissable, solide et blanche comme son nom.

PRÉFACE POUR NICOLETTE HENNIQUE

Il y a environ dix ans de cela : je connaissais Léon Hennique habitué des dimanches d'Edmond de Goncourt et des jeudis d'Alphonse Daudet. Je vis entrer un jour dans mon salon, accompagnée de sa mère, la fille du jeune écrivain, la plus délicieuse enfant, au profil fin, aux cheveux longs bouclés, aux yeux pensifs et magnétiques. Ces yeux-là surtout montraient qu'une petite âme avertie, et dépassant la taille de l'enfant, veillait sous ce front ombragé de sa magnifique chevelure brune.

Cette enfant est devenue une charmante jeune fille en même temps qu'un poète des plus distingués, au cours d'une éducation exceptionnelle où le père tenait les conseils littéraires, les souvenirs des maîtres, et donnait l'exemple de ses propres œuvres ; où la mère initiait l'enfant à tous ces devoirs de la femme qui exercent à la fois son charme et sa raison et la sauvent de la pédanterie et des prétentions féministes. Je suppose, tellement le talent de Nicolette Hennique se révéla vite, mûr et coloré, qu'entre les lignes de ses lectures enfantines, plus tard de ses cahiers de classe, déjà se levaient, pour l'enfant privilégiée, des mots choisis, des images en esquisses et que la poésie née en même temps qu'elle n'eut qu'à se dégager au déroulement harmonieux et ensoleillé d'une intelligence exceptionnelle : la vocation se manifeste ici dans les conditions les plus rares, l'appel d'un être parmi les élus littéraires avant que cet être ait conscience de lui-même, ni de ses forces morales et poétiques. A cet égard le titre du premier livre de Nicolette Hennique est admirablement chosi : *Des Rêves et des Choses*, c'est-

à-dire ce qui vient à elle par l'attirance de son esprit déjà grave dans sa puérilité, ce qu'elle formule en poète sans y penser, puisqu'elle fit des vers à l'âge où l'on chante des rondes, par l'expansion du désir et la joie de chanter !

Ce furent d'abord des lignes musicales en assonances plutôt que rimées, irrégulières, par cela même mieux spontanées, où l'on cueillait des vers comme ceux-ci :

Les moulins tout vermoulus
Laissent choir le blé moulu
Comme ciels d'or où la neige glisse.
. . . . . .
L'inspiration est un oiseau d'or.
. . . . . .
La fleur est comme nos yeux,
Elle parle sans paroles...
. . . . . .
L'ombre est le deuil de l'air
. . . . . .

Parmi cet exquis volume se trouvent pourtant des sonnets très purs, absolument réguliers dont l'un, sur Prométhée, intitulé *Délivrance*, annonce le labeur savant des *Douze travaux héroïques*, le présent livre, dont nous aurions dû, peut-être, parler plus tôt, mais nous vou-

lions marquer les étapes progressives d'un jeune talent que l'inspiration continue, le choix des mots, et surtout l'allégresse hardie des images classent parmi les tout premiers; nous voulions indiquer les origines poétiques de l'auteur en même temps que ses origines de naissance.

M. Léon Hennique est créole; l'une de ses œuvres les plus remarquables, *Pœuf*, nous l'affirme éloquemment, et dans les poésies de sa fille, Parisienne, nous reconnaissons l'alliance des deux races, le choc créateur de deux atmosphères, si remarquable parmi les poètes et dont témoignerait le génie des Chénier et des Leconte de Lisle, des Dierx et des Hérédia ; c'est le souvenir ou la prescience de soleils plus brillants parmi nos ciels voilés, de fleurs aux enivrants parfums opposées à nos violettes et d'une vie orientale aisée et libre hantant, dans la claustration de nos saisons tristes, des êtres en qui se débat un exotisme d'origine contraire à leur vie présente.

De ce regret inconscient, de ces différences peut-être douloureuses, se dégage un charme incomparable, un mélange harmonique, mais

qui ne s'est pas formé sans des pauses de mélancolie et des tourments d'exil; et Nicolette Hennique, qui n'a jamais, je crois, fait de lointains voyages, acquiert néanmoins, de son hérédité, l'heureuse contradiction dont nous parlions tout à l'heure et dont résulte une richesse d'épithètes, un prisme de mots plus remarquable encore dans les *Labeurs héroïques* que dans *Des rêves et des choses*.

La personnalité s'affirme, l'inspiration se régularise en douze sonnets parfaitement complets de facture et de rythme et qui, s'ils célèbrent les travaux d'Hercule, sont eux-mêmes douze travaux accomplis, d'une belle turbulence, imagés, évocateurs, mouvementés, si bien qu'ils étonnent dans l'œuvre littéraire, pourtant si remarquable et si précoce, d'une jeune fille.

La splendeur de l'antique Fable ne perd rien dans ces sonnets de sa vigueur ni de sa grâce ; la pourpre des massacres s'y mêle aux bluets bleus, au vol des cygnes et des colombes, et la biche aux pieds d'airain que poursuit Hercule fuit :

Dans l'obscure forêt dont l'ombre est une étreinte.

Nous retrouvons ici des vers qui semblent non composés, mais jetés dans une œuvre par une inspiration ailée et fugace et qui ne sont pas des vers d'écrivain, mais des vers de poète tels qu'il s'en inscrit parfois dans les songes, et qu'on ne peut retrouver au réveil :

C'était un jour de ceux qu'à regret l'été perd,
. . . . . .
Nul souffle ne troublait l'oisiveté des arbres,
. . . . . .
Le ciel ombrait déjà ses voiles fleurissants.
. . . . . .

Mais je ne voudrais pas par des citations, atténuer l'effet de ces beaux sonnets faits pour être récités d'une voix sonore et ferme, car chaque syllabe y a sa place et son timbre, et tout l'ensemble montre la plastique d'une ancienne colonne où s'enlèveraient en spirales les animaux domptés par Hercule ; hydres, oiseaux géants, sanglier, chien aux triples mâchoires. D'exotiques floraisons s'entrelaceraient autour de la stèle que surmonterait de tous ses

rameaux le pommier aux pommes d'or du jardin d'Hesper et qui symbolise le talent et le succès sévèrement gardés par le Dragon ; mais ici le monstre désarme, la conquête est certaine de l'arbre fabuleux et Nicolette Hennique peut se reposer à son ombre étoilée de merveilles.

ANTONINE COULLET

Oui, le talent est un don inné, l'écho de forces intérieures et inconnues encore, malgré toutes les psychologies, et je n'en veux pour preuves que ses manifestations chez des êtres trop jeunes pour que les réminiscences comptent dans leur esprit dénué d'empreintes; le goût du rythme pareil à celui de la musique, le goût des images pareil à celui de la peinture, se révèlent précocement chez les poètes jeunes, et, s'associant, les mettent au point des producteurs, puisque c'est bien la poésie, ce dé-

veloppement d'horizons nouveaux, aux sons d'une mesure harmonieuse. Volontiers parlerait-on de surnaturel à propos de ces vocations à l'âge des jeux puérils, et qui avertissent l'enfant de la beauté, du mystère et de la douleur. Le petit livre d'Antonine Coullet, la plus jeune poétesse de notre temps, puisqu'elle compte douze ans accomplis, est là pour témoigner que ce n'est pas en étudiant, en travaillant que l'on devient poète; on n'acquiert pas, mais on développe un don, et cette enfant qui interrompt ses jeux pour saisir une plume, qui joue à la poupée entre deux strophes, est simplement une charmante prédestinée. Certains de ses vers semblent, sans corrections ni retouches, tomber sur le papier, comme une fleur d'été tombe de l'arbre, comme un insecte aux ailes brillantes tombe des gouffres de l'azur; rien n'annonçait l'image, ne la sollicitait. Ici, à la fin d'une description supposée du désert, elle dit :

La lune au cercle d'or descend avec beauté.

Plus loin, parlant d'un quadrige aperçu au

[illegible] monument parisien, elle traduit son [illegible] par ce beau vers :

> Je t'aperçus, quadrige,
> [illegible] se dresse dans un chant !

A[illegible] :

> [illegible] une corbeille verte
> [illegible] autour de ses bras nus
> [illegible] sur la fleur entr'ouverte.

[illegible] vers me plait, surtout parce [illegible] féminin, décrit et apprécie une [illegible] une pensée coquette que je [illegible] plus tard dans l'œuvre future [illegible] poétesse, car il faut qu'elle reste [illegible] femme : c'est notre meilleure [illegible] le féminisme, puisque fémi- [illegible] que de faire œuvres appropriées [illegible] à nos devoirs, à notre vocation [illegible] d'empiéter sur les terres [illegible] plus robustes, peu favorables au dé- [illegible] pensées délicates à tiges frêles, [illegible] étouffées où détruites par le [illegible] je veux imaginer les dispositions

intimes, l'atmosphère choisie ou se developperait le mieux une intelligence aussi précoce, aussi bien avertie déjà des enthousiasmes, des rêveries, même des tristesses de la vie. Il faudrait l'envelopper d'une grande tendresse fortifiante et jamais apitoyée, lui garder soigneusement les jeux enfantins de son âge, ne lui permettre la lecture que comme distraction suprême, et lui donner, non pas l'éducation en commun qui nivelle pour un temps toutes les jeunes cervelles au niveau du médiocre pour la facilité des classes, mais des études particulières à l'ancienne mode, non encombrées d'un fatras de détails fastidieux, de paragraphes inutiles, pour laisser se développer en paix et en force, loin des serres chaudes, la plante rare et si originalement nuancée de ce précoce talent, où je sens une âme française éprise déjà de nos ciels gris, des dolmens surgissant des bruyères :

Tout pleurait, tout semblait dans le deuil du printemps.

. . . . . .

POUR L'ENFANT

J'ai là sur ma table un livre couleur de deuil, un triste livre, et cependant paré d'un titre rempli de grâce, d'espoir, de promesses exquises et radieuses : *Pour l'enfant.*

Certes, des livres portant ce titre, ou à peu près, ont paru pour nous charmer et pour nous attendrir, révélant les séductions, les attitudes, les gestes physiques et moraux de l'enfance, mais aucun ne nous émut au même degré que celui-ci ; c'est qu'en effet il contient, outre la délicieuse silhouette d'une enfant adorée, tous les

souvenirs que, morte, elle laissa parmi les vivants : la douleur d'une mère, celle d'un père qui sut la traduire, cette douleur, en des vers d'une évocation scrupuleuse, attendrie, parfois même désespérée. Lisez les premières pièces, relatant la surprise affreuse d'une mort subite, de l'anéantissement sans préliminaires avertisseurs, de la plus charmante jeune fille, et cela au moment où elle inaugurait sa journée d'études et de jeux, sortant de la chapelle de son couvent, parmi les compagnes de son âge.

C'est le début du livre, c'est le commencement de la lamentation d'un père :

Après avoir suivi posément la leçon
D'un regard lumineux à ta douce façon
Qui laissait voir en tout ta grâce habituelle,
Tu t'es d'un pas léger rendue à la chapelle.
. . . . . .
Et maintenant voici venir l'instant terrible.
Tu sortais, tu marchais là dans le clair jardin
Parmi les pures fleurs du cloître, quand soudain
Ton front s'est recouvert de la pâleur suprême
Et tu t'es affaissée aussitôt sur toi-même.

Bientôt dans la mémoire de ce père si durement frappé, après l'affaissement du coup subit, revivent peu à peu la physionomie intelligente, réfléchie, rêveuse de la gentille enfant, les étapes, comme de la vie d'une fleur, de sa courte existence de tendresse et d'études, et nous avons une œuvre exceptionnelle, telle, je crois, qu'elle n'existait pas encore, où minutieusement les pages sont d'intimes tableaux, des réminiscences des journées heureuses, des souvenirs d'un mot, d'une promenade, d'un épisode enfantin, mais toujours significatif.

Le profond chagrin de M. de Pomairols, son grand talent aussi déjà affirmé dans d'autres œuvres, s'est concentré sur l'objet unique et dans le miroir d'une pièce de vers achevée, et quelquefois d'un seul vers évocateur, se dresse la légère image, attentive ou joueuse, expansive ou toute revêtue, hélas ! de ce voile jeté sur nos morts, transparent comme la mémoire et vague comme l'éther où flottent nos dernières espérances.

C'est là que s'arrêtent pour le pauvre père les lamentations du désespoir, tout à coup

transformées dans l'agenouillement et la prière :

O Dieu de mon enfance, ô vous, Dieu de douceur,
Qui venez de nouveau là, tout près de mon cœur,
Secourez-moi, donnez à ma peine cruelle
La pleine vision de la vie éternelle...
J'aspire et je gémis, accordez-moi l'espoir
Et la force jusqu'au délice du revoir !

Mais avant d'en arriver à ceci qui n'est pas encore la résignation, à peine la soumission aux dures lois de la vie, quel calvaire visible dans toutes les poésies du recueil : *Pour l'enfant!* Nous voudrions en faire sentir tout l'attrait navrant et c'est presque impossible, même avec des citations, car elles rompent ce lamento, ce chant funèbre où le poète n'est plus poète que pour sa petite fille, pour sa douleur, pour la chère intimité de ses larmes auxquelles se joignent celles d'une mère tendre et désolée; cette association de deux cœurs en détresse, comme elle nous apparaît dans ces vers :

Au temps où nous avions notre ange auprès de nous
Il arrivait parfois... vous en souvenez-vous,
Chère âme abandonnée au mal qui vous désole,

Il arrivait souvent que par une parole,
Un doux mot, survenu dans ses jeux familiers
Notre enfant ravissait nos cœurs émerveillés.
. . . . . .

Et le regret de l'être adorable se poursuit, se fixe à tout ce qui le faisait vivant et précieux quoique le père nous dise tout à coup :

Mon cœur ne se rappelle pas
Tous les doux instants de ta vie,
Tous les mots, les gestes, les pas
Par où mon âme fut ravie.
. . . . . .
Mais tous les traits multipliés
De ton enfance enchanteresse
L'un après l'autre déployés
Servaient à former ma tendresse.

Lisez cette évocation de l'inquiétude paternelle autour de l'enfance qui tient tout ailée de l'oiseau et du papillon :

Si le bruit de ses jeux cessait dans le jardin,
Je ne supportais pas de rester incertain
Et, me penchant vers elle, au bord de la fenêtre,
Espérant bien la voir aussitôt m'apparaître
Avec son doux visage et son geste attendu,
Je l'appelais : Petite ? Eh bien ! où donc es-tu ?
. . . . . .

Puis comme le contraste, l'envers noir de ce souvenir, écoutez les vers délicieux de la *Petite âme du jardin* :

Dans ce rose jardin discret
Peuplé de l'image mortelle
Où ton enfance m'apparaît,
Ta petite âme revient-elle?
. . . . . .
Des espaces perdus au loin
Où l'appui connu te délaisse,
Retrouves-tu cet humble coin
Qui suffisait à ta faiblesse?
. . . . . .

Il semble qu'une femme seule pourrait toucher aussi délicatement l'insaisissable, l'irrévocable; mais, peut-être pour ménager la sensibilité de ceux qui lisent cette étude rapide d'un livre rare, je ne me suis pas assez arrêtée à ce qu'il contient parfois de violent et de révolté. Ce poète qui pleure touche le fond du désespoir humain dans toutes ses causes et ses résultats et c'est notre malheur à tous qui tient dans le sien : l'incertitude atroce du bonheur, la fatalité des séparations, la clameur de la vie devant la mort, et qui semble ne

plus avoir de cris que pour se faire entendre de l'autre côté du rivage où touchent les barques lourdes ou frêles, rapides ou lentes, emportant, avec ceux qui nous étaient chers, les belles confiances qui font vivre.

A ce titre, le livre de M. de Pomairols n'est pas seulement *Pour l'enfant*, mais pour tous les aimés perdus et disparus au delà de l'espoir.

Il est une pièce, parmi d'autres aussi belles, que je voudrais citer presque entièrement pour finir : apaisée, quoique douloureuse, et d'un sentiment si particulier et si pur qu'on ne peut la relire sans émotion, elle clôt pour ainsi dire le livre de deuil et fera la fin de cette analyse trop courte d'une œuvre admirable, *Clartés dans la nuit* :

Ton être relégué dans les ombres funèbres
Appartient à la nuit, au mystère, aux ténèbres,
. . . . . .
Toi, sans pouvoir sortir de la zone de l'ombre
Tu t'approches pourtant, tu viens au bord des feux
Qui dardent le plus loin leur éclat vaporeux,
Afin que le foyer où brille ta tendresse
Touche au moins tes regards d'une vague caresse,

Et parmi le silence où s'élève un soupir
J'écoute palpiter ton nocturne désir !

Je ne connais pas d'évocation plus recueillie, plus immatérielle, plus tendre du pays des âmes.

NOTES SUR LONDRES

(MAI 1895)

Après la course en chemin de fer, où nous tournons des falaises, où la mer à plusieurs reprises étend son infini houleux et bleu à la suite de plages sablonneuses, de ces terrains où la terre finit inculte et plate et se joint à l'autre élément, embarquement à Calais. La descente rapide et précipitée du train semble de gens qui fuient, et, comme la mer est basse, on gagne le quai par un escalier intérieur en dur granit gris.

De là, une cohue se précipite sur le paquebot, foule encombrée de couvertures, de paquets à main, vite disposés sur le pont, gardant des chaises, des places mieux abritées ; costumes de voyage, caoutchoucs, *knickerbockers*, petits chapeaux marins, jupes plissées, ou ces invraisemblables accoutrements qui courent la Suisse, les villes d'eaux; assortiment de lainages aux teintes neutres, de gazes fanées, de plaids aux vraies couleurs des clans. Et tout à l'heure, cela s'accoudera avec des poses de keepsakes ; la race cosmopolite est rêveuse, romanesque, facilement littéraire.

La moindre traversée, entre ces deux infinis de ciel et d'eau, mène au bout du monde connu, au plus loin des préoccupations momentanées, au delà des plus tristes comme des meilleures prévisions. C'est un mouvement berceur où s'endort le présent, où le passé remonte sous la vague écumeuse, où l'avenir transparaît sous l'eau glauque.

Un orchestre résonne au départ, dans l'entrepont; mais il n'est pas besoin de musique avec ce souffle impulseur de la machine, joint

aux craquements rythmés des bois et des ferrures, à ce bouillonnement de l'eau heurtée, élargissant le sillage. C'est tout une chanson voyageuse.

A mesure qu'on approche de Douvres et que le soir tombe, le temps s'assombrit doublement; les découpures du rocher et du fort, toutes noires, gardent l'entrée du port, et, après le débarquement aussi mouvementé et tumultueux que l'embarquement, nous voici traversant une région de la campagne anglaise, verte d'un vert velouté, aux maisons rouges et brunes, mais égayée, en cette saison printanière, par une tombée de fleurs d'arbres fruitiers qui sur les cerisiers ont la douceur immaculée d'une neige nouvelle. Dans un verger, circulent, parmi ces blancheurs, des petits porcs tonkinois tout noirs — une estampe japonaise.

Monotone le trajet; et l'heure s'avance, et, après avoir dépassé les tours de Cantorbéry qui nous initient tout de suite à l'architecture ancienne anglaise, il nous faut deux heures de

pentes vertes, de métairies et de cottages, tout petits, tout pareils, pour retrouver enfin les pierres à Londres, combien enfumées, combien sombres! Ainsi nous semblent-elles, même en ce Hyde Park dont nous longeons les arbres et les hôtels luxueux.

La première impression d'un pays nouveau se fait mal le soir ; et pourtant ce silence qui nous étonne, dû aux pavés de bois, aux roues caoutchoutées des cabs, ce silence sera pour nous une des caractéristiques de Londres, ainsi que ce premier aspect d'une ville noire. Demain, aux heures gaies, cela va se modifier à peine et rester à peu près identique dans notre souvenir.

Première sortie dans Londres, premiers pas dans Dover Street que nous habitons et dont nous ne connaissons ni l'entrée ni la fin, et promenade par un radieux soleil, entre ces vitrines claires, ces étalages en retrait dont les fleurs, les fruits, les amoncellements de poissons sur des rochers de glace, les bonbons

en écroulements multicolores, sont d'abord la note la plus curieuse. Les fleurs ! Nulle part je ne leur ai vu cet aspect soigné et perfectionné, cette luxueuse fraîcheur qui témoigne de la sollicitude mise à les faire éclore et grandir. Que ce soient ces touffes d'azalées s'élevant d'un cristal bleu, ces assortiments d'œillets rares, ces buissons de roses, ou ces iris simples mêlant le jaune d'or et le violet satiné de leurs pétales retombants, ou ces feuillages de roses mousseuses nuancés du rouge pourpre au vert tendre; qu'elles s'assemblent en gerbes, en bouquets, ou se séparent, lis, roses, gardénias ou narcisses dans des vases différents, c'est toujours le même attrait de fleurs fraîches cueillies avec tout leur duvet, tout leur parfum.

Et ce n'est pas seulement dans ces magasins-serres que nous pouvons les admirer, mais partout, aux balcons si bien aménagés des maisons, en des poteries volontairement brillantes, en des petites serres extérieures, abritant des capillaires, des fougères, délicates verdures; ce goût des fleurs s'exubère, s'exalte, fait grimper des lierres et des glycines aux

façades où nous voyons même, en espaliers éventaillés et montants, des cytises couverts de leurs grappes jaunes! C'est une adorable décoration de ville.

Au bout de Dover Street, le commencement des parcs: Green Park. Ce qui frappe d'abord, c'est ce vert des arbres et des pelouses, intense, cru, nourri de l'humidité du sol, conservé par l'humidité de l'air.

Là-dedans, les massifs de rhododendrons, les aubépines de tous les tons pourpres, éclatent d'abondance printanière; des moutons noirs, de race frisée à haute laine, paissent en certaines places, tandis qu'à d'autres, bétail humain terrassé d'ivresse, de fatigue ou de paresse, des hommes sont jetés à plat dans l'herbe, les membres épars; autour, circulent, sous les allées ombreuses, des cavaliers, des amazones, fillettes aux joues en fleur, et cela n'étonne pas plus ceci, que ceci ne révolte ou n'insurge cela.

Vers Hyde Park, les gardes, en éclatant uni-

forme, coiffés de plumets blancs, font ranger la foule et les voitures. On attend la reine, venant de Windsor à Buckingham Palace. C'est un affairement, on monte sur les bancs, on s'appuie aux barrières, et passent les équipages en visions fuyantes; le premier, découvert, où des silhouettes noires se penchent pour saluer; l'une bien affaissée, bien lourde et pourtant diminuée : c'est la reine; puis la suite, princes et princesses, quelque dignitaire indien, aux lainages blancs, aux ornements rouge et or.

Tout cela débouche d'un arc de triomphe, s'enfile dans une avenue droite, alors envahie de riches livrées, perruques poudrées. Silence du peuple, qui m'étonne : et l'on me dit que la reine Victoria, à force de négliger Londres où elle était adorée, perd un peu de sa popularité, sans cesse à Windsor, à Balmoral, n'ayant plus que de rares *drawing-rooms*.

C'est justement aujourd'hui une de ces réceptions où l'on présente à la reine le personnel des ambassades, des jeunes filles de l'aristo-

cratie nouvellement arrivées à l'âge mondain. Dès le matin, c'est par la ville un mouvement d'équipages, une grande activité des fleuristes; et nous voici dans le circulement des parcs, dans la foule des véhicules de toutes sortes, suivant pas à pas, roue à roue, un itinéraire convenu et que rien ne dérangera, car un signe des policemen aligne landaus et cabs, les dirige, les guide, sans révolte ni protestations.

Devant Buckingham Palace, le spectacle est imposant, des *horse guards*, à l'uniforme rouge, et des musiciens en costume écossais — ne cessant de jouer et d'accompagner l'entrée et la sortie des voitures de gala. Dans ces voitures, dont les cochers, valets de pied, et même les chevaux à leurs têtières, sont fleuris d'orchidées et de roses, de bouquets volontiers blancs ou pourpres, des femmes en toilettes du soir, décolletées, endiamantées; parfois une sortie de bal voile un peu les satins clairs et les dentelles; le plus souvent, bras nus, épaules découvertes, les ladies bravent cette lumière du jour un peu crue sur les étoffes brillantes. Elles ont un air d'idoles, de statues d'autel, et leurs

magnifiques bijoux, diadèmes et colliers de perles, s'étonnent du soleil; chacun de ces carrosses semble celui de Cendrillon miraculeusement parée; mais dans quelques-uns, qui paraissent abriter les fées marraines, de vieux visages arborent des coiffures surannées, moitié toques, moitié bonnets, toujours mêlées de fleurs et d'agrafes resplendissantes.

Tout cela paraîtrait bizarre chez nous, à moins de se reporter à nos anciennes modes françaises : ce serait une exubérance de carnaval, une poursuite de ces voitures aux couleurs les plus vives, drapées de vert, de rouge ou de jaune. Ici, c'est une curiosité bienveillante, une patience de plantons aux barrières, une discipline farouche de la police; et le défilé continue aux sons d'une musique triomphale évaporée aux tournants du parcours. Je suis ravie du spectacle, surtout devant le massif palais d'York, comme de celui d'une vieille mode que n'ont pas déconcertée les usages nouveaux. Et toujours de gros bouquets aux portières, des cochers fleuris comme des mariés de village, et des reflets soyeux dans la demi-

ombre des coupés et des landaus vers quatre heures éparpillés dans la ville : le *drawing-room* est terminé, présentations, révérences, courbettes autour de la vieille souveraine, dont je me représente la fatigue et l'excèdement royal.

Windsor! Au mouvement, à la marche du wagon, des vers de Casimir Delavigne me remontent à la mémoire, de bien loin, de mon temps d'études :

Tout à coup à Windsor je me crus transporté...

Les Enfants d'Édouard! Et me voilà m'imaginant un Windsor de pièce historique, un décor aux jardins de roses. Eh bien, ce n'est pas cela du tout. Le palais a de la grandeur, situé en haut d'un monticule où mène un chemin en rampe, uni et bien tracé, bordé d'arbustes; sur une première plate-forme à la vue splendide, deux femmes lisent et travaillent dans la sécurité du beau jour, au pied d'un mur de forteresse. Du palais, voici les vastes couloirs, les communs magnifiquement amé-

nagés, les appartements sur un parc magique, la salle à manger de la reine, une sorte de hall où elle se tient, et qui évoque la vie familiale dans la grandeur, orné de vitrines, de corbeilles d'azalées, de riches tentures, de bustes de souverains étrangers; voici le trésor des objets précieux, envois, cadeaux, des services de Sèvres, des tapisseries des Gobelins, disant les bonnes relations entre cours française et anglaise à certaines dates, et ces dates se révèlent par différents détails de toilette et d'ameublement, où le souvenir de Louis-Philippe précède celui de Napoléon III. De chaque encoignure marquant les tourelles, un coup d'œil sur des enfoncements de parc, des perspectives de terrasses grises, même un coin de jardin à la française, un rayonnement d'allées droites tracées en fleurs.

De beaux tableaux aussi, des Van Dyck, des Velasquez, et un bijou de petit salon rempli de pierres rares, de miniatures, où s'abrite toute une collection de Gainsborough, portraits de femmes poudrées, mignardes, avec ce regard de blonde que le peintre féministe donne à

presque tous ses modèles, regard de prunelles bleues, aux cils pâles, un peu anémique et plutôt voilé que rêveur. La bibliothèque admirée dans l'ordre de ses exemplaires uniques, nous entrons dans la chapelle, plus fraîche, plus recueillie de tout le soleil du dehors, où les statues du prince Albert, du duc de Clarence, sont recouvertes de branches affaissées, alanguies dans l'air raréfié, et que le contact du marbre a flétries, comme celui de la mort elle-même.

La rampe descendue, le pays traversé, ainsi qu'un pont sur la Tamise, nous sommes à Eton, établi comme presque tous les collèges anglais, dans une ancienne abbaye, à la cour, aux cloîtres majestueux, aux briques d'un rouge vif, sous les lierres envahissants. Nous montons voir la curieuse chapelle, puis le *park* où des jeux sont installés, mettant sur la verdure profonde des bords de la Tamise les costumes blancs des *tennis* et des *crockets*. Vraiment nous admirons le soin donné à la croissance des jeunes gens, l'expansion de cette vie physique compensant la fatigue cérébrale, à l'aide de l'air, de la terre et de l'eau. Ce pays d'Eton est char-

mant, aux cottages enguirlandés de glycines et de faux ébéniers, du portail aux plus hautes fenêtres, et l'on pense aux regards jetés sur la vie à travers ces stores naturellement ouvrés.

Le Jardin zoologique de Londres — le Zoo, comme on l'appelle ici, vu par une belle matinée de mai, reporte l'esprit aux premières heures du monde; les animaux n'ont pas cet air prisonnier et navré, cette allure de chiourme qu'on leur remarque chez nous. Cela tient au grand espace, et à ce que l'on tâche de conserver autour de la bête encagée un peu des plantations qui l'environnent. Ainsi les lions s'allongent sur des roches recevant et gardant le soleil, et les oiseaux de large envergure ont la place de leur vol autour du bâton qui les repose. De même les serpents, au lieu de cet amas de couvertures grisâtres où ils s'abritent au Jardin des Plantes, évoluent dans une température suffisante ou dans des bassins de verre traversés de tuyaux de calorifère. Il en résulte plus de liberté et de vérité dans leurs attitudes,

de richesse dans le pelage ou dans le plumage, et la possibilité de faire connaître de monstrueux lézards ou tortues, même de surprenants habitants du fond des mers; et je revois une lourde silhouette embusquée, recouverte d'écailles, au bec carnassier, à l'immobile et vitreux regard, à la langue frétillante, tendue en piège. Cela ressemble à un mauvais rêve après une lecture de naufrage. Mais que dire d'une petite serre consacrée à l'éclosion des papillons, où chaque sorte, dans une cage transparente, est en train de dégager de cocons, pareils à de gros boutons de fleurs, des ailes ressemblant à des pétales, d'abord repliées et froissées, puis s'ouvrant, se développant, défrisant à l'air leur soie soufrée, cyanée, historiée d'yeux magiques et de caractères de grimoires!

Magnifique et disparate, Westminster; temple de divinités humaines, c'est-à-dire manquant du mystère et de la majesté du temple, alignant, espaçant statues, bustes, pierres tombales, enchevêtrant de loin les bras levés, les

têtes surmontées de couronnes, les sceptres, les attributs, de tous les gris, de tous les blancs de la pierre plus ou moins taillée, plus ou moins vieille. L'effet de la première vue : un vertige de gloires mal assemblées ; et pourtant, à mesure qu'on avance dans cette nécropole de marbres, cela se range et se comprend mieux. Voici, dans une chapelle, la tombe de Marie Stuart. Je pense à cette tête détachée, à ce cadavre incomplet, à cette ligne rouge du col qui ne saurait plus tenir un fil de perles. Dans cette autre, la reine Elisabeth au dur profil, les enfants d'Édouard, un berceau de pierre qui marque la place d'un tout petit prince. Puis des amis ou alliés des rois, des inscriptions à peine lisibles. La pierre tombale de Cromwell dont le corps n'est plus là. Une grande salle, l'ancienne salle du chapitre, contient tous les drapeaux et blasons des chevaliers des croisades, c'est-à-dire tout l'armorial anglais. En haut du chœur, le tombeau d'Edouard le Confesseur, en forme de catafalque ; le bois est vermoulu, les dorures effritées : le jour de la fête du saint, on le livre à l'adoration des fidèles, de sorte

que les catholiques envahissent ce jour-là le temple protestant en l'honneur du grand patron de l'Angleterre. En face, les deux fauteuils où sont sacrés les souverains de temps immémorial.

Les grands hommes d'Etat, les savants, les navigateurs, explorateurs, quelques familles nobles, privilégiées, ont ici leur pierre commémorative, leur buste ou statue, et même des comédiens ou comédiennes y figurent : Garrick, mistress Siddons, figés dans leur dernier costume, leur dernière pose. Intéressant entre tous, le coin des littérateurs et des poètes, tout en haut de l'église, d'où il semble dominer par la force imaginative. Le vieux Chaucer, Dickens, Thackeray, Walter Scott, Shakespeare, seulement en effigie, voisinent glorieusement, et, sur le marbre où se lit le nom de Browning, une carte vient d'être posée à côté d'une rose et d'un narcisse entrelaçant leurs tiges ; privilège des poètes, l'hommage d'un passant, d'un voyageur, la survie d'un cœur touché. Et le miracle est fait souvent par deux lignes, deux vers que la rime lie ensemble, comme ces deux fleurs accouplées.

Ce Westminster, c'est notre Panthéon réalisé : *Aux grands hommes la Patrie reconnaissante;* et il était difficile d'y mettre plus d'ordre, à moins de répéter les statues, les images, grandeur et attitude, et à cette monotonie il faut peut-être préférer le pêle-mêle d'apparitions disparates.

Rien de semblable chez nous au British Museum. Ce qui le distingue de notre Louvre, c'est un arrangement mieux distinct, mieux classé; c'est la collection, exotique moderne, la réunion des manuscrits aux autres curiosités d'un pays; enfin, ces admirables frises du Parthénon, comment apportées et rangées là! mais si bien en place qu'elles ne perdent rien de leur caractère harmonieux. Pour se rendre compte d'un pareil musée, il faudrait toute une semaine d'explorations; autrement, on n'en peut marquer que les points saillants, tels qu'ils se présentent au souvenir, faisant ressortir et groupant ce dont l'esprit fut le mieux et le plus frappé. En traversant rapidement les salles des armes, nous voici parmi

des vitrines de porcelaines chinoises et japonaises, ces flambés, ces familles bleue et rose, ces cristaux imitant le jade, ces jades taillés comme des ivoires. Les minuscules Tanagra s'alignent en poses effilées et, si petites, par la proportion élégante, résument une noblesse, un idéal de beauté. Le musée de Pompéi : tous ces fers et cuivres calcinés et verdis, brûle-parfums, statuettes, menus objets d'art, objets plus gros d'utilité familière. On rêve devant ces grains de blé encore distincts quoique noirs et amalgamés, ces peintures polychromes mises au jour, endommagées, mais fraîches encore, d'un ton neuf. L'esprit travaille à l'infini devant le moindre vestige, la moindre constatation de la catastrophe inattendue : n'ai-je pas vu des œufs dans un porte-œufs, dont l'un intact, si fragile et persistant à dérouter toutes les traditions par la seule grâce du hasard !

D'un autre intérêt, des modèles de wigwams, de canots, de pirogues, des coiffures sauvages, des armes de silex, des jouets grossiers, des spécimens d'ouvrages de perles et de filet, comme en exposent les sociétés d'aveugles ou d'in-

firmes, travaux rudimentaires de cerveaux enfantins.

Antiquités romaines, grecques, égyptiennes, poteries minuscules et de verte transparence, momies de chats, de singes, objets de sépulture, comme si tout ce qui reste d'un passé déjà si lointain devait être encore plus lointain que lui, tiré des sarcophages. Écritures roulées sur du parchemin, et, sous verre, des momies, ou parées de leur masque aux yeux longs, à la bouche fleurie, ou montrant une petite tête bandée et surbandée, une forme de tête comprimée et diminuée, et des pieds enroulés avec des bandelettes noircies. Parmi ces momies, en un tombeau qui conserve à l'intérieur des traces de guirlandes coloriées, la momie de Cléopâtre, ou gardée pour telle. La momie de Cléopâtre!

Imagine-t-on la mélancolie que dégage ce débris de puissance et d'amour, de royauté et de beauté, quand on songe au triple emprisonnement de la mort, de la tombe et de l'emmaillotement tout autour de ce qui fut une femme entre les femmes, une reine et une aimée? Et

ce chiffre de centaines et centaines d'années en arrière de nous!

Sous le ciel enfumé de Londres, dans ces brumes froides où elle se drape certains matins, la momie de Cléopâtre, fille du soleil, des sables brûlants, du Nil aux eaux lentes, la momie de Cléopâtre embaumée dans l'encens et la myrrhe et tous les parfums chauds de l'Egypte antéchrétienne!

Les frises du Parthénon, aussi déplacées de la blanche Grèce aux rivages bleus : beautés de l'art antique, mouvements de cavaliers et de piétons comme menés en chœur, dans une danse figurant des actes héroïques, des marches à l'ennemi, ou le défilé après la victoire. Et les chevaux ont dans l'allure la même noblesse que les hommes; leurs naseaux aspirent l'air de la course ou le chant des trompettes dressées aussi dans la courte perspective. Ensuite, bustes et statues, merveilles de tous les arts, gigantesques monuments d'Egypte, pourtant immortellement beaux, sphinx méditatifs ou divinités à têtes d'aigle, rien ne vaut cette blancheur dorée de la terre grecque, ni la per-

fection de ces sculptures. Des dessins, — signés par Michel-Ange, Raphaël, Vinci, Botticelli, Greuze, Watteau, dans une collection où même les Japonais ont leur curieuse place, — nous passons aux manuscrits, aux spécimens d'écritures de reines, de poètes, de grands hommes. L'Angleterre a le respect et l'amour de ses gloires: elle les honore même dans la représentation de ces papiers jaunis, de ces paraphes volontaires; et la rivalité d'Élisabeth et de Marie Stuart est vivante en deux lettres, où l'une demande et l'autre refuse. C'est l'énorme signature de Cromwell; celle, à peine lisible, en italien, de Napoléon Ier, dont le souvenir est à Londres singulièrement conservé, moins le souvenir du vaincu, que celui du grand homme en dehors de toute nationalité.

Après le British, l'*Oympia* vu le soir de notre visite au Musée. Comment décrire l'immense bâtisse du théâtre abritant dans son pourtour un bazar d'objets à bon marché, de produits algériens, de bijouterie en laiton, de

bonbons exotiques mêlés à de la parfumerie au rabais, — bazar à petites boutiques tenues par des femmes, ou costumées, ou coiffées étrangement, et par des Turcs à babouches?

Avant le spectacle, le public flâne dans ce hall tournant, s'amusant à des tableaux à horloge — où l'on voit à la base un chemin de fer entrant dans un tunnel, en ressortant à mi-côte; des troupeaux en marche, un moulin les ailes au vent; — se mirant à une glace qui étire en long les images, ou à une autre qui les développe en largeur. Réunion d'objets hétéroclites de tours en cartonnage, de verdure en zinc, de fleurs en papier. Beaucoup de spectateurs gagnent leurs places en barques : c'est l'originalité de l'*Olympia*, le lac qui sépare la scène des gradins étagés; un vrai lac de profondeur et d'étendue suffisantes pour qu'une dizaine de bateaux de promenade y évoluent à l'aise au mouvement des rames. Ils se rangent, illuminés chacun d'un fanal, au long de la salle, car le rideau se lève sur l'*Orient*.

Éblouissant spectacle, fait surtout de marches et de ballets aux mille danseurs, danseuses et

figurants, distincts par leurs costumes, alternant ou unissant le bleu et le jaune, le violet et le vert dans un déroulement sans fin de gazes voltigeantes et transparentes. Pour agrandir le champ des danses, deux planchers, en forme de ponts étroits, se détachent de la scène, se déroulent, se rejoignent en demi-cercle par-dessus l'eau.

Si le premier tableau de l'*Orient* n'est que ballets, au second se joue une pantomime tragique, après laquelle tourbillonnent, du haut d'une ronde mosquée, des prêtres et prêtresses aux éblouissants costumes; une fête suit, et sans que cesse de circuler la figuration nombreuse et renouvelée, une dompteuse d'éléphants s'avance d'un côté de la scène, dirige de sa baguette six énormes animaux; de l'autre côté, un danseur de corde, infatigable, étend son balancier, le hausse et l'abaisse, et bondit et rebondit aux sons d'une musique de cirque, tandis qu'au milieu, devant la mosquée dorée, pareille à une énorme ruche dont une nuée de figurants seraient les abeilles agitées, trois clowns vêtus en diablotins, agiles et rouges,

exécutent sur trois échelles accotées ou séparées, se joignant et se disjoignant, des courses, des sauts, de périlleuses grimpées. Un mouvement vertigineux : on ne sait où fixer les yeux, attirés ou distraits de toutes parts.

Ensuite une caravane de gens et de chameaux chargés, sous le ciel qui passe du pourpre coucher de soleil au crépuscule mauve, à la nuit toute scintillante, présente de curieux et nouveaux effets de lumière. Après l'Orient, c'est le vieux Londres, les monuments moyen-nâgeux, le défilé, retour des Croisades, les lances et les bannières sortant des poternes, des farces locales et bouffonnes, des noyades dans la Tamise, figurée par le lac artificiel, où les corporations des vieux métiers, — sur d'énormes galères, tels des chars de carnaval, — aux chairs roses, aux symboliques attributs, évoluent pour finir, ornées de feuillages et d'oriflammes !

Nous sortons de Londres pour Kensington ; nous voyons fuir et s'espacer la ville, en de

tout petits cottages aux jardinets devant les fenêtres, aux babies errant sur les portes, sur les seuils, dans ces costumes que Kate Greenaway a rendus universels ; les grands conduisant les petits comme sur ses coloriages, les garçons en vestes courtes, petites culottes, bérets ou *polos* de nuances vives, les fillettes en jupes longues, volontiers vertes ou brunes, ou de ce jaune anglais, plus doré que le nôtre et plus brunissant; quelques-unes ont le petit bonnet ruché, car il fait frais encore. Puis des costumes tout blancs, ce sont les plus coquets, et des *maids* tout en blanc aussi, en blanc commun de percale, conduisant de blanches petites voitures dont le baby semble une colombe au nid.

Et les attitudes sur une barrière, comme d'oiseaux perchés, au bord d'un banc de jardin, par rang de taille, rappellent les albums de l'artiste incomparable, et qui a compris l'enfant comme un botaniste la fleur, comme l'insecte, un entomologiste.

Nous roulons sur une interminable route, par un territoire ni campagne ni ville, et long-

temps plat et poussiéreux; enfin, voici la Tamise qui surgit partout comme notre Seine, et des pelouses, de la fraîcheur, une délicieuse oasis : les jardins de Kew; c'est ici que la verdure anglaise a toute sa profondeur, tout son velouté, sous les massifs d'arbustes rares ou au bord de cette petite pièce d'eau devant les serres. Celles-ci, inégalement chauffées, sont d'abord de température exotique pour de hauts palmiers de toute espèce, bananiers, cocotiers; des grappes de fleurs sortent des élancements de feuillage, se recourbent sur les tiges; puis des orchidées à pétales de cire ou de soie gaufrée, ou d'un velours végétal plus moelleux que l'autre. Dans d'autres serres les azalées, iris, glaïeuls, et toujours l'orchidée, infiniment variée de couleur et de forme, en solides calices d'aspect fantastique ou féroce, ou repliant des lianes flexibles aux épanouissements d'étoiles. Dehors, sur les gazons, des carrés de tulipes jaunes bordés de pensées de tous les tons violets, de tulipes rosées et de narcisses, des arbres en fleurs: c'est un enchantement pour les yeux et l'on

admire le soin et le goût, l'art véritable des jardiniers anglais.

Ensuite, par les hauteurs du parc de Kingston, à la vue panoramique, nous gagnons Hampton Court, château royal que j'entendais comparer à Versailles, à cause de l'eau, des bassins disposés devant l'entrée principale; mais alors un Versailles plus farouche et sauvage. On en a fait aussi un musée de peinture, où abondent les tableaux italiens avec des Van Dyck, des Velasquez, des Holbein, — le peintre du roi Henri VIII, par qui le château fut habité avec ses six femmes consécutives. — Dans les grandes salles froides au mauvais éclairage, quelques toiles françaises, de délicieux portraits de Lely, des Hogarth. La cour intérieure a conservé l'aspect féodal, si les jardins ont le caractère de notre XVIIIe siècle; on se sent dans une résidence de grands souvenirs, et c'est avec la mélancolie qui suit ces visites aux lieux de splendeur et de fêtes abandonnés, que nous roulons dans la grande allée de marronniers menant à Kingston.

Les arbres, en cette saison de mai, dressent

tous leurs thyrses blancs à des hauteurs fabuleuses, semblent d'immenses bouquets d'autel ou des candélabres aux girandoles fleuries sur la route d'un cortège royal.

Nous avons promis une visite en rentrant. Dans la correspondance de Flaubert, il est question de deux sœurs charmeresses, petites-filles d'un amiral anglais, les misses C... C'est de rencontres à Trouville, d'étés passés au bord de la mer en compagnie de ces jeunes filles, que datait l'amitié, et Flaubert parle d'une façon charmante de ses visites vers l'Arc de Triomphe. L'une de ces jeunes filles mourut; l'autre, c'est Mrs Tennant, qui, nous sachant à Londres, nous invite à venir la voir, à renouveler la connaissance que nous fîmes d'elle et de sa chère fille par l'entremise de Flaubert il y a une dizaine d'années. Dans l'intervalle, miss Dolly Tennant a épousé Stanley, l'explorateur, celui qui retrouva Livingstone après tant de périls.

Me voici en un luxueux hôtel près de la Ta-

mise, dont le séparent un autre hôtel et de vastes jardins. Bel et luxueux intérieur anglais ; un portrait de la fille aînée de la maison par Millais, coloré comme tous ceux de ce peintre, aux joues d'un fard de jeunesse, aux coquets yeux noirs, sous un chapeau de paille ; celui de la plus jeune forme contraste, dans une tonalité calme, aux reflets givrés.

Edison ayant offert à l'explorateur un phonographe comme cadeau de noces, on nous fait entendre la musique du mariage, musique d'église, musique de fête pour la réception, le lunch. Malgré le mécanisme, le côté « marionnette » du son conservé et reproduit, en fermant les yeux Mrs Stanley peut reconstituer la première journée de sa vie de femme, aux accords lents des orgues, à ceux plus vifs des airs de danse, sur la mesure desquels défilèrent les mondes savant, politique, aristocratique de Londres, où Stanley compte beaucoup d'admirateurs et d'amis.

En outre, sont conservés sur les cylindres des voix agréables ou célèbres, celle d'un acteur en vogue, celles d'auteurs en visite, le chant

d'une amie. Je le répète, le son se dénature dans ce curieux phénomène, perd son enveloppe comme un fruit qui se fane; c'est un cadavre de son; l'articulation est restée, mais dépouillée, décolorée, telle que dans une poupée ou un oiseau mécanique. Les résonnances de la voix humaine avec l'hésitation ou l'affirmation d'un sentiment, ce tremblement significatif et qui émeut l'air pour les sympathies ou les antipathies, s'y perdent, s'y évaporent. Ici le *home* s'agrémente des souvenirs de voyage de Stanley et des goûts artistiques de sa jeune femme. Dans l'atelier de celle-ci, aux toiles représentant surtout des enfants, des scènes familières, se rangent des vitrines où se trouvent cordes, marteaux, chronomètres de l'explorateur, reliques non vieilles encore, mais toutes poudreuses du sable d'Afrique, ou tout humides et rouillées des cabines de paquebot.

Avec un respect attendri et touchant, Mrs Stanley sort ces attributs de gloire et donne à mon mari une petite boîte taillée dans un fruit de la forêt des nains, et que Stanley avait destinée à un de ses lieutenants, mort depuis.

Cette maison Tennant est tout intellectuelle; le mari de la fille aînée, très préoccupé du surnaturel et de ses effets psychiques, est un ami et correspondant du Dr Charles Richet.

Tous les matins, c'est dans notre salon d'hôtel un défilé d'*interviewers* plus ou moins connus, plus ou moins discrets, faisant passer des cartes, faisant valoir des relations communes et harcelant le pauvre auteur sur des impressions vraiment encore trop incomplètes et trop fraîches. Le Londres qu'il a vu, l'hôtel où il est descendu, les quelques relations, on s'efforce d'exprimer de tout cela une opinion définitive, quitte à contrarier ou révolter les nombreux lecteurs de ces immenses journaux, si serrés d'impression et d'innombrables réclames et qui font penser que les jours sont plus longs à Londres qu'à Paris.

Aujourd'hui, invitation à un thé chez M. Hamilton Aïdé, un dilettante, un mondain, un

auteur aussi de littérature romanesque et de musique appréciée : une de ces personnalités qui vous aident à aimer et à comprendre un peuple, vous en font connaître les préférences, les différences, parce qu'elles sont le trait d'union, la communication entre différentes sociétés, — tenant aux arts, à l'aristocratie de nom ou d'argent et pouvant grouper dans un salon les différents éléments d'une nation.

Joli rez-de-chaussée, pittoresque par sa construction, sa hauteur de plafond évoquant presque ces vieux hôtels de notre Marais, qui restent significatifs d'une époque. Aux angles en forme de ruches, des bibelots, de claires porcelaines; puis de beaux tableaux, un ameublement choisi, des fleurs, sans lesquelles il n'est à Londres ni réception ni dîner. On chante : c'est un morceau français dit par une Anglaise ; la langue étrangère rétrécit et comprime un peu la voix par ses sons gazouillants, ses syllabes fermées, mais elle est musicale et gracieuse quand même, et cela fait si grand plaisir d'entendre des accents connus!

Des femmes élégantes, parées, non pas avec

le soin cherché et raffiné des Parisiennes, mais avec une distinction aristocratique. Les Anglaises ont conservé les bandeaux, les cheveux relevés sur le front, les classiques coiffures féminines, et les visages en gardent un caractère sérieux et modéré à peu près inconnu chez nous maintenant. C'est une simple constatation. Moins de grâce, vraiment, que nos frisures, nos chevelures légères et soufflées, mais les yeux reçoivent de ces bandeaux une ombre favorable, ou de ces fronts découverts une élévation vers la pensée. Je pense qu'avec nos modes et nos chapeaux élégants, un peu de cette simplicité ressortirait d'autant mieux.

Le thé se donne dans une pièce voisine : de là bien des curiosités pour l'homme connu, mais non indiscrètes, ni persécutantes. Quelques agréables présentations, on chante encore, puis le salon s'éclaircit et se vide, et les dames T... nous proposent un tour de *park*.

Le temps est refroidi, une bise souffle; pourtant les équipages se frôlent, presque tous découverts. Du velours, des fourrures, encore quelques coiffures d'hiver; et je constate, dans

la parure, des duretés, des disparates. Chez nous, cette saison, on assemblait du mauve, du violet, du grenat et du rose, sans rien de choquant : au contraire, un charmant effet, comme si, par leurs nuances invisibles et dernières, ces couleurs s'harmonisaient ; rien de pareil ici ; les verts sont de prés en herbes ; les bleus, de ciels algériens ; les rouges, d'uniformes militaires ; les violets, de gants d'évêques. Cela nuit aux plus beaux teints ; et, vraiment, on dirait toute l'élégance mondaine extérieure, consacrée aux équipages, aux chevaux, aux attelages irréprochables.

Londres le matin, vraiment Londres, tandis que Paris n'est pas lui-même le matin. Dans Piccadilly tous les visages que l'on croise sont animés, rafraîchis par quelque sport, les magasins brillants et peuplés dans la transparence nouvelle de leurs glaces. Les voitures en foule circulent, les petits cabs agiles, balancés sur leurs roues élastiques, les omnibus tout en annonces et réclames multicolores ; c'est un

mouvement sans arrêt, sans flânerie, chacun poursuit un but. Pour gagner la National Gallery, nous traversons un des quartiers les plus vivants de la ville, où déjà des profils se montrent aux fenêtres des clubs, penchés sur de volumineux journaux.

Incomparable Musée, la National Gallery, où l'on admire l'école anglaise dans ses trois grands portraitistes : Lawrence, Reynolds, Gainsborough ; et la réunion des Holbein, des Van Dyck et Velasquez, des Primitifs depuis Botticelli jusqu'à Crivelli. De celui-ci une *Vierge à l'Enfant* : l'enfant Jésus le plus expressif que j'aie vu jamais, endormi, sa petite tête abandonnée sur une de ses petites mains, avec cette confiance dans le sommeil et dans les genoux de la mère, si puérile et si vraie. C'est émouvant, cette ignorance des clous de la croix et de la montée du Calvaire. Rien que l'enfant ; il n'est même plus Dieu, rien que le fils de Marie. De Holbein un portrait de princesse dans ces raides ajustements, ces guimpes demi-

monastiques, tout ce noir presque conventuel que l'Espagne imposait d'une mode austère ; de Hoppner, la comtesse d'Oxford parée d'un collier de corail ; des Constable ; des Hogarth ; ce *Mariage à la mode* si terrible avec ses costumes du XVIIIe siècle, qui ne servent guère chez nous qu'à des scènes galantes et riantes, la suite des toiles caractéristiques montrant d'abord les deux époux en face l'un de l'autre, dans le bris de leur vaisselle et de leurs bibelots ; la fuite par la fenêtre et le coup de poignard qui tue le mari ; la mort de la femme, les bagues glissant dans la main qui lui tâte le pouls, tandis que les valets se hâtent à la curée, — cruelle imagination, peinture sombre et triste aggravant le malaise de voir la figure humaine exagérée dans ses traits expressifs.

De Gainsborough, l'attrayant portrait de Mrs Siddons, visage allongé, boucles en poudre et chapeau encombrant, ombrageant la petite tête, la faisant paraître plus délicate, comme le velours serré au cou l'agrémente, pâlit le teint, avive les yeux ; une merveille d'arrangement autant que de peinture ; — Reynolds : toujours

son même type féminin au regard en arc remontant, au nez gai, à la sinueuse bouche, en accord avec les yeux par ses points d'arrêt. Tous ses types se rapprochent de celui qu'il nomme « la Souris », — oui, la petite souris guetteuse et malicieuse et si finement méfiante du piège; — Lawrence, trop officiel ici, quoiqu'il mette aux figures qu'il peint, un regard vivant, mouillé, un regard qui pense et absorbe, à la fois profond et reflétant.

Parmi les chefs-d'œuvre de ce musée qui en est si riche, les Turner, rappelant un peu, dans la couleur des ciels orangés, ces débarquements par notre Claude Lorrain en des pays de rêve, aux heures extrêmes du jour, de tonnes de perles et de diamants, de ballots d'étoffes lamées pour quelque princesse des *Mille et une Nuits*. Eh bien, Turner a déchargé, éparpillé, vaporisé sur sa palette ces pierres rares et ces voiles tissés d'argent et de soie. C'est un éblouissement de couleurs vives, mais voilées d'eau en brouillard, de vapeurs traversées de soleil ou de lune. Qu'il peigne un navire dans l'embrun, ou une locomotive dans

tout l'effort en avant de sa vapeur ennuagée, l'irisation se fait des éléments eux-mêmes, comme l'arc-en-ciel par l'atmosphère orageuse. Souvent il se calme pour des rivages ombragés de grands pins, des baies italiennes lignées de ruines et de vagues.

Ce soir nous donnons un dîner à l'hôtel, un dîner où ma responsabilité de maîtressse de maison est peut-être moins engagée que s'il avait lieu chez moi à Paris, mais dont pourtant l'ordonnance m'inquiète par des changements d'habitudes, et tout ce que je sens de dissemblable de notre service à celui-ci. Dès le matin, je sors avec Lucien acheter des fleurs. Quelle gerbe nous rapportons! Quelle touffe d'azalées d'un rose jaunâtre soufré vers le cœur et d'un carmin clair sur les bords! Avec les pousses tendres de l'arbuste, cela fait un surtout, complété par une quantité de petits vases ronds où les jonquilles, narcisses, tulipes, plantes bulbeuses du printemps s'épanouissent en floraisons pâles. Vers six heures,

la table mise, je regarde si tout est en place; ses quinze couverts s'alignent convenablement, mais la nappe me semble déserte comme une steppe blanche : pas de carafes, pas de bouteilles. J'en fais l'observation, et dans son baragouin allemand, franco-anglais, le maître d'hôtel m'explique qu'ici on passe seulement les vins, on ne les sert pas.

Nos invités arrivent, Mrs Stanley en bleu très clair, Mrs Tennant en noir, accompagnées de Stanley, qui me paraît tout petit en regard de ses portraits; la tête est belle, un peu féroce, blanchie trop vite; il s'exprime difficilement en français ayant recours à tout moment à l'obligeante intervention de sa femme; et l'on voit l'aimable visage aux yeux brillants de D. Stanley se tourner et se retourner, suffire aux demandes et aux réponses avec une vivacité charmante. Georges et Pauline Hugo entrent ensuite, celle-ci dans une robe bleue de forme antique qui va bien à sa calme beauté, le corsage flottant, les manches tombantes, puis le romancier Henry James, l'amiral Maxse, Hamilton Aïdé, le critique d'art Phi-

lipps, Huret du *Figaro*. On cause, on s'anime, le dîner est servi; et me voilà assise entre Stanley qui ne comprend guère mes essais de conversation, et l'amiral, avec qui j'ai quelques souvenirs parisiens et quelques amis communs. En nous aidant de nos plus proches voisins, la table se fait bruyante peu à peu; Léon, Philipps, Georges et Lucien se répondent d'une place à l'autre. Pauline peut entretenir Stanley dans sa langue. J'ai bientôt l'explication du manque de bouteilles; c'est qu'ici chacun a sa boisson particulière; l'un se désaltère d'eau et de whisky, l'autre de vieille eau-de-vie et d'apollinaris, la plupart de bordeaux, xérès, champagne absolument purs. Quant à la bière, boisson nationale, elle n'est pas mondaine, pas reçue et à peine demande-t-on un peu d'ale.

J'ai une jolie toilette mélangée de satin soufre ou citron pâle, et d'un crêpe de Chine de même nuance brodé de fleurs mates en relief d'un blanc rosé seulement de place en place par quelques fils de soie dans la trame intérieure, fleurs de pommier, semis et branchages, où

s'écartent aussi de gros nœuds de satin blanc. La soirée se passe le plus doucement, le plus gaiment possible, et Stanley en est le roi, s'entretenant avec mon mari de ses explorations, de ses dangers, éloquent malgré son hésitation, son bégaiement de notre langue, qui parfois fait passer une expression pittoresque dans l'ignorance du mot vrai. Edmée est charmante ce soir et très admirée dans ses courtes apparitions au salon ou à table.

Visite à George Meredith, le célèbre poète et romancier, dans une campagne anglaise qui rappelle le Dauphiné par de mols vallons verts, des ravins aux douces pentes. A la gare, il nous attend lui-même en vêtements clairs et comme de fête : l'aspect d'un poète gentilhomme aux parfaites manières, à la physionomie distinguée et sympathique. Il a les yeux d'un bleu aigu, le teint saxon, mais sa démarche est incertaine ; et, pour dissimuler la fatigue et peut-être la souffrance qui en résulte, il fredonne doucement sur un ton de mélopée presque joyeuse.

En voiture, le grand vent souffle du nord, froid et sain, contre lequel s'abrite le jardin entouré de hauts buis taillés, jardin bien cultivé sur son terrain incliné et que fleurissent en ce printemps britannique, plus tardif que le nôtre, des cytises aux grappes jaunes, encore quelques lilas et des muguets d'un blanc de lait sur leur feuillage si franchement vert. Au départ, ces muguets en bouquets pour les dames, seront le souvenir embaumé et fragile de notre courte visite.

Une belle énergie dans cette figure d'artiste, creusée mais si vivante, par ses yeux à l'expression profonde traversée d'étincelles d'esprit et d'un pétillement de petites lueurs. Il paraît extrêmement curieux de notre littérature actuelle, surtout de la plus rare, de la plus expressive et cela frappe chez un étranger. La fille du poète est là, dans l'étroit salon, aussi la fille de l'amiral Maxse, lady Cecil, belle-fille de lord Salisbury — deux jolis types de beauté blonde au teint transparent et velouté; toutes deux habitent constamment la campagne, aux environs.

De la maison d'habitation, nous montons au chalet de travail : deux petites pièces. Dans l'une, des livres et des livres empilés sur une table, débordant des bibliothèques, livres anglais et étrangers ; parmi ceux-ci, un exemplaire de *Mireille*, un autre de *Calendau*, fatigués d'être feuilletés par une prédilection de poète à poète. Dans l'autre un petit lit de fer pour le travail prolongé, nécessitant quelque repos.

C'est avec un respect curieux que je me trouve dans un de ces endroits privilégiés, songeant aux habitudes de pensée, aux haltes dans la rêverie ou la lecture, de ceux qui les occupent. Que ce soit dans le cabinet de travail de Zola, aux candélabres d'autels romains fleuris d'électricité, aux bibelots chers et rares, ou dans la bibliothèque d'Edmond de Goncourt, ayant au plafond une broderie japonaise en haut-relief, aux murs d'introuvables éditions, aux vitres le reflet des roses et des verdures choisies du jardin d'Auteuil, — ou justement dans la maison de Mistral, à l'horizon de cyprès et de roseaux en bordures et d'alpilles

bleues, je songe à ce qu'ajoute à l'inspiration le bien-être des yeux et d'une installation raisonnée.

Eh bien, chez Meredith, ce qui me frappe, c'est le besoin d'isolement, le refuge sur la petite colline dominant l'habitation, et la littérature à part de la vie. Du chalet nous gagnons un haut monticule, de cette herbe rase et fine, élastique sous les pas, si particulière à l'Angleterre; la vue s'étend au vent qui chasse les nuages, fait courir de larges ombres ou de claires lueurs sur les prés environnants, découvre un village groupé et resserré dans un revers de terrain. Redescendus chez Meredith, le thé pris, après la légère excitation qui suit, où la causerie se dépêche et s'anime, nous prenons congé de l'écrivain, en gardant l'impression la plus vive, la plus charmante.

Quand nous ne connaîtrions de lui, nous Français, que son hymne à la France en 1870, la générosité de cette page offerte au lendemain des désastres, nous aurions de quoi l'admirer; mais toute son œuvre est d'observation humaine et d'expression supérieure; ses poé-

sies, ses romans, l'*Égoïste*, l'*Épreuve de Richard Feverel*, les *Comédiens tragiques*. Je l'ai entendu comparer à notre Mallarmé comme inspiration d'art, originalité et indépendance d'esprit.

On m'a invitée aujourd'hui à une séance au club des dames auteurs de Londres, et j'en ai une vive curiosité. Miss Belloc vient me prendre en cab et nous traversons un Londres embrumé, presque froid, mais dont j'aime les fonds de rues vagues et lointains dans une buée jaune, avec des demi-clartés d'aquarium d'où les passants, les voitures émergent peu à peu comme des épreuves successives et chaque fois mieux exactes; les monuments prennent un vague de rêve, les statues de reines. Queen Anne, Queen Elisabeth découpent leurs couronnes de pierre, leurs mains armées du sceptre, — car ici les femmes ont régné et règnent, — dans une brume dense, que n'agite ni ne disperse la grandeur ou la majesté de leur geste.

Vraiment, je préfère la ville aujourd'hui

que sous le soleil. Elle a plus son caractère septentrional; et ce silence des passants, leur flegme s'expliquent mieux qu'en ces derniers jours tièdes, où le soir, des chanteurs ambulants, des pianos en plein air mettaient sous les hôtels des échos d'Italie et des farces de *minstrels*.

Nous entrons dans une vaste salle en sous-sol où se trouvent déjà réunies une cinquantaine de femmes jeunes ou vieilles, presque toutes de toilette simple et causant d'une manière animée; très gentiment on me présente, et me voilà tout de suite entourée d'interlocutrices, très gênée par ma presque ignorance de leur langue. Elles y suppléent, les unes dans un français très étudié, les autres avec des demi-phrases toujours gracieuses et significatives. Voici miss Ward, l'auteur d'un roman à succès, Mrs Stanley et sa mère, voici miss Shaw, qui a fait plusieurs fois le tour du monde pour des correspondances politiques ou économiques parues dans le *Times*, dont elle est la collaboratrice assidue.

Et je ne vois pas ici ce que nous appelons le

bas-bleu, la femme se servant d'un art comme d'une originalité très voulue, en faisant un moyen d'effet ou de séduction ou de satisfaction vaniteuse. Ces femmes ont l'air d'actives et de travailleuses, et presque toutes débattent leur intérêts vis-à-vis des journaux et des revues avec un bon sens, une vue pratique remarquables. Je le répète, je ne vois pas parmi elles ces protégées des directeurs, ces demi-actrices, demi-auteurs, qui déconsidèrent chez nous les lettres féminines. Depuis miss Belloc, mon introductrice, qui, aux côtés de sa mère, rédige ses intéressantes et consciencieuses *interviews*, jusqu'à miss Shaw, cosmopolite, tous les auteurs restent femmes et très femmes; et après une heure passée dans ces allées et venues discourantes, comme d'une grande classe en récréation, — oui, c'est la même gaieté, la même grâce cordiale, — je rentre à l'hôtel très édifiée sur la femme anglaise, et l'appréciant davantage.

Tout au bout de Londres, vers Kensington.

Là me revient un souvenir du Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe* : « Kensington me plaisait, j'errais dans sa partie solitaire, tandis que la partie qui touchait à Hyde Park se couvrait d'une multitude brillante. » Nous allons visiter Holland House, une de ces anciennes demeures anglaises, moitié château, moitié hôtel, élargissant, en pleine ville, des champs de pâturage et des murs de parc. Il en existait, paraît-il, un grand nombre, avant l'extension continuelle de la ville, mais cet Holland House reste le type de l'habitation aristocratique, aux longues origines.

Nous sommes reçus par la comtesse H... et sa fille dans un salon dont les larges baies découvrent des pelouses aux splendides massifs de rhododendrons en pleine fleur. On se croirait dans un de ces anciens châteaux des bords de la Loire où se mêlent les vieilles tentures et l'ameublement moderne, des boiseries précieusement conservées et des tourelles d'un autre âge, et d'antiques perrons dont les pierres noires s'ornent de fleurs nouvelles.

Ici tous les souvenirs de Lady Holland, du

poète Addison (il mourut dans cette chambre), de Pitt et de Fox, dont voici des portraits par Reynolds; une grande et vaste bibliothèque, des miniatures, des autographes, une vitrine entière consacrée aux reliques napoléoniennes et une série d'appartements capricieusement disposés par l'addition de pièces nouvelles ou de portions d'escaliers.

Partout aux vitres le grand parc étale un panorama varié : sous les sombres parasols des cèdres, des pâturages et des troupeaux : et, quand je pense que Londres est là contre les murs, ses rues, ses magasins, ses squares, cela paraît invraisemblable! La comtesse H..., sa jeune fille, ses hôtes, le comte et la comtesse de M..., nous accompagnent avec les explications les plus gracieuses, les plus détaillées, et nous font voir Holland House jusqu'en ses recoins. Nous avions auparavant visité une habitation luxueuse et toute moderne qui est aussi un musée de peinture, et dont l'architecture semble le souvenir d'un voyage en Italie, avec l'escalier monumental dominé de galeries à la Véronèse. Qu'un bal costumé évoluerait bien

entre ces colonnes, ces baies ouvertes où se grouperaient les toilettes multicolores, les coiffures de style, où s'ouvrirait l'éventail des Colombines, où surgiraient les masques vénitiens! Mais ce palais est inhabité, ses glaces nombreuses reflètent seulement des tableaux, le regard fixe des portraits en leur onde figée, ou, quand les volets s'entr'ouvrent, les tapis verts de Hyde Park.

Le même soir, au théâtre de Covent Garden, pour voir le *Trovatore*, souvent entendu à Paris : mais ici c'est toute autre chose. Grande belle salle, public très paré; aux loges, aux fauteuils et aux stalles de parterre, enfin partout, toilettes décolletées, souvent accompagnées et demi-voilées d'une sortie de bal, d'un léger burnous. Il m'a semblé voir beaucoup d'étoffes orientales, de même que la richesse des bijoux, la beauté des gemmes fait penser à la suzeraineté de l'Inde et aux fréquents débarquements de toutes les colonies lointaines; perles magnifiquement orientées,

diamants figurant des feuilles de rosier, parure ducale, mettant au cou de minuscules feuillages qui vont s'agrandissant vers le visage, accentuant leur forme héraldique. Une jolie coiffure dans une loge : cinq saphirs superbes de grandeur différente, entourés de brillants ; sur la petite tête blonde aux simples bandeaux qu'ils auréolent, ces bijoux représentent assez bien des plumes de paon irradiées, l'effet en est charmant. Quant aux toilettes elles-mêmes, je les trouve ordinaires de teinte et de forme ; il me paraît pourtant que la maigreur assez générale et distinguée des Anglaises pourrait s'agrémenter de modes spéciales, facilement élégantes dans la sveltesse. Enfin le coup d'œil général est superbe du flottement des étoffes claires, du doux éblouissement qui en résulte à l'œil, et que l'on devrait exiger pour nos salles de spectacle.

Sur la scène, un ténor aimé et gâté de son public, un artiste italien en représentation, pour qui l'on ne saurait avoir les exigences ni les critiques réservées chez nous aux artistes installés. A un moment de triomphe, on le

rappelle deux fois, trois fois ; il paraît, reparaît, puis, devant le rideau baissé au ras de la rampe, le voici encore, dans son costume à bottes et crevés, saluant, resaluant et envoyant des baisers à toute la salle. Pour les costumes, la mise en scène, les décors conventionnels, il me semblait assister à une représentation de notre ancien Théâtre-Italien.

Dimanche de Londres, dont on ne peut se faire l'idée à Paris. Ce dimanche commence réellement le samedi vers quatre heures, quand les magasins, fermés ou près de la clôture, n'offrent plus aux acheteurs que la moitié de leurs articles et du zèle de leurs employés.

Tout Londres s'en va dans sa campagne ou sa banlieue : après l'activité inouïe de toute la semaine, il faut à la grande ville commerciale ce repos, ce halètement, comme d'une machine qui répand son surcroît de vapeur. Dans certaines familles tout à fait pieuses, on cuit même les viandes la veille, servies froides aux repas du dimanche. Pas un bruit de piano dans

les maisons, ni d'orgue au parcours de la rue, tout s'arrête, se tait, se repose.

Dans une installation où l'on possède ses habitudes, ses livres, une routine de pensées vivantes, ce dimanche peut s'admettre et fait même l'occasion, soit de grandes courses au dehors, soit de méditations au dedans, après les pratiques religieuses. Mais dans un hôtel où rien ne vit pour nous d'une tradition ou d'un souvenir, où, bien au contraire, restent, dirait-on, des atomes étrangers, cette inaction forcée accable et révolte; nous essayons de la secouer et allons voir des expositions partielles, comme la New Gallery où se trouvent un beau portrait par John Sargent et de délicieux Burne Jones, bien supérieurs à ceux que nous vîmes à Paris.

Puis, en route par la ville, par la City, non plus grouillante à l'ordinaire, mais toutes ses fermetures abaissées, tous ses bureaux clos. Plus rien de vivant que les enseignes complètes et détaillées, avec les successions, les associations; et celle-ci, qui m'a fait rêver, m'a donné du peuple anglais la mesure la plus

familiale : *For our children*, pour nos enfants. Les layettes qui débordaient hier des vitrines, ces coquets emmitouflements, ces ajustements écossais ou marins, ces chapeaux, ces toques : *for our children*, pour nos enfants.

Les omnibus, les cabs, beaucoup moins nombreux que par la semaine, les cochers en tenue, chapeaux élevés, des fleurs à la boutonnière. Et puis pas un trafic, pas un négoce : c'est la journée pour les âmes. Nous revenons par Green Park, où le dimanche se pratique en sermons improvisés. Il fait froid pourtant : les verdures n'ont pas leur bel épanouissement printanier et se resserrent comme, dans les landaus, les toilettes abritées de lainage sombre ou de loutre. Quand même, malgré la bise rébarbative, des gens grimpés sur des chaises en raides silhouettes prêchent d'une voix monotone, et les passants se groupent flegmatiquement, machinalement.

Comme, en ce brouillard jaune, cette hostilité d'un ciel bas et mou, d'endormante sombreur, se comprend l'amour du *home*, qui fit de la maison anglaise le refuge et le type de

l'intimité familiale, paré d'élégance et de confortable! Là se joint la gaieté des murs à la gaieté des étoffes, qui mêlent si heureusement l'art indou et l'art japonais avec un rien de notre XVIIIe siècle, dans la blancheur des boiseries.

Et qu'il y aurait à dire sur le goût des sports en plein air, des nourritures épicées et des boissons chaudes et fortes, par lesquelles les Anglais essayent de combattre la mélancolie d'un climat où s'alentissent vraiment les énergies physiques et morales! Ce serait aussi l'explication de ce perpétuel dépaysement vers la France, l'Italie et la Suisse, d'un peuple cherchant la vivacité, l'air fortifiant qui manque à son île.

Nous sommes invités aujourd'hui à un thé chez le grand éditeur anglais, M... M... Mais avant, tandis que mon mari et mon fils aîné s'y rendent directement, je vais avec Lucien chez le peintre Alma Tadéma, où nous présente notre guide et notre introducteur à Londres,

le distingué romancier Henry James. Dans Saint-John's, un hôtel possédé autrefois par James Tissot, mais que le propriétaire actuel a agrandi, y annexant des parties de jardins ou de serres, des bâtiments nouveaux. Cela fait un ensemble intéressant et artistique où l'œil s'amuse des fleurs distribuées partout, des plantes s'élançant au pied d'un escalier, d'un bassin entouré de dalles de marbre semées de feuilles de roses pour rappeler un tableau récent, de coins et recoins ornés et nombreux. Dans le grand et bel atelier aux reflets argentés comme d'un invisible clair de lune, le piano peint et incrusté de nacre et d'ivoire garde sur un panneau intérieur des autographes de grands musiciens. Voici des kakemonos curieux, dont l'un montre la foudre sous forme d'un dragon au mouvement lumineux et zigzaguant; enfin des tableaux du maître du logis découverts sur notre demande, ce qui nous permet d'admirer, sur un fond de golfe de Naples, un groupe de femmes autour d'un lion monumental, dressé dans le bleu du flot et du ciel.

Les honneurs nous sont faits avec la meilleure bonne grâce par l'artiste et sa femme, artiste aussi, par sa jeune fille; et nous sortons enchantés de ce logis caractéristique, pour rejoindre dans une grande course l'hôtel M... M..., où la foule se presse et s'empresse.

On a réuni là tout ce qui porte un nom dans la littérature anglaise, une compagnie d'intéressants auteurs et même d'*authoresses;* pour que les présentations se fassent en ordre, Mrs M... M... ne laisse auprès de nous que peu de personnes à la fois, de sorte qu'après les préliminaires obligés d'une conversation, les premières questions banales, à peine cette conversation engagée, à l'interlocuteur en succède un autre moins informé; et c'est à recommencer et ne peut se faire l'entretien intéressant. Cet essai d'entente, surtout en langues différentes, laisse beaucoup de regrets, après le défilé ininterrompu de visages intelligents, aristocratiques, après cette énumération de noms connus dans les arts et dans les lettres. Je garde néanmoins un charmant souvenir du joli salon clairement décoré, orné de bouquets

aux feuillages rouges des mahonias, aux fleurs jaunes des narcisses, où l'apparition de deux beaux enfants compléta le charme d'une réunion exceptionnelle.

Après le dîner, sur une invitation de l'amiral Maxse, nous nous rendons à une fête nautique dans un club voisin de l'hôtel. Par des escaliers sans fin qui commencent au sous-sol, s'embranchent, se détournent, nous voici dans une grande salle nue dont le plafond est un vitrage, et le sol une eau très noire sous les mille feux de l'électricité, autour de laquelle courent une sorte de quai en parquet et une galerie portant sur des gradins la nombreuse et élégante assistance : femmes parées pour le soir, clubmen aux boutonnières de fleurs; — et même je trouve ces toilettes un peu coquettes, un peu bijoutées, pour cette eau noire, pour les jouteurs qui s'y jettent en maillots sombres et s'y livrent à des courses, à des concours, à des sauts de grenouilles, à des élans au bout de cordes flottantes.

Tout à coup sur le haut tremplin, se dresse une jolie silhouette de femme, souple, moyenne, aux cheveux courts. Elle s'élance, fait un long plongeon, reparaît, nage en sirène, coupe l'eau d'un bras blanc que la perspective étend en longueur, et toujours ce joli bras, dans les remous de sa course, traverse toute la piste nautique. Ensuite une musique d'orphéon, des sauts et des éclaboussures, tandis que pas mal d'invités rejoignent sur le pourtour, comme une actrice dans les coulisses, la jeune femme qui toute ruisselante, sa chevelure en algues aplaties, me fait penser à ces poupées nageuses, jouets d'enfants pour le bain. Ce serait une distraction peu goûtée chez nous : pas assez de lumière, de mise en scène, mais ici les exercices corporels sont appréciés pour eux-mêmes, ont une beauté propre et qui suffit aux spectateurs, aux jolies spectatrices.

Rien à Paris ne peut donner l'équivalent des spectacles de Londres, pas plus de l'*Olympia* que de l'*Empire*, café-concert aux

grandes dimensions où se montrent tour à tour des jongleurs, des danseurs, un ballet de *Faust* qui pourrait à lui seul fournir toute une soirée, aux innombrables costumes, figures et décors, et où je remarque un agile Méphisto, un travesti au collant rouge, à la coiffure d'un fou moyennâgeux.

Mais voici l'étoile, l'attraction : Y... G... avec ses traditionnels et longs gants noirs, une robe verte au décolletage des affiches des Ambassadeurs et coiffée en bonne femme par son boa de cou : car elle va chanter *Lisette*, la *Lisette* de Béranger, cette ineptie dont toute la salle s'exclame, par tradition. Suivent des folies de son répertoire, mieux appropriées à sa mimique balancée, à sa voix mordante et nette. Des petites loges où s'abritent des sociétés mondaines, et de toute l'immense salle, les bravos acclament notre divette. Elle s'incline, disparait en ramassant sa jupe, revient, recommence, et son grand succès va faire le plus grand tort au numéro suivant : une dizaine de chanteurs tyroliens, les hommes coiffés du petit chapeau, les femmes en guimpes blanches,

sorties d'un roman d'Erckmann-Chatrian avec leurs mines fraîches, leurs corsages carrés, les épaisses chaussures qui leur servent de bases.

Leur chant alenti, le cymbalum dont ils accompagnent leurs notes en échos de montagnes, n'empêchent pas le théâtre de se vider petit à petit. Et le paysage paisible qu'ils esquissaient par leurs figures et leurs refrains disparaît bientôt sous le rideau abaissé piteusement et tristement.

Dès ce matin, je cours à la *Fair Children*, à l'exposition des portraits d'enfants, une des merveilles de Londres ce printemps. Pour je ne sais quelle œuvre de charité, on a tiré des collections, des châteaux, même des palais royaux, rappelé de partout, de la campagne et du passé, ces claires images enfantines, qui, par ordre chronologique, commencent à un portrait d'Édouard VI par Holbein, et à celui de Catherine de Médicis entourée de ses enfants par Clouet, pour finir au portrait de miss Alexander par Whistler, cette merveille de

gris argentins, où l'enfant est si bien campée, fière, et avançant un peu en moue le rouge de sa bouche qui est la note vive du portrait

Voici des Velasquez, des Van Dyck, un Rubens, des Gainsborough, des Romney, une quantité de Reynolds et de Watts, des Millais, un Carolus Duran. Voici des enfants groupés autour de leur mère sur un perron à vue de parc, d'autres exécutant des danses dans un salon aux boiseries dorées, d'autres maniant des fleurs, des étoffes, des jouets, de ces rondes mains de bébés tenant au bras par un pli de chair, ou de ces menottes agiles et menues, déjà despotiques, tendres, aristocratiques, sachant coiffer une poupée, lancer une balle ou un cerceau. Toutes les beautés de l'enfance, jusqu'à la beauté d'ange des gravures anglaises, sont là réunies; et, comme si ce n'était pas assez, en des vitrines au milieu des salles, des broderies, des bonnets, des béguins au fond transparent où l'on rêve ces chevelures de nouveau-nés qui semblent des plumages incomplets d'oiseaux au nid, et ces robes de baptême qui tiennent du surplis et du man-

teau de cour, brodées et surbrodées, et ces adorables petits souliers qui font comprendre la Noël, les groupant au bord des cheminées hantées cette nuit-là d'un Enfant-Dieu.

C'est à midi que nous arrivons pour déjeuner à l'hôtel de Mrs Tennant, non loin de la Tamise fraîche. En entrant, je me débarrasse, comme j'aurais fait ici, de mon mantelet, de mon chapeau ; et j'apparais nu-tête, ce qui est à Londres une faute d'orthographe, sinon une faute de goût, parmi les autres invitées qui ont conservé leur coiffure de rue, paille, plumes et fleurs, et même leur voile, qu'elles rejettent au-dessus des yeux et des cheveux en s'asseyant à table. Vraiment je m'excuse ; il est bien certain qu'en dehors de son cercle d'habitudes, on peut être exposée à ces menues erreurs — pourtant gênantes, puisqu'elles vous font l'exception.

Charmant déjeuner. M. M..., l'ancien ministre et député, M. B..., du *Times*, des femmes élégantes, Stanley et l'autre gendre de la maison avec qui je fais connaissance par

un entretien sur l'occultisme dont il s'occupe activement. Un excellent menu anglais, agrémenté d'œufs de vanneau, d'un pudding particulier, mais surtout d'une vive conversation à tous les bouts de la grande table. Comme notre littérature française est aimée et commentée à Londres, critiquée dans le bon sens du mot, jusqu'en ses plus jeunes ou moindres auteurs! Que de noms presque encore inconnus chez nous se prononcent ici avec une promesse de réputation et de gloire! L'attention vigilante se porte sur tous. Le regard intellectuel du monde entier est dirigé vers la France; et c'est une consolation pour certaines infériorités qu'on voudrait nous infliger parfois.

Après une longue causerie dans le petit salon tout peuplé de souvenirs de Gambetta, un ami de la maison, après une séance au phonographe chantant et parlant, une promenade au jardin de pelouses et de grands arbres, on se sépare enchantés les uns des autres. Et je pars chez Burne Jones avec Henry James. Les rues sont encombrées de musiques circulantes; c'est la fête de la reine, et beaucoup de frontons portent

ses chiffres enlacés, son nom symbolique, composés de cordons de verroterie qui seront ce soir de lumineuses girandoles.

La visite à Burne Jones me rappelle celle à Meredith : même simplicité de logis et d'accueil, même amour d'un art solitaire et d'exception, chez le peintre que chez le poète. On nous introduit dans un jardin ou plutôt une prairie si verte, à l'apparence de verger, qui sépare les deux ateliers, dont l'un bâti surtout en prévision de grandes toiles à exécuter. Dès l'entrée, un grand portrait, celui de la fille du peintre, montre le type habituel et favori de ses œuvres, les magnifiques yeux enfoncés et cernés, la bouche pensive, un ensemble de visage bien construit et de rêverie sérieuse qui se retrouve dans ses tableaux, dans ceux que nous voyons presque en esquisse, d'une inspiration héroïque : — d'abord le vaisseau d'Ulysse en proie aux sirènes, petites figures traîtresses groupées dans les roches attirantes, lémures élégantes, toutes femmes, non plus les sirènes de la fable,

moitié écailles. Le navire s'avance, énorme et victorieux ; il ouvre la vague, ses passagers groupés à la proue, sans souci des chants ensorceleurs ni des méchantes fées. Puis, la « suite de Persée », la remise du glaive : un dessin héroïque, de belles attitudes. Burne Jones est le peintre des rêves fabuleux, des grandes légendes, ayant pour inspiratrice la seule beauté aux pieds blancs. A la New Gallery, nous trouverons une Belle au bois dormant prisonnière de buissons d'églantines en fleurs, puis un cortège de jeunes filles dans la campagne ; et toujours ce même type carré, mais anguleux, donnant aux têtes un caractère d'idéalisme grave, une solidité rêveuse. On ne se lasse pas d'admirer dans le modeste escalier, aux murs des ateliers, ces superbes dessins, ces extrémités déliées et souples lignées d'ongles transparents, cette floraison de doigts en pétales renversés et tourmentés de lys.

Je ne vois personne à comparer chez nous à Burne Jones, excepté peut-être Gustave Moreau : ils se ressemblent par le souci d'un art idéal, par le même goût du mystérieux et du légendaire,

avec la différence de la figure féminine plus classique chez Burne Jones, et sacerdotale chez Gustave Moreau, prêtant plus aux interprétations de l'histoire sacrée (Sémiramis, Hérodiade), tandis que Burne Jones nous montrera mieux une Hélène ou n'importe quelle reine ou déesse antique.

Pour nous, Français, envahis d'actualité et qui avons soumis depuis vingt-cinq ans à la réalité exacte, la peinture ou la reproduction des mœurs ou visages modernes et des événements les plus contemporains, il y a un charme extrême à retrouver chez des étrangers l'art originel, celui qui s'appliquait à hausser et transformer la vie, qui en faisait sa tâche et sa loi supérieure.

Certainement peindre et fixer son temps, c'est lui rendre le plus grand service, le faire vivre au delà des jours, le faire se ranger dans ce déroulement interrompu où le présent rejoint le passé et déjà s'amorce à l'avenir ; mais on y perd peut-être le vrai but de l'art, — qui est en dehors du temps et de l'espace et doit planer de haut, pour ne pas trop s'asservir aux courants.

Retour par le Métropolitain, ce chemin de fer souterrain qui gronde sous la ville, y maintient une obscure mais active circulation bien préférable à celle de nos tramways aux rails meurtriers.

Aujourd'hui nous verrons la Tour de Londres. Admiré en route cet aspect de la Tamise, rendez-vous, débarquement des plus lointaines colonies, amassant les vergues et les mâts, les serrant entre ses rives; mouvement inouï, paysage triste qui recule au fond des âges cette grosse tour, cet ensemble féodal. A mesure qu'on approche, l'impression augmente de château fort, de prison d'État; et, avec l'ordinaire guide, nous pénétrons sous la poterne et dans les grandes cours pavées et sonores, dans les raides escaliers, — dont l'un affaissé, aux marches de pierre ébréchées, garde le souvenir du meurtre de deux enfants. Musée militaire: et des ordres et décorations, des armes et des couronnes s'entassent, soit dans la ronde salle d'une tourelle, soit dans ces hautes galeries au

jour terne, si bien appropriées à ces réductions d'instruments de torture, présentant sous une vitrine et en miniature toute la cruauté raffinée des anciens âges. Encore de vastes cours, encore des cachots, et, comme toujours, en redescendant d'une de ces étroites salles au jour et à la place mesurés, nous trouvons chez le concierge ou geôlier un oiseau en cage, seul prisonnier actuel de la Tour.

Le pont de la Tamise nous offre une autre curiosité, celle d'un grand effort d'invention et d'installation, ce pont qui s'enlève, à peine débarrassé de ses passants et de ses voitures, pour laisser circuler les navires, et se rabaisse, redevenu passerelle et communication entre deux rives. Effet gigantesque, cette subite solution de continuité si vite exécutée et comblée. Dans l'heure trouble, le ciel voilé, les quartiers populeux de Londres nous apparaissent en des enfoncements de rues à la Dickens, en des places dont le nom nous semble connu par ses livres; mais le temps a dû éclaircir et aérer, comme chez nous les faubourgs, cet inextricable réseau des rues pauvres où les

misères, les hontes d'une ville, sommeillantes le jour, se hasardent dans l'ombre, larves de nuit.

Très beau dîner chez l'amiral Maxse qui a réuni, pour nous, sa fille, lady Cecil, Balfour et Morley, deux hommes d'État considérables, lord et lady X... et une jeune Américaine d'une grande beauté; dîner tout à l'anglaise, hors-d'œuvre d'amandes grillées et de gingembres confits, poissons de la Tamise, vins composés, — ce qui est une élégance et paraîtrait chez nous une hérésie. — Conversation animée de Balfour : on est en pleines élections londoniennes, et j'apprends que les femmes des candidats s'occupent ici de l'élection de leurs pères, frères ou maris. En robes sombres, accompagnées d'une gouvernante, elles pénètrent chez l'électeur pauvre, s'informent de sa situation, de ses désirs d'amélioration dans le travail ou les salaires, et s'engagent pour le futur député à satisfaire les vœux de réforme sociale. Cela est bien : car l'immixtion

de la femme rapproche le rôle politique de l'homme de ses côtés humains et pratiques, ce n'est plus l'anonymat de la politique, c'est un être vis-à-vis d'autres êtres, et leur offrant en retour de leurs voix, le bien qu'il pourra leur faire. Mais le caractère anglais s'accommode de ces visites électorales comme de la liberté des jeunes filles à Londres. Les usages, ici, forment une garantie qui ne pourrait exister en France. Je vois les femmes de nos représentants s'aventurant dans les faubourgs : quel risque de plaisanteries plus ou moins lourdes, sinon de railleries plus graves!

Cela même fait le sujet d'une causerie dans le salon de l'amiral Maxse, entre les dames, car ces messieurs s'attardent à table comme il est d'usage ici, et nous prenons le café sans eux. Ensuite, un peu de musique, de vieux airs écossais tenus sur quelques notes, évoquant des verdures et des brumes, et où l'on sent presque un instrument champêtre ressemblant au biniou breton; ce n'est pas la première fois que je songe à la Bretagne, à Londres. Déjà l'on m'apprenait que certaines

légendes et des noms propres, des locutions du pays de Galles se retrouvaient en Bretagne; ce sont deux pays bien voisins que ceux qui se rejoignent par la mer et l'idiome familier des matelots.

Encore une conversation intéressante à propos des enfants, de la famille. Certes, je rends justice aux femmes anglaises : j'ai déjà dit qu'elles nous sont supérieures par la culture générale et les aspirations religieuses, ne restreignant pas leur esprit aux seules préoccupations du foyer. Mais le contre-coup de ce perfectionnement intellectuel, c'est une certaine négligence de leurs devoirs de mères; dans les familles riches ou aristocratiques, elles en sont au point de notre XVIIIe siècle français, avant Rousseau : les enfants nombreux s'échappent deux fois par jour de la *nursery* pour le bonjour et le bonsoir à leurs parents; mais les nourrices, les gouvernantes s'en occupent presque exclusivement, les instruisent et les promènent.

Et même, les mères anglaises nous trouvent un peu sentimentales, un peu excessives dans

nos soins à l'enfance ; l'esprit de leur pays le veut ainsi. « Mon fils a neuf ans, je voudrais le garder avec moi, mais je dois l'envoyer à Eton, nous disait une charmante femme, autrement on penserait que je veux me singulariser. » Peut-être cette éducation en dehors de la famille est-elle nécessaire chez une nation dont la moitié est destinée aux colonies lointaines, jeunes gens qui seront dans la marine, la diplomatie ou le grand commerce international, et jeunes filles destinées à les épouser.

La beauté anglaise, la plus douce, la mieux affinée, garde quelque chose de hautain, une raideur de la taille, une expression d'yeux bleus un peu farouche et qui va bien avec certains prénoms conservés du vieux temps : Edwin, Edith, Maud, Barbara, Hilda, Ethel, Winifried.

Le musée de Kensington ; un musée de reproduction des plus beaux monuments, des plus belle œuvres connues, tombeaux, arcs de triom-

phe, colonnes, temples, statues. C'est le tour du monde des merveilles, un résumé de l'art universel, en des salles et des salles remplies de tapisseries, dentelles, bijoux, céramiques ; même deux serres-aquariums y conservent des plantes et des feuillages sous-marins dont la copie peut servir à des dessinateurs industriels. Cela explique ce progrès des dessins d'étoffes anglaises actuelles, où il y a de tous les arts exotiques, outre un caprice savant tiré de la nature même : fleurs, guirlandes, traitées d'une façon toute spéciale. En cretonnes, mousselines, tentures de ces gazes qui ont le mouvement lumineux d'un reflet dans l'eau, l'Angleterre est inimitable, comme dans les nuances de ces brises tissées ou de ces céramiques qui parent à l'extérieur toute maison britannique et sont, avec les tiges grimpantes, la gaieté de ses murs sombres.

Un musée de peintures et dessins aux étages supérieurs, — une salle consacrée aux portraits d'auteurs anglais ; — des manuscrits en quantité. C'est aussi abondant, mais moins beau que la National Gallery ; seulement immense

par l'internationalisme et le voyage que fait l'esprit dans ces grandes salles, du meuble français de Riesener au sarcophage de Ramsès. Mais quelle joie de retrouver justement toute la grâce française, dans cette toilette de Marie-Antoinette, ces sièges Louis XVI, même ces tables et bureaux de Boule que l'imitation vulgaire a gâtés chez nous, mais qui restent dans ce musée étranger les beaux et rares meubles auxquels rien n'est comparable à l'entour.

Un épisode bien anglais, nous dit-on, de l'ancienne et aristocratique Angleterre. Parmi les invitations cordiales et nombreuses qui nous viennent de la campagne, même d'Écosse, de châteaux hospitaliers tout disposés à accueillir le romancier étranger avec sa famille, il nous en arrive une de tout près, d'une rue voisine de la nôtre. Les matins de *drawing-room*, nous vîmes sortir de là de miroitantes et riches parures féminines, installées dans un antique carrosse. La vieille lady qui occupe cet hôtel clos et discret nous convie à un thé, chez elle.

Certes l'invitation est tentante et honorable, mais il y manque la démarche personnelle, la visite qu'en France on ne manquerait pas de faire pour appuyer l'invitation, et à laquelle ne suppléent ni lettre ni carte. Nous refusons avec un certain regret et une reconnaissance aimable pour la bonne intention.

Oxford. La campagne est longue à se dégager des banlieues de Londres, des docks, des fabriques, de ces annonces en banderoles, se découpant et s'alignant sur un pré vert, sur des fonds d'arbres non taillés, — ces arbres aux branches touchant terre que je trouve un peu nuire aux perspectives, à l'aération visuelle des *parks*. — Oxford est à une certaine distance, mais, sitôt entrés dans la principale rue bordée de vieilles façades conventuelles, on se sent bien loin et surtout loin dans le passé, au temps où ceci était une ville religieuse, au lieu de la ville universitaire que nous voyons maintenant. Car chacun de ces collèges est un ancien couvent et les noms en témoignent.

encore : Magdalen, Christ-Church, Trinity-College. Ils en gardent l'aspect : dans tous, une chapelle, un ancien réfectoire de moines, un cloître ; le cloître, si bien approprié à la méditation, avec ses quatre galeries droites bornant un carré de verdure, légère, inculte, un peu tombale, ses arceaux égaux se succédant à la marche, mais sans distraire la prière ou l'étude.

Reçus par le directeur de Trinity-College et par sa femme, fille du doyen de Westminster et qui a su se distinguer dans les lettres, nous nous reposons d'abord dans un grand salon, très joliment meublé, aux nombreuses fenêtres formant chacune un coin de retraite : des livres, de la musique, un bureau à écrire ; nous sommes dans un intérieur intellectuel.

Tout un massif de rhododendrons étale ses nuances mauves, roses et pourpres, derrière un petit canapé ancien, et fait pendant à des touffes d'hortensias violetés. Oh ! les fleurs d'Angleterre, ces amies, cette grâce de toute réception ! J'en envie l'abondance, la floraison éclatante, quoiqu'elle tienne bien un peu, me dit-on, à

l'air humide, au ciel voilé. Pourtant aujourd'hui tout est ensoleillé.

Après la visite du collège même, où nous admirons l'installation des écoliers ; — chacun sa chambre, un petit salon d'étude et de collation ; — et les pelouses où s'agite un *tennis*, nous poursuivons notre course d'Oxford, et retrouvons presque partout, avec un nombre d'élèves plus ou moins grand, des bâtiments plus ou moins majestueux, le même cloître, la même chapelle, la même verdure exubérante dans les *parks* de récréation.

Saisissant, l'aspect de cette ville universitaire où d'antiques murs, clochetons, tourelles, assombris et vieillis par combien de siècles, abritent toute la jeunesse d'un peuple, tout son espoir de gloire et de science! Mais il y a une fête sur la Tamise, des joutes où la foule s'achemine sous une magnifique avenue de vieux arbres. Beaucoup de jeunes gens et des jeunes filles, sœurs des élèves, en toilettes claires, souvent blanches, et portant sous ce petit chapeau rond marin, si avantageux aux jeunes traits qu'il dégage, ou la longue natte

nouée au bout, d'un ruban, ou ce chignon rond, très volumineux, bien anglais, cette masse de cheveux derrière la tête empruntée aux coiffures grecques, avec plus de lourdeur cependant.

Le fleuve présente un aspect brillant et gai ; le soleil s'écaille sur une infinité de petites vagues rebroussées. Presque chaque collège a son bateau sur la Tamise, lourd bateau amarré, club des étudiants, remise de leurs canots, yoles, et de leurs vêtements de sport.

Petit à petit sortent les longues barques aux nombreux rameurs diversement costumés, blancs et bleus, blancs et rouges, tout blancs : et, après un lointain virage, la course commence, avec les ordinaires acclamations, les encouragements des spectateurs, les cris, les débandades sur l'autre rive, où les piétons suivent les rameurs en les excitant.

Enfin le canot vainqueur revient à son point de départ, suivi de toute la flottille ralentie et flâneuse : la course est finie, aussi notre promenade. Nous rentrons fatigués, enchantés, et notre souvenir d'Oxford se mêle à celui des

tableaux anglais de Tissot, où il a mis justement quelques scènes dans ces paquebots de la Tamise, avec des miroitements de soleils et de vagues à travers des stores mi-baissés.

Pour retrouver Meredith, et aussi pour répondre à une aimable invitation, nous avons accepté à dîner chez de grands industriels dont nous voyions l'autre jour les fabriques immenses non loin du Crystal Palace; ils occupent un hôtel dans Piccadilly. Réception cordiale et luxueuse; la table, dans toute la longueur de ses quinze couverts, éblouissante de roses de toutes sortes, parmi lesquelles les roses-France dressent leurs corolles abondantes, d'un si beau rose d'étoffe triomphante. « Roses-France pour Mme Daudet », disent à plusieurs reprises les maîtres du logis. Belle et gracieuse, la jeune femme en longue robe de velours noir; le décolletage carré sur une guimpe de dentelle donne à sa tête ronde et frisée un caractère de tableau ancien italien. Les yeux sont superbes, ouverts et bleus et imperceptiblement inégaux

dans le regard. Elle a pour Meredith ces soins, cette attention que commande la sympathie pour un grand talent.

Le poète ne perd rien aux lumières d'une soirée, quoique je l'aie vu pour la première fois dans l'encadrement rustique de son *cottage*. Même simplicité courageuse, même sourire, où la grâce triomphe de la souffrance. Un peu de causerie et de musique dans le salon aux meubles gais, aux fenêtres arrondies; un violoniste de talent se fait entendre, que tout à l'heure mes enfants retrouveront chez lord B..., le directeur du *Morning Post*, un des grands journaux de Londres; maison où se mêlent toutes les aristocraties et qu'occupa lord Byron : — on montre encore la porte par laquelle il s'échappa, non seulement du logis, mais du mariage, vers la vie libre et tumultueuse.

Ici se closent notre séjour et mes souvenirs; évidemment, pendant un si court voyage, il a dû se perdre dans ma mémoire bien des intéressantes figures, bien des conversations, que

ma presque ignorance de la langue anglaise a laissées près de moi, inentendues.

Au résumé, j'aime l'Angleterre pour la grandeur de ses traditions, son activité, son intelligente curiosité des autres peuples, même la largeur d'idées que les colonies nombreuses étendent autour d'un pays; pour le parti qu'elle a su tirer d'un climat triste et dont la tristesse tient plutôt à la paresse de l'atmosphère qu'au ciel constamment bas, sinon couvert et pluvieux... Et pourtant, à mi-route de Douvres à Calais, avec quel plaisir j'ai trouvé que changeait la lumière, à mesure plus éclatante, parmi les déchirures bleues entre les nuages, et se diffusant et s'étalant sur la mer pendant qu'on approchait de France, — comme si le ciel lentement remontait à une altitude habituelle et réjouisseuse de nos yeux.

COURSE RAPIDE A VENISE

Départ de Paris, la nuit; à cinq heures du matin, réveil en Suisse : de la neige sur d'abruptes montagnes noires, l'air frais des glaciers, des scieries encore immobiles sur des canaux, les toits plats des chalets, les cascades lentement jaillissantes; la neige tombe fine d'abord, puis plus forte à mesure que nous montons, et bientôt l'altitude est si grande que les flocons épais rasent la terre dans une chute horizontale. Nous sommes en pleins frimas

extérieurs, avec la douce sensation du wagon chauffé et de la buée aux vitres.

Passage inouï du Saint-Gothard; le train longe les précipices, les torrents aux étroits ponts de bois, les pentes de sapins noirs, frangés de grésil et ruisselants, dans les fouettements du vent, dans les halètements de la machine double, locomotive de montagne. Après l'arrêt à Goeschenen, dans un hivernage de gâchis et de froid, la descente du Gothard par une dégradation très sensible, des chutes plus rares de frimas moins denses, nous amène bientôt féeriquement vers une autre température, un autre climat : le ciel remonte et bleuit, les arbres s'égouttent dans le soleil, et s'alignent dans l'air léger, des amandiers en fleurs roses et rouges.

Le lac Lugano s'étale et se contourne, inouï de classique beauté, de maisons blanches bien italiennes avec des persiennes, des

rideaux peints sur les façades. Ce sont des terrasses pour des romans d'amour, des rives en échos pour les désespoirs chantés des poètes; puis des plaines et des plaines, l'entrée en Italie, le Milanais aux noms de batailles riant, accidenté, étageant des chapelles de pèlerinage, des paysages des Primitifs aux petites collines en labyrinthes plantées d'arbres menus, où court une eau dénuée de berges, à même l'épaisse verdure. On y rêverait les méditations d'un saint Jérome ou d'un François d'Assise.

Nous sommes entrés dans Milan par la porte triomphale où s'engouffrent tant de souvenirs de notre propre histoire, et l'hôtel où nous descendons est un bien vieux palais, sombre, dallé, voûté. La ville garde encore le passage de Napoléon dans l'Arc de triomphe qu'il n'a pu finir, son immense amphithéâtre, et je cherche aux vitrines des magasins d'antiquités les menus vestiges, médailles, statuettes : on imagine si bien sous ces peignes emperlés,

ces bracelets de camées à la grecque, les frisures de Joséphine et les souples mouvements de ses écharpes de l'Inde.

De l'Eglise le *Dôme*, tout en marbre, dédié à la Vierge naissante, je retiens derrière le maître-autel, les confessionnaux ouverts, et laissant voir, au milieu de leurs boiseries sculptées et presque du même ton brun et patiné, des têtes de confesseurs, aux crânes d'ivoire jauni, creusées de rides marquées en noir. Le vieux palais des Sforza se dresse, massif, hors de date, au bord d'un jardin nouvellement planté, ce qui forme un contraste, un désaccord nuisible à l'historique d'une ville. Le Musée contient de beaux Crivelli, enfants Jésus, Vierges aux expressions d'une humanité nerveuse et raffinée, aux sourires remontants, aux yeux de tendresse et de malice, et des fleurs et fruits singulièrement épanouies et mûris. J'avais déjà remarqué ce peintre à la National Gallery de Londres, dans notre Louvre, et je ne lui trouve pas, aux notices d'étude des

Primitifs, la place supérieure qu'il devrait avoir. Le *Mariage de la Vierge* par Raphaël m'enchante à cause du calme, de la suavité surnaturelle des figures, et je note un surprenant *Christ mort* de Mantegna, aux marques des clous gonflées et violacées, à l'étonnant raccourci : c'est du naturisme de foi, une ferveur à marquer le supplice, à plaindre le Dieu dans le martyre subi par l'homme.

Nous partons pour Venise à travers une campagne riche et monotone, aux villas entourées de pins et de cyprès; et toujours au pied des hauts sommets où la neige subsiste reflétant le bleu firmament, ces petites collines en labyrinthes d'arbres trop verts; le lac de Côme passe comme un enchantement, un coin de nature choisi des fées et qui résume, vite disparu au déroulement du wagon, la beauté d'une Terre promise. Voici Vérone, Pise, Mantoue; à chacune d'elles se rattache un lambeau d'art, de poésie, une pierre du passé, ce qui fait de l'Italie le vaste monument des

gloires défuntes, d'un idéal évanoui. Autre témoignage pour cette terre classique de la beauté traditionnelle : à la gare de Brescia derrière un vitrage de salle d'attente où le vide fait tout autour chambre noire, nous apparaît une femme au long visage, au nez fin, à la sinueuse bouche, un Luini vivant encadré d'un châle brun, que les mains ramènent sous le menton aigu, d'un geste frileux ; motif de peintre, tableau vivant, le musée en plein air.

Les lagunes commencent à paraître, espacées comme les *clairs* provençaux, puis se rapprochent, se rejoignent ; maintenant c'est la mer en espace illimité que nous traversons sur un pont étroit pour l'arrivée à Venise. Unique au monde ce quai d'embarquement, cette eau noire où barbottent en gigantesques oiseaux, la foule des gondoles pressées, serrées, noires et sinistres ; le jour tombe, c'est presque dans une nuit du ciel, où l'eau luit encore de reflets plombés, que nous nous enfonçons à travers ces petits canaux sonores où montent les chants

d'une gondole amarrée, en même temps que les cris de virage des gondoliers, au tournant des *Canaletti* : saisissants, ces coups de voix, comme les appels de la destinée aux détours de la vie, et comme Mendelsohn en a rendu la rythmique fatalité dans ses *Romances sans paroles*. Et les hauts palais baignant leurs marches frustes, les petits ponts en voûte où les passants découpent des ombres légères prennent à nos yeux l'aspect fantastique de la première vue, augmenté par le clapotis de l'eau sur les pierres, sous les rames; de l'eau partout; notre sommeil en reste traversé de lueurs et de rumeurs.

Dans Venise la rouge... C'est Musset qui hante notre mémoire ce matin, comme hier c'étaient Shakespeare et le More de Venise. Première sortie, premier aspect de la ville inconnue. Du patio de l'hôtel tout oriental, avec ses citronniers en fruits et ses palmiers, nous entrons dans des ruelles orientales aussi, étroites, aux balcons ouvragés se rejoignant

presque et reliées au-dessus des canaux par les ponts étroits : *Gondola, signora. Signora, gondola;* je n'entends que cela sur mon passage dans le silence relatif d'une cité sans chevaux ni voitures, aux rues dallées sans trottoirs. L'une d'elles, large et claire, contient de gaies boutiques de camelotes, verreries, perles fausses, miroirs ornés de fleurs peintes, banales photographies, musique aux titres de Clair de lune et de lagune.

Oui, la gondole vaut mieux, au large du Grand Canal bordé de palais, parfois aristocratiquement habités, parfois comme en notre Marais parisien, déshonorés par des enseignes d'industrie, des annonces de marchands de meubles, de dentelles, de soieries d'art; et toujours les perrons au-dessus de l'eau, et des gondoles au niveau des perrons. Le Rialto pittoresque étend d'une rive à l'autre son échafaudage de boutiques, ses ascensions de marches nombreuses, et vraiment Venise est belle dans son architecture hétéroclite, orne-

mentée, brodée, comme un coquillage de mer, à l'éternel murmure des vagues dans ses volutes, et dont les contournements, les finesses un peu usées, se compliquent encore dans leurs reflets sans cesse plongeants et remuants.

Les silencieux petits canaux n'ont pas cette splendeur finissante, ces tons de soleil couchant, de gloire au déclin, mais j'en aime les palais abandonnés, aux portes que lâchent leurs gonds, aux porches visibles, aux fenêtres dont les barreaux tombent; des voûtes noircissent vers des fonds mystérieux, le lion de pierre qui gardait le seuil s'édente et fléchit, des restes de dorures s'oxydent au contact de l'eau : tout ce qui s'en va fait regret et pitié à notre vie qui s'active, et le surexcitant voyage est le contraste le mieux trouvé pour faire goûter l'ancienne splendeur et le déclin poignant des choses. Pourtant voici qu'une gondole armoriée d'une couronne comtale et drapée du long voile noir à l'arrière, attend à l'anneau du *pali* comme un équipage à la porte d'un hôtel parisien ; même

tout à l'heure en descendra une Vénitienne élégante, presque à la mode française, mais un peu au-dessus du ton : des bandeaux noirs, des yeux luisants et noirs dans des traits un peu jaunes et bouffis ; le peuple ici a ces mêmes yeux de fièvre, dans des visages plus aigus.

Des *Canaletti*, des *Canaletti*, des ponts que traversent des femmes à gestes nobles, de bruyantes petites filles ; toute la vie est chez les enfants ; il y a de la gravité dans l'allure de cette vieille race que le voisinage de la mer rend, comme la race bretonne, silencieuse et rêveuse. Ce n'est plus le bavardage marseillais inépuisable et vide, les criailleries du port de Toulon ; les figures ont cette brume que la lagune met au soleil pourtant méridional ; des fleurs de printemps circulent, malgré l'absence presque complète de jardins dans Venise : renoncules, tubéreuses, violettes en paquets ; elles viennent de Vintimille ainsi que les quelques primeurs.

La place Saint-Marc, un émerveillement! Au fond l'église presque byzantine par ses tours, ses dômes, précédée de hauts mâts vénitiens supportant des drapeaux qui claquent au vent de mer; les *procuraties* de marbre roux forment, par l'alignement de leurs colonnes basses, cet espace régulier où la foule circule sans cesse, où s'abattent à tout moment des tourbillons de pigeons gris nichant partout dans les vieilles pierres. Puis toujours sur la place, le Campanile en vigie[1], la Tour de l'Horloge, l'entrée du Palais des Doges dont s'aperçoit l'escalier monumental; édifices disparates de dates et de genre, mais formant un tout harmonieux dans sa bizarrerie. Enfin au bout de la *Piazzetta* qui continue la *Piazza*, entre les deux colonnes de granit, supportant, l'une le lion de Saint-Marc emblématique, l'autre Saint-Théodore et le crocodile, le port, la mer qui fait de cet espace étroit un départ vers l'ancienne puissance de Venise, vers le lointain et l'infini.

1. Écrit en 1900.

Jamais place de ville n'eut cette grandiose échappée.

Le Palais des Doges suscite l'idée d'une domination de gloire et de vie extraordinaire; un peu la sensation de notre Louvre dans les peintures, les dorures, les plafonds encaissés; mais la peinture triomphe ici, non comme peinture de musée, mais comme appropriation aux panneaux, aux décorations de toutes sortes. *La gloire du Paradis* par le Tintoret s'étend dans toute la largeur d'une salle, avec ses mille figures expressives, son apparente confusion aux détails précisément distincts, sa couleur violente à la fois et crépusculaire, comme les effets du ciel en suites d'orage.

De Véronèse, des plafonds, des peintures allégoriques, des *Venise glorieuse* aux chairs nacrées, aux rousses torsades emperlées; un *Enlèvement d'Europe* triomphal. Après l'éblouissement des balcons sur la mer et la Piazza, après la Galerie des Doges où figurent tous leurs portraits, celui de Marino Faliero recou-

vert d'un voile noir avec cette inscription explicative : *Hic est locus Marini Falieri decapitati pro criminibus*, nous descendons aux prisons obscures, au Pont des Soupirs, nous voyons la Salle du Conseil des Dix, la boîte aux dénonciations, tout le rouage d'une politique mystérieuse et forte puisque la tradition en est venue jusqu'à nous. Retour par ces ruelles de Venise où souffle comme le vent du passé, dispersif et destructeur, la brise marine chargée de bruits de rames et d'appels tristes de gondoliers.

Cette station de Saint-Thomas où nous descendons pour visiter l'église des Frari me semble un coin plus ancien de Venise, plus abandonné aussi. Peu de boutiques, sinon d'alimentation ou de mosaïques à bon marché ; peu de passants ; des vieilles au pas des portes, des enfants se glissant dans les ruelles, sauvages comme des petits chats, et des placettes en angles avec de pauvres revendeurs, et des étalages de fruits et de légumes comme je n'en

ai vus qu'ici ; composés avec un goût, un soin des couleurs singulier, mêlant harmonieusement les piments et les oranges, les caroubes, les choux-fleurs comme de petites perruques poudrées, les citrons doux, les marrons en sacs et les chapelets d'oignons.

Bien curieuse église *les Frari*, me rappelant Westminster par ces défilés de tombeaux, de bustes, de dalles et de statues, équilibrant une image équestre, un lourd sarcophage au-dessus des baptistères, tout près des autels, comme en élan vers l'immortalité. Toujours de belle peinture : un admirable Titien, des Tintoret, des Bellini. « Ici nous n'avons pas de copies », me dit fièrement le guide. Je suis étonnée de l'absence d'offices en cet après-midi de semaine sainte ; à peine, dans les différentes églises où nous entrons, un sépulcre entre des draperies rouges, quelques banquettes provisoires comme pour une distribution de prix ; et les gens entrent, sortent après une courte prière. Ni sermon, ni salut, ni musique ; rien que ce

court et profond agenouillement des longs châles vénitiens, à cette heure laissant libre la tête ornée d'épingles d'argent, mais enveloppant tout le corps d'un souple enlacement de lainage gris ou noir.

Nous revenons par ces petites places triangulaires, aux pauvres boutiques. Un chat se chauffe sous un rayon égaré; un fripier étale des perles démodées mais non pas anciennes. Il y a ici une misère de peuple sordide, sans couleur ni pittoresque

A l'Academia, les Véronèse, un *Christ chez Levy*, tellement ressemblant aux *Noces de Cana* du Louvre que cela paraît le même tableau démarqué. Rien n'y manque: les portiques, les seigneurs en costumes du XVIe siècle, le groupement à peu près semblable des personnages; des Tintoret admirables: entre autres le *Miracle de saint Marc*. De Pordenone cette Vierge enlacée d'une longue ceinture que son ascension développe autour d'elle; des Longhi si mystérieusement masqués qu'ils figurent la

Venise triomphante et cruelle ; un plafond de Tiépolo aux couleurs fouettées, écumeuses ; puis un bijou unique, des fleurs de Léonard de Vinci, des myrtes, violettes, boutons de roses, caressés au crayon, où il y a une science de la fleur, une flexibilité des tiges et des pulpes, le sentiment botanique exalté par un artiste incomparable ; du Carpaccio, la *Légende de sainte Orsola* où revit la vieille Venise dans ses costumes, ses accessoires et emblèmes, et ses gondoles. Par-ci, par-là quelques peintres étrangers, mais peu ; c'est de l'art italien presque exclusivement.

L'église des Saints Pierre-et-Paul, encore un musée ; comme c'est le vendredi saint, le Christ en ivoire est déposé sur les dalles du chœur et les femmes, pour l'adoration, s'agenouillent autour dans les poses les plus affaissées, les plus humbles, les plus attentives ; l'absence de bancs et de chaises forme le côté pittoresque de la plupart des églises vénitiennes, parce que l'affliction, la piété semblent plus

imprévues dans le contournement ou le ramassement d'un corps, ou l'élancement que lui donne la prière invocatrice. La statue équestre du Coleoni est sur la place même de l'église, près du canal, et c'est une des plus belles que l'on puisse voir; le cheval est superbe, ce qui est rare dans l'art vénitien où l'on sent que les chevaux sont exécutés sans modèle; croupes énormes, cols gras, rien de la bête fière et belliqueuse. Retour par le quai des Esclavons, où nous passons devant l'hôtel Danieli, le même où Alfred de Musset et Mme Sand vécurent dans le drame et la maladie, inaugurèrent les méprises et les douleurs de cet amour tragique qui trahit si bien l'antagonisme de leurs deux génies disparates.

Revenus à Saint Marc, à cette chapelle tout à l'entrée de l'église, devant cette Vierge dorée, entourée de fleurs fraîches, sous cette inscription : *Sainte Marie, mère des grâces.* Et c'est là que s'arrêtent les femmes dans leurs longs châles drapés, là qu'elles accomplissent le plus

volontiers leurs méditations, leurs pèlerinages de chagrin ou de misère.

Je ne puis me lasser de ces pigeons bleus descendant des *Procuraties*, piétinant les dalles de la *Piazza* de leurs agiles pattes roses; frisés, coquets, roucoulant, indolents, ou d'un grand tourbillon enveloppant les tourelles et les dômes pour venir s'abattre encore, avec le mouvement d'un pan d'étoffe qui tombe à terre.

Notre domestique romain nous apprenant que sa femme est malade à Rome et sous le coup d'une opération grave, nous disait : « J'ai fait le vœu si cela réussit de ne plus prendre pendant un an, ni café, ni thé et de ne plus manger de macaroni ! » Vœu héroïque, sublime pour un Italien !

Dimanche et lundi de Pâques : cloches, pro-

menades, toilettes; les artisanes, celles qui n'ont pas de chapeau, portent enroulée au chignon une bande de chenille noire, parfois retombante et se nouant au cou; rien de plus gracieux. Entendu la messe de Pâques à une petite chapelle contre un pilier, le grand autel trop envahi, non accessible pour tous. L'assistance debout, serrée, pressée, est dominée par les hautes croix, les lustres en girandoles lumineuses et multicolores. Le luxe est inouï de ces dorures dans cet éclairage et semble faire partie d'un culte païen, à force d'éclat et de somptuosité.

Rencontré tout le monde cosmopolite des ambassades, un peu semblable à celui qui circule à Paris, Londres ou Vienne. Tranchant sur la banalité générale, un bien vieux comte Mocenigo énumérant ses gloires de famille; son grand-père, un doge célèbre dont les portraits ornent les palais et les musées; sa mère, une de Sales, arrière-petite-nièce du grand saint François. Ce sont encore des comtesses ita-

liennes très anglicanisées par la nuance des cheveux, la simplicité du petit costume voyageur, la correction de toute leur personne; tant l'Angleterre façonne le monde à son image, comme les grands hôtels, à ses habitudes de confort et de cuisine insipide. Et Venise, dans l'aimable salon où je suis reçue, dans l'hospitalité française dont rien ne remplace la grâce et le sourire, me semble tantôt, une carte d'échantillons de beaucoup de races, où l'Allemande se mêle à la Romaine, l'Irlandaise à la Vénitienne. J'admirais même avec une certaine curiosité la femme de l'ambassadeur de Turquie exotique et bizarre; la bouche trop grande, les yeux étroits et longs abrités d'un chapeau fleuri qui n'était vraiment pas la coiffure de ce type lointain, faisant rêver de grilles et de voiles.

Nous traversons la place Saint-Marc vers la fin de la journée, gagnons la *Merceria* où l'on entre dans la *Tour de l'Horloge*, cette succession de petites ruelles en passage dont les boutiques

banales, mal assorties, n'ont pour elles que l'infinie variété; les fausses perles y mêlent partout leurs chatoiements, leurs nuances fragiles et tendres. Encore une église visitée, remplie de majestueux catafalques et de chapelles sombres; non loin de là, dans un angle de mur un petit autel en plein air, éclairé d'une lampe suspendue et qui vacille et cligne en un regard attentif; puis dans la confusion des rues, où l'absence de trottoirs et de voitures mêle tous les passants hâtifs, parmi du peuple sordide, des touristes aux lorgnettes en sautoir et des soldats italiens en grand nombre, à cette veille de la réception de l'empereur d'Allemagne, nous arrivons au Rialto. Extraordinaire dans toute la largeur du Grand Canal, ce pont à trente-six marches, la moitié montantes ou descendantes, séparées par une large plateforme. Tout du long de chaque côté des rampes, des étalages humbles et peu curieux, mais qui reportent l'esprit à notre Pont-Neuf tel qu'on le voit sur de vieilles gravures émargées et jaunies.

Par un temps de pluie, dans les barques ouvertes du petit commerce de Venise, les hommes et les femmes du peuple s'habillent de lainages brunâtres, roussâtres, rougeâtres de toutes ces nuances déteintes aux intempéries dont le Titien ou le Tintoret revêtent leurs Saint Sébastien, Saint Jérôme, Saint Marc, leurs Saintes Madeleine ou leurs vierges Marie. Les modèles se retrouveraient dans le peuple de toutes ces saintetés de musée, bien mieux que dans la société où les mélanges de nationalités affaiblissent la race.

Dans la soirée, des feux de Bengale s'allument en face de nous, à la *Dogana* : l'eau les reflète toute imprégnée d'un rouge et d'un vert de drapeau; c'est l'annonce du passage du roi et de la reine d'Italie, venus pour recevoir l'empereur et l'impératrice d'Allemagne. Dès le lendemain matin, les préparatifs commencent pour la solennelle arrivée.

C'est un va-et-vient de gondoles affairées

sous un ciel qui reste froid et gris ; on voit circuler d'imposants personnages à en juger par leurs croix et rubans ; beaucoup de malles et paquets chargeant les barques ; et dans l'agitation fébrile, tout à coup se hâtant pour se cacher, plus légère et plus rapide que les autres, une gondole funèbre, la première que j'aie vue à Venise ; noire, elle se distinguerait à peine de ses pareilles sans les bouquets et les couronnes, mettant sur le felze sombre leur fragilité éblouissante et remuante à chaque coup d'aviron : la mort voyageuse, la mort parée pour la traversée funèbre.

Vers midi, sortent du port, derrière la Dogana, les gondoles municipales ayant gardé leurs vieux et antiques costumes, à la façon des Scaramouches ou des Mascarilles de l'ancienne comédie. Les rameurs nombreux ont des collants de satin mi-partie bleu et jaune, rouge et brun, vert et rose, et des manches à crevés et à bouillonnés ; c'est une rapide vision de la vieille et triomphante Venise, de ses

réceptions de souverains en toute puissance et splendeur.

Un peu plus tard, arrivant de droite, ce sont les gondoles aristocratiques, aux armes brodées à l'avant, qui laissent voir leurs conducteurs poudrés et culottés à la française; ou vêtus en marins de fantaisie, avec des cols tranchant sur le lainage sombre des costumes; on reconnaît au passage les livrées et les couleurs des grands noms, des noms de doges que l'on retrouve partout ici, aux portraits et aux marbres des musées, aux tombeaux des églises, à la face des antiques monnaies. Le temps reste froid, et dans ces gondoles ouvertes, les femmes élégantes, pour garder à leur toilette un air de gala, ont jeté dessus des sorties de bal, des manteaux clairs, aux hermines, aux loutres, aux zibelines tièdes.

En contraste moderne et pratique, circulent bientôt des torpilleurs, des pyroscaphes, un peu surprenants au milieu des proues des gondoles, argentées et brillantes, en forme de manches de mandoline, ou de la clé fantaisiste d'une portée de musique inconnue.

Tout est dans l'attente ; même le silence de Venise en est encore accru, malgré le battement de l'eau sur toutes les pierres, et les virages en tous sens.

Enfin deux heures ; et le canon tonnant, dont l'écho nous revient renforcé du port et de la Dogana, annonce l'entrée du yacht impérial. Entre les deux colonnades de la jetée apparaît une énorme masse blanche, un monument qui flotte, un gigantesque cuirassé tout blanc, comme la casaque d'un cuirassier, ou le Cygne de Lohengrin. Cela s'avance vite pour tant de poids, et le *Hohenzollern* apparaît en entier, si bien armé, blindé, ses canots de sauvetage au flanc, ses ancres à l'arrière, dont l'une bientôt jetée, l'arrête et le fixe.

Immédiatement, le tourbillon des embarcations diverses se précipite au-devant de l'énorme vaisseau en décrivant des cercles, des circuits où vraiment l'arrière et l'avant des gondoles ont des coups de tête ou de queue, d'oiseaux ou d'amphibies gigantesques se hâtant et se frô-

lant. Une barque se détache du *Hohenzollern* : c'est l'empereur qui vient faire sa visite au roi Humbert, accompagné de l'impératrice; tous deux abordent devant ce grand jardin à côté de la Bibliothèque, et rapetissés par les distances, par l'espace vide autour d'eux, ils apparaissent sur le court perron, lui grand, fort, dominateur, superbe, elle plus vulgaire, en toilette sombre de voyage.

Quelques moments après, et toujours au retentissement des canonnades réglées par le protocole, le couple impérial revenu vers son yacht, c'est le roi et la reine d'Italie, lui petit, sans prestige, elle élégante et jolie, et vêtue d'un bleu saphir éclatant au-dessus des vagues, qui vont rendre la visite reçue, montent en minces silhouettes l'escalier jeté au côté du navire.

Ensuite c'est la dispersion par tout le grand canal, par tous les canaletti, de la flottille si diverse; l'eau calme ses remous, reprend ses reflets habituels, rejoint son cristal brisé, et l'envie me prend de faire le tour du grand yacht blanc, si imposant, immobile le long

du jardin public. Intact dans sa blancheur souveraine, ordonné, soigné, resplendissant, ses marches de velours rouge déployées au dehors et gardées par des matelots armés, sa mâture déliée, étayée, le navire impérial garde à bord des visites à panaches, des uniformes dorés et fièrement portés. En arrière du *Hohenzollern*, de même taille, mais d'une couleur d'acier ou de fer, se tient le *Victoria*, du nom de l'impératrice douairière, et qui semble l'accompagnateur et la défense de l'autre yacht : un fort flottant.

Sous nos fenêtres, après toutes les illuminations de la soirée : cordages en feu, fusées détonnantes, feux de Bengale en brumes lumineuses, après toutes les promenades de la *Sérénade* aux girandoles enflammées, aux musiques officielles, et toutes les chansons rythmées par le balancement aigu des gondoles, nous n'entendons plus que l'habituel bruit de l'eau, que le grincement des amarres aux palis, que le battement du flot, parfois

une caresse sur la pierre, ou l'arrivée des vagues fortes quand le mouvement de la mer envahit le port; bercement au sommeil, remuement de pensées tristes à cette perpétuelle, inquiète, persistante agitation de l'eau.

Visite à Saint-Georges Majeur et à la Salute, dont les façades nous apparaissent de nos fenêtres à chaque heure du jour et sous des ciels si différents, dont je préfère le ciel orangé, doré du couchant; il colore Venise si bien, si complètement, qu'elle est restée empreinte de ses soleils au déclin, qu'elle semble elle-même, et pour toujours, l'éternel couchant d'une ville

Je n'oublierai jamais les fins de jour regardées de notre hôtel de l'Europe, où me hantent les souvenirs de Wagner et de Chateaubriand : l'embrasement de Saint-Georges, les différents tons du clocher et de l'église en portique, briques et marbres, effeuillements de roses de Fête-Dieu, flottements de tulles et d'écharpes;

par dégradations successives, cela retombait au soufre, au jaune pâle, touchait à un vert liquide que bleuissait peu à peu la nuit venante, sans que mes yeux aient jamais l'impression d'un changement brusque, le passage heurté d'une couleur à une autre. Et ce n'était pas de la tristesse qui m'envahissait en même temps, mais un sentiment plus impersonnel et plus vaste, celui des vieilles choses, pourtant si durables dans leur caducité, que le temps use avant de les détruire, mais dont il fait si lentement et si sûrement des ruines.

TABLE DES MATIÈRES

NOUVELLES

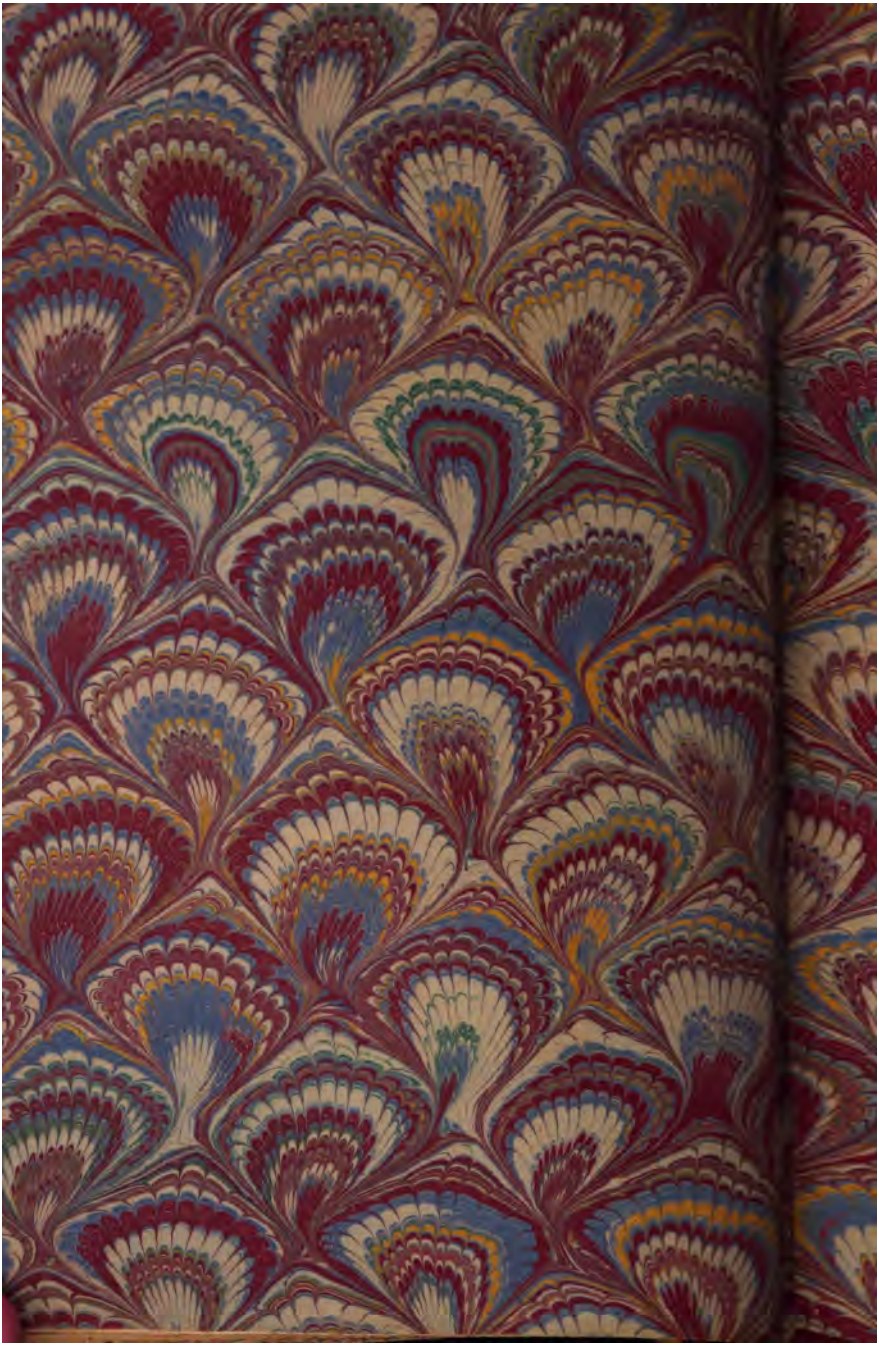
	Pages.
Grand'mère	1
Réminiscence	22
L'accusée	36
Automne provincial	59
Poète	79
Jours saints	86
Simple récit	93
Inconnue	103

DIVERS

Bibliothèques privilégiées	113
Une héroïne de roman moderne	128
Préface pour Nicolette Hennique	141
Antonine Coullet	148
Pour l'enfant	152
Notes sur Londres	160
Course rapide à Venise	242

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 9618.

b i.m



PQ 2217 .D25 A82 1905 C.1
Miroirs et mirages /
Stanford University Libraries
3 6105 039 500 173

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305